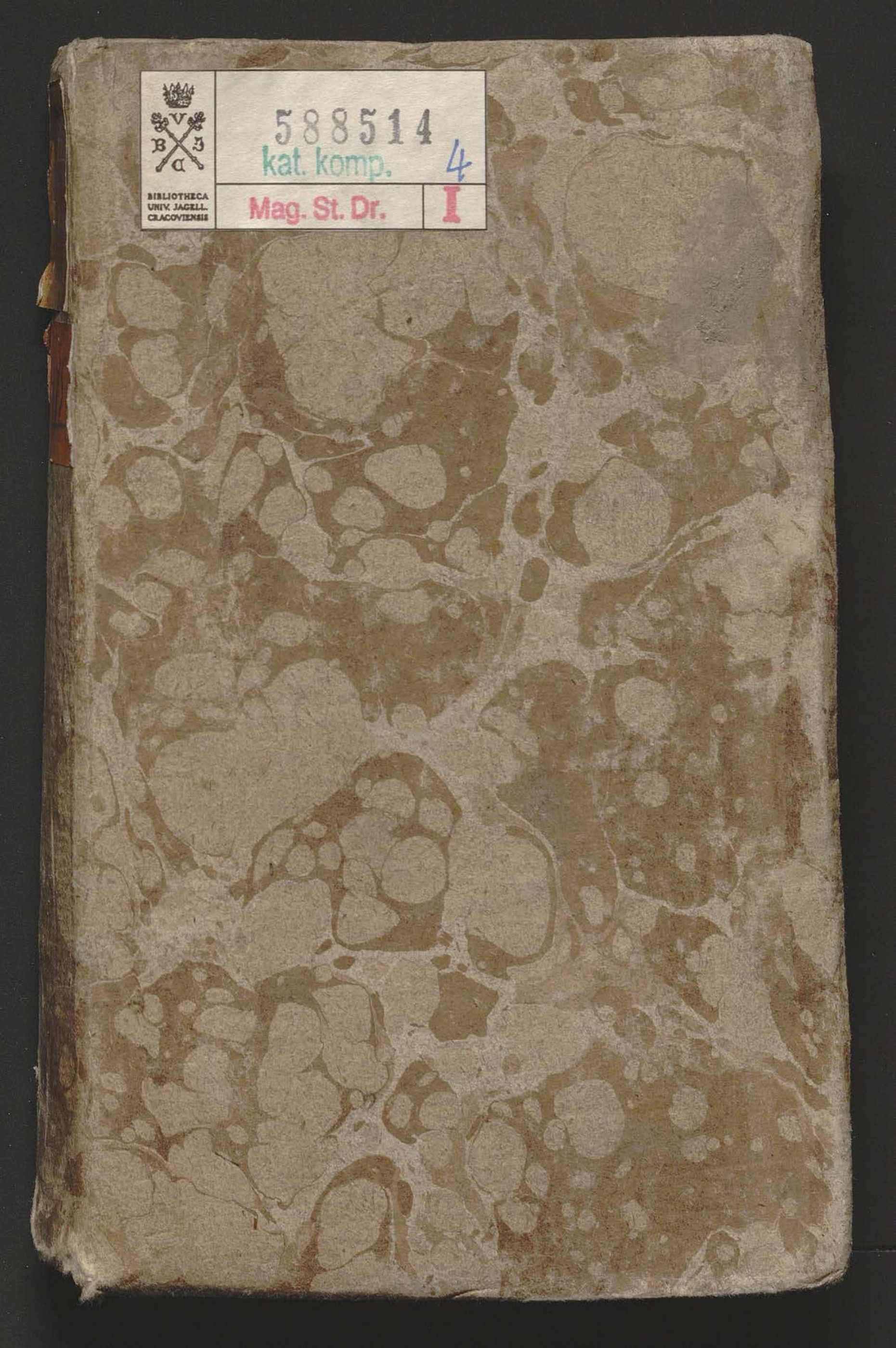

BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS
588514
kat. komp.
4
Mag. St. Dr.
I

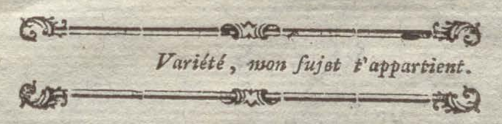

V
B
J
C

TABLEAU
DE
PARIS.

TABLEAU
DE
PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.



Variété, mon sujet t'appartient.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIII.



TABLEAU DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Petit Préliminaire.

Posons un fanal sur chaque abus ; marquons les écueils afin qu'on les évite ; multiplions les clartés : que les défauts du corps politique, qui s'opposent à la félicité nationale, soient représentés dans l'esquisse que nous traçons. Ce n'est pas que j'aie voulu m'ériger en réformateur de ce siecle ; non : mais je me suis promis de dire ce que j'avois vu, d'exprimer ce que j'avois senti. Jamais

ma main n'a offert l'encens de la flatterie à aucun homme en place, & je ſuis tout auſſi loin de vouloir les bleſſer; mais quand je n'aurois accoutumé les yeux de mes compatriotes qu'à ſe fixer ſur les principaux abus qui les environnent, ces détails qui paroiſſent minutieux, ſont ceux néanmoins qui peuvent amener les avantages réels de la ſociété; car la politique en grand eſt ordinairement contentieuſe, deſtructive; ce n'eſt qu'en petit & du côté des loix de police qu'elle devient douce, utile & bienfaiſante. Les miniſtres des cabinets font que les empires ſe heurtent & ſe déchirent; les officiers municipaux établiſſent la tranquillité, & il faut les honorer.

Le philoſophe reſpecte donc ces magiſtrats chargés de l'adminiſtration civile, dès qu'ils font leur devoir. C'eſt à eux qu'il doit ſa tranquillité. Quand il voit la ſûreté publique bien établie, peut-il s'empêcher de remercier l'auteur de ſon bien-être, & de le regarder comme ſon propre bienfaiteur? C'eſt lui qui ſe charge de la reconnoiſſance générale pour les biens qu'il reçoit, quoiqu'ils ſoient com-

muns à tout le monde. S'il blâme ceux qui attirent ces guerres inutiles & sanglantes, qui soulevent les états pour des chimeres diplomatiques ; ces magistrats populaires, qui dans l'enceinte des villes veillent au repos & à la subsistance des citoyens, lui paroissent bien préférables ; car les conquérans armés du fer & de la flamme, arriveroient maîtres & victorieux, que pour leurs propres intérêts ils laisseroient subsister de tels magistrats. Ce sont eux enfin qui sont le fondement & le ciment des sociétés.

Le philosophe qui est juste, regarde comme une vraie propriété la jouissance des choses publiques. Bien différent de certains hommes avares, qui ne regardent point comme à eux ce qu'ils sont obligés de partager avec d'autres : ainsi les fontaines, les promenades, les spectacles, les voitures publiques & toujours prêtes, les postes, les bureaux, &c. sont autant d'objets de sa reconnoissance, parce qu'il sent que les grandes & véritables commodités sont celles qui appartiennent à tout le monde ; il en jouit en

entier, & elles ont beau ſe diviſer, elles ſatisſont autant le particulier que le public.

A l'inſtant du déſaſtre épouvantable de Liſbonne, lorſque les maiſons s'écrouloient & que tout s'abîmoit, on vit une infinité de brigands ſe répandre de tous côtés; & s'adonnant au pillage, dépouiller les malheureux à moitié écraſés ſous les ruines. Ces gens ſans aveu, ces fainéans ne ſongerent qu'à profiter du déſordre de cette ville infortunée; ils augmenterent le trouble & la déſolation en joignant leurs violences aux ravages du feu. Les temples, les maiſons royales, les édifices particuliers furent ſpoliés par ces hommes effrénés qui, ſur les débris mêmes de la ville, attentoient à la derniere propriété des citoyens. Il fallut élever de hautes potences dans pluſieurs endroits de la ville, pour maintenir ces hordes vagabondes; & l'on vit alors ce que l'interruption de la police ordinaire peut entraîner de funeſte, puiſque tous les plus forts liens de la ſociété alloient être rompus.

Si le frein de la police ſe briſoit à Paris

pendant trois jours, on verroit renaître les mêmes attentats. Quel feroit le moyen d'arrêter le crime ? Un feul moment de licence produiroit des défordres infinis.

Mais tout écrivain qui veut dire la vérité ne fauroit remuer la plume fans bleffer néceffairement quelque corps. Il y a tant d'hommes intéreffés à la prolongation de certains abus, tant de droits ufurpés, tant de vieilles erreurs qui rapportent, tant de fimulacres impofteurs qu'encenfe le préjugé, qu'on fe fait même à fon infu des ennemis cruels, qui vous haïffent toute votre vie, s'ils ne peuvent vous perfécuter perfonnellement. Il faudroit qu'un écrivain fût impaffible, pour pouvoir donner un libre cours à fon ame. Il lui faut du moins le courage le plus foutenu; car il doit favoir d'avance que certains hommes ne lui pardonneront point du tout ce qui choquera leurs prétentions, leur orgueil & même leurs caprices. C'eft donc à lui de fe tenir préparé à toutes les vengeances que les ennemis de la vérité exercent contre ceux qui font valoir fes droits.

CHAPITRE II.

Le nouveau Débarqué.

RIEN n'eſt plus plaiſant à voir pour le malin Pariſien qu'un jeune homme échappé de la province, arrivé *par le coche*, comme l'on dit. Tout lui paroît nouveau; il va frapper à une maiſon pour laquelle il a une lettre de recommandation ; il dit au portier que *ſon couſin* l'attend ; il ſalue profondément les domeſtiques, & penſe en entrant culbuter la dame qui le reçoit : s'il s'aſſied, c'eſt de côté & ſur l'encoignure d'une chaiſe. Vous le diſtinguerez à ſon air étonné de tous les objets ; il craint qu'on ne ſoupe point, parce qu'il eſt neuf heures & demie; & quand l'homme au triple menton & à panſe large vient annoncer qu'on a ſervi, il ne ſait ce que cela veut dire.

A table il ne reconnoît plus les mets, ils ont changés de noms. Ce n'eſt plus du veau, du mouton, du bœuf; quand le deſ-

ſert paroît, il s'imagine que c'eſt un projet de décoration; s'il touche un fromage glacé il fait cinq ou ſix grimaces plaiſantes, croyant qu'on ne pouvoit jamais en mangeant courir d'autres riſques que de ſe brûler. Si une dame bienveillante lui marche ſur le pied, il jette un cri, en diſant : *eh, madame, vous m'eſtropiez !*

QUEL paſſage, en effet, de la triſte maiſon de province à l'hôtel de ſon couſin le financier! La femme-de-chambre eſt mieux miſe que la dame du lieu qu'il quitte.

QUELLE eſt ſa ſurpriſe lorſqu'il voit arriver un tailleur, un chapelier qui vont le décraſſer! Le chapelier, le fourbiſſeur, le perruquier lui donnent une nouvelle exiſtence, & ſous cette décoration qui ne riroit de l'étonnement que lui cauſe ſa métamorphoſe? Il a grand ſoin d'aller ſe montrer aux Tuileries, la lame de l'épée battant le molet. Comme il ne ſait pas encore marcher, il reçoit deux cents coups de coude qui lui font faire autant de pirouettes.

VOULEZ-vous jouir ? menez-le à l'opéra ſans qu'il s'en doute. La voiture dorée s'offre ; à peine oſera-t-il y monter : examinez ſon viſage avant que la toile ſoit levée : comme il eſt émerveillé de la confuſion d'âges, d'états, de figures ! Obſervez-le encore quand la toile eſt levée : il laiſſe échapper une exclamation qui fait rire ſes voiſins ; les yeux ouverts, la bouche béante, il n'entend pas un mot de ce qu'on chante, mais il eſt ſtupéfait, avide, & la diverſité des tableaux le plonge dans une ſorte d'ivreſſe.

A la ſortie du ſpectacle il ſe perdra, ou bien il donnera dans les flambeaux des laquais, & ſon habit ſera couvert de cire.

RENTRÉ à la maiſon, il s'agira le lendemain de ſe promener à cheval. On lui amene la bête la plus douce ; à peine eſt-il en ſelle qu'il trébuche, & tous les valets de rire. Il ne le trouve pas mauvais ; il eſt dans cette maiſon ſans en connoître les reſſorts ; il ne connoît rien aux tracaſſeries régnantes ; il n'a aucune idée des caracteres. Si l'on parle de chevaux, de chiens, de bals, de ſpecta-

cles, il eſt muet; il faut qu'il entre dans le ſervice militaire pour perdre ſon air gauche & ſon maintien niais.

Au bout de ſix mois qu'il eſt au régiment, il eſt déja tout autre. Après avoir ferraillé deux ou trois fois, il prend un maintien aſſuré; de ſorte que ſon pere, ſon oncle, ne le reconnoîtroient pas.

Une femme acheve de le former; il prend l'eſprit du corps, & ce même jeune homme qui ne ſavoit ni entrer, ni marcher, ni ſaluer, porte la tête haute, ſourit aux femmes, prend le ton décidé; & cette étrange métamorphoſe a été l'ouvrage de dix-huit mois.

CHAPITRE III.

Auvergnats.

Les Auvergnats font à Paris le métier de chauderonnier, de raccommodeur de faïence, de paraſols, de rémouleur. L'enfant dès l'âge de huit ans ſuit ſon pere qui,

quoiqu'il traverſe toute la France, s'arrête plus volontiers dans la capitale. Semblables aux oiſeaux que le froid chaſſe dans une plus douce contrée, ce peuple fuit la neige qui couvre huit mois de l'année ſes montagnes. Il y retourne tous les ans, fait un enfant à ſa femme, la laiſſe entre les mains des vieilles & du curé, & parcourt enſuite le royaume ſans avoir un domicile fixe.

CHAQUE Auvergnat, l'un portant l'autre, rapporte quatre ou cinq louis d'or dans ſa triſte patrie. L'enfant de dix ans en a gagné deux; ils les couſent dans la ceinture de leurs culottes, & les enfans mendient le long des chemins.

CES hordes voyagent ainſi depuis Jules-Céſar & plus anciennement encore.

LES Savoyards ſont décrotteurs, frotteurs & ſcieurs de bois, les Auvergnats ſont preſque tous porteurs d'eau; les Limouſins maçons; les Lyonnois ſont ordinairement crocheteurs & porteurs de chaiſes; les Normands, tailleurs de pierres, paveurs & marchands de fil.

CHAPITRE IV.

Étameurs.

CES Auvergnats, étameurs ambulans, ſuivent bien peu les ſages ordonnances qu'on a publiées pour bannir le plomb, ſi dangereux dans l'étamage de nos uſtenſiles de cuiſine. Leur but principal eſt de ſouſtraire l'étain pur qu'ils rencontrent dans leurs caravanes, & ils y ſubſtituent ce qu'ils appellent *de l'étoffe*, c'eſt-à-dire, du plomb à peine amélioré par un peu d'étain.

CES Auvergnats ſavent bien qu'ils volent; mais ils ne ſe doutent pas qu'ils empoiſonnent leurs concitoyens. Toutes les caſſeroles des auberges recelent ce malheureux & groſſier étamage; & il ſeroit tems que le gouvernement le proſcrivît entiérement, pour ordonner le nouvel étamage d'étain & d'argent qui, ne prêtant pas à la diſſolution, deviendroit un préſervatif ſûr contre une foule de maladies qui nous accablent, & dont l'ori-

gine inconnue prend sa source dans ce dangereux métal.

L'HOMME instruit frémit en voyant la main des Auvergnats s'étendre dans tous les vases qui servent à la nourriture de l'homme ; mais ils sont les premiers à y manger ; & l'aubergiste & eux rient grossiérement des craintes salutaires qu'on voudroit leur communiquer, tant l'erreur est le grand fléau de l'espece humaine !

L'ALLIAGE de l'étain avec de l'argent est une découverte récente, & cet étamage est revêtu de lettres patentes. Mais ce qui vaut mieux encore, les chymistes en ont approuvé l'usage.

CHAPITRE V.

Pâtissiers, Rôtisseurs.

LES boutiques de pâtissiers, de charcutiers, de rôtisseurs, frappent la vue dans tous les carrefours. L'enseigne est la chose même ; on

voit des langues fourrées, des jambons couronnés de laurier, de grasses poulardes, des pâtés vermeils, des gâteaux tout sucrés qui sont sur le devant: on diroit qu'il n'y a qu'à y porter la main; & celui qui n'a pas d'appétit peut en prendre, s'il est vrai, (comme dit Boërrhaave) que la présence des mets peut influer sur les fibres de l'estomac.

Si à dix-sept ans on regarde de préférence la boutique d'une marchande de modes, peuplée de jolies personnes, à huit & à dix on fixe l'œil sur ces pâtisseries.

Saint Louis, en donnant des statuts aux pâtissiers au mois de mai 1270, confirma d'anciens usages dont ils étoient en possession, de travailler tous les jours de fêtes sans aucune distinction, les festins, les repas se faisant ordinairement les dimanches & les fêtes; car on célebre de tems immémorial la Saint-Martin, les Rois & plusieurs patrons, par différens banquets.

C'est ce qui se voit encore aujourd'hui: les pâtissiers sont plus occupés les dimanches & fêtes que les autres jours. Le four

brûle du matin au soir ces jours là ; & les marmitons sont plus excédés en se couchant, que tout autre jour de la semaine.

Les rôtisseurs vident leurs boutiques, & il ne leur reste pas un poulet.

Les petits ménages qui n'ont guere qu'un âtre, envoient aux fours des pâtissiers la viande pour la faire cuire. Une cinquantaine de soupers cuisent dans le même four. Le pâtissier avec une lardoire exprime le jus du gigot, de l'éclanche, de l'aloyau ; mais il n'est pas perdu ; il vous le revend dans de petits pâtés qui en sont plus succulens.

On donne *deux sols* pour la cuisson de ces pieces ; le petit bourgeois épargne pour *dix sols* de bois ; mais son rôti est sec, noir & presque toujours brûlé.

Sur les neuf heures du soir on voit, ou plutôt l'on sent les rôtis qui circulent dans les terrines. Des marmitons crasseux reposent le souper sur le coin de la borne, répandent un peu la sauce, & la piece brûlante arrive refroidie.

Il est toujours agréable d'avoir à sa porte une bonne poularde, un excellent chapon, qui n'attendent que votre signal pour passer à la broche & de là sur votre table. Par ce moyen l'ami qui vient vous visiter ne vous gêne jamais; vous l'accueillez sans embarras. Il y a de maudits païs où avec de l'or vous n'avez ni volailles, ni pâtés succulens; mais à Paris, douze cents cuisiniers sont du matin au soir à vos ordres; en un clin d'œil vous êtes servi. Rien de plus commode, rien de plus propre à serrer les doux liens de la confraternité; la table est aussi-tôt garnie qu'elle est dressée, & l'appétit sourit à l'amitié.

CHAPITRE VI.

Du Fouet du Charretier.

Qui n'a pas reçu du bout du fouet d'un charretier, au risque de perdre un œil?

Une charrette tient toute la rue barrée par les deux énormes essieux qui saillent grossié-

rement du milieu de chaque roue : il eſt impoſſible qu'ils n'accrochent les ventres ou les poitrines des infortunés piétons ſelon leur hauteur. En Angleterre, l'eſſieu au lieu d'être ſaillant eſt creux ; deux roues peuvent ſe toucher & ſe frotter ſans s'accrocher : les charrettes à Paris s'accrochent éternellement, & malheur à qui marche devant ou derriere. Si le cheval fait auſſi parmi nous un écart, le charretier le redreſſe à grands coups de fouet, & il frappe tout ce qui ſe trouve dans la ligne circulaire que décrit ſon aveugle & impitoyable bras.

Ce fouet va chercher l'homme le plus éloigné, qui, diſtrait ou penſif s'avance dans la rue, & lui emporte une oreille ou lui coupe le viſage. Le charretier jure toujours comme un enragé quoique le ſang coule, & le pauvre bleſſé qui voit couper & ſangler les chevaux, n'oſe encore parler à ce diable furieux, & ſe ſauve chez le chirurgien du quartier.

Les chevaux en Angleterre vont ſans qu'on les frappe. Pourquoi ? C'eſt qu'on ne les

les gâte pas jusqu'à ce point, & qu'on ne les fait pas périr de bonne heure sous le poids de la surcharge.

Des loix en faveur des chevaux honoreroient un législateur en France, & rendroient le peuple meilleur. Rien de plus hideux & de plus féroce que nos charretiers; mais tout dépend des maîtres. Les subalternes sont matés par les gros directeurs des roulages & messageries, fiers de leurs privileges. Tous ces subalternes matent leurs valets; & le lourd charretier maté par la misere, mate aussi ses chevaux. Tout dépend des maîtres; qu'on y réfléchisse bien.

Il n'est pas vrai que le despotisme d'un seul (ainsi que l'avoit voulu Linguet, aujourd'hui bien détrompé) détruise le despotisme de plusieurs; au contraire, il l'établit. Ne voilà-t-il pas une assez bonne réflexion à l'occasion du *fouet du charretier?* Comme tout s'engrene!



CHAPITRE VII.

Brouillards.

Ils font fréquens, la ville étant coupée par une riviere qui a plusieurs bras. J'ai vu des brouillards si épais que les flambeaux ne se distinguoient plus ; les cochers descendoient de leurs sieges & tâtoient le coin des rues pour avancer ou pour reculer. On se heurtoit dans les ténebres sans s'appercevoir ; on entroit chez son voisin au lieu d'entrer chez soi.

Dans une année les brouillards furent si denses, qu'on s'avisa de louer à l'heure des quinze-vingts, qui vous guidoient en plein midi dans tous les quartiers. On leur donna jusqu'à cinq louis par jour, ces aveugles connoissant mieux la topographie de Paris, que ceux qui en avoient gravé ou dessiné le plan ; or voici comme on voyageoit dans ces brumes qui déroboient la vue des rues & carrefours. On tenoit le quinze-vingt par un

pan de sa robe, & d'une marche plus sûre que celle des clairvoyans, l'aveugle vous traînoit dans les quartiers où vous aviez affaire.

LES quinze-vingts sont dans toutes les églises, & se font place en interrogeant vos jambes avec leur bâton. Ils nasillent une priere monotone; vous vous dérangez en leur faveur; vous mettez un liard dans leur tasse; il vous heurtent sans miséricorde, parce qu'ils savent bien que vous ne ferez que murmurer contre leur importunité.

LE poëte *La Motte*, l'auteur d'*Inès*, n'étoit pas du nombre des quinze-vingts; mais jeune encore, il avoit perdu la vue. Entrant au jardin des Tuileries, il marcha sur le pied d'un homme qui se retournant lui appliqua un grand soufflet. *La Motte* avec son ton doux, répartit: *ah! monsieur, vous allez être bien fâché; je suis aveugle.*



CHAPITRE VIII.

Mesquinerie.

DANS une aussi grande ville que la capitale d'un grand royaume, il faudroit que les principaux objets d'utilité premiere fussent toujours traités en grand. On a calculé l'illumination de Paris par minute, au degré de la lune ; & souvent la lune est obscurcie de nuages au point qu'il fait pleine nuit. N'importe, on n'éclaire point, & il a été décidé que le public devoit y voir. Et pour une misérable économie, dont profitent les entrepreneurs, toutes les rues étroites ou détournées sont plongées dans une obscurité profonde. On allume à minuit, quand il n'y a presque plus personne dans les rues.

A Londres, on tombe dans un excès contraire ; & une bonne heure avant que le jour tombe, on voit des quartiers éclairés. Cette pompeuse prodigalité prouve la vigilance du service public.

CHAPITRE IX.

Entrepreneurs.

TOUT ſe fait aujourd'hui par *entrepreneurs.* Les vivres, les bâtimens, les fournitures de toute eſpece ; c'eſt toujours une compagnie excluſive qui s'offre, qui donne préalablement de l'argent au roi, & qui enſuite travaille à ſon profit.

DE là ſont nés cette foule de privileges qui corrompent & alterent toutes les ſources de l'induſtrie. Vous avez une idée heureuſe, payez encore ſi vous voulez la mettre à exécution.

ON uſe tellement de ce terme, que dans l'ordonnance qui veille à la propreté des Tuileries, il étoit dit littéralement : *Sa Majeſté ayant permis à des entrepreneurs d'établir des petits cabinets d'aiſance, pour la commodité du public, veut, &c.* (*) On donne

(*) On a ſenti le ridicule de cette expreſſion,

deux ſols à ces *entrepreneurs*, & l'on ſe débarraſſe dans le *jardin royal* du ſuperflu de ſon dîner. Si le Suiſſe vous ſurprenoit voulant frauder les droits de l'entrepriſe, il prendroit votre canne & votre chapeau, & vous conduiroit chez le gouverneur.

On a abattu tous les ifs qui bordoient les terraſſes & ſervoient de cabinets, parce que leur ombrage cachoit & protégeoit le ſoir des vices honteux, qu'il importoit à la police de déraciner de tout ſon pouvoir. Voilà pourquoi ceux qui ne ſoupçonnent même pas ces vices, ſont obligés d'avoir deux ſols en poche pour faire mentir ce vieil adage: *néceſſité n'a point de loi.*

Enfin, on a vu le ſieur Pankouke ſe nommer publiquement *entrepreneur de l'Encyclopédie méthodique*; & de fait, il a payé les matériaux & les manœuvres à tant la feuille, à-peu-près comme un entrepreneur

---

& on l'a effacée; mais elle a ſubſiſté imprimée pluſieurs mois. Je l'ai lue & l'ai fait remarquer à pluſieurs.

de bâtimens ſoudoie à la toiſe maçons & hommes de peine. Le libraire eſt encore beaucoup moins architecte que l'entrepreneur qui régit & donne des gages à une nombreuſe horde de Limouſins, pour qu'on lui bâtiſſe un palais ou une égliſe. Ainſi le produit des œuvres du génie & du réſultat des connoiſſances humaines, va encore à celui qui a de l'argent pour payer les auteurs & les ouvriers à la caſſe. Venez au monde, Socrate, Ariſtote, Platon, Hippocrate; auriez-vous jamais imaginé qu'il exiſteroit un jour un auſſi gros livre, & que ſon matériel exigeroit une forte ſomme pécuniaire avant qu'on pût lire *la ſcience?* Vous la réduiſiez en peu de mots, nous l'avons étendue, & à le bien examiner chacun a raiſon. Les maximes de Socrate ſont bonnes; mais je ne hais point à tenir dans mon cabinet ce fatras intitulé: *Bibliotheque complete de toutes nos connoiſſances humaines;* c'eſt un océan où j'aime à puiſer. Laiſſons donc Pankouke gagner de l'argent comme *entrepreneur* de cette maſſive Encyclopédie, qu'il ne lira point.

Un homme, jadis maçon, s'est rendu *entrepreneur* de l'édition finale de Voltaire. Des murailles de papiers remplacent à ses yeux les moëllons, & les mains de ses ouvriers sont noires d'encre, au lieu d'être blanches de plâtre. Chemin faisant, le même homme fait bâtir une gazette que des compagnons travaillent, & dont le profit est pour le maître.

Sic vos non vobis fertis aratra boves.

CHAPITRE X.

Abat-jour chez les Marchands de draps.

QUE des fripiers aient des ressources mensongeres pour en imposer à la crédulité du passant, qui entre & se laisse tromper par un *abat-jour* inventé pour cacher les défauts de l'habit qu'il marchande, on doit s'y attendre. L'avilissement où est tombée cette race judaïque, à raison de ses friponneries journalieres, avertit assez l'acheteur pour qu'il ne soit pas dupe. Mais que des marchands,

futurs échevins, sous prétexte d'avoir un jour plus vrai, se servent de ces moyens trompeurs, qu'en penser & qu'en dire?

QUOI! chez un juge consul, bientôt chevalier & membre de l'hôtel-de-ville, un *abat-jour* comme chez le fripier des piliers des Halles! Non, cela ne durera point, j'en réponds; je vois l'ennobli en herbe faire enlever de son magasin cette fenêtre perfide qui faisoit entrer un faux jour trop favorable au débit de ses marchandises; il songe à la gloire de l'échevinage, & laisse au quartenier obscur cette croisée insidieuse, qui désormais ne déshonorera plus le quartier de Saint-Honoré.

CHAPITRE XI.

Coureurs, Chiens-coureurs.

LA mode des coureurs étoit autrefois à Paris beaucoup plus en usage qu'à présent. On voyoit deux hommes lestement vêtus, devancer deux coursiers fougueux, & courir

dans les rues de Paris en ſouliers plats & en bas blancs qu'ils ne saliſſoient point tout en courant ſur le bord des ruiſſeaux; c'étoit ſans doute une curioſité. Mais faire courir ainſi des hommes, étoit-ce humanité, décence, honnêteté?

Un gros homme opulent, gonflé de ſon or, tapis dans ſa voiture, attachoit ainſi deux eſclaves, deux de ſes ſemblables, qu'un faux pas pouvoit faire rouer.

Les gens à équipages ont renoncé à ce luxe impertinent & dangereux; mais au lieu d'avoir un cavalier, ils font courir des lévriers qui ne ſemblent précéder la voiture que pour renverſer les gens & les expoſer à être foulés aux pieds des chevaux, ou briſés ſous les roues. Les fantaſſins dans des rues étroites avoient déja à ſe garantir des peſantes charrettes, des carroſſes, des cabriolets; ils voient aujourd'hui de gros chiens qui s'élancent contr'eux en aboyant; ils caracolent, ils bondiſſent au milieu de la rue; ils font ſi bien qu'on n'entend plus le pas des chevaux ni la voix du cochet. . . . .

On diroit que les riches se croient propriétaires absolus des passages publics, tant ils multiplient les incommodités désagréables & les dangers imminens pour satisfaire quelques fantaisies frivoles.

CHAPITRE XII.

Tueries.

QUOI de plus révoltant & de plus dégoûtant que d'égorger les bestiaux & de les dépecer publiquement ? On marche dans le sang caillé. Il y a des boucheries où l'on fait passer le bœuf sous l'étalage des viandes : l'animal voit, flaire, recule ; on le tire, on l'entraîne ; il mugit, les chiens lui mordent les pieds, tandis que les conducteurs l'assomment pour le faire entrer au lieu fatal.

Un mouton meurtri de coups succomboit au milieu de la rue Dauphine à la fatigue ; le sang lui ruisseloit par les yeux ; tout-à-coup une jeune fille en pleurs se précipite sur lui, soutient sa tête, qu'elle essuie d'une main avec

ſon tablier, & de l'autre, un genou en terre, ſupplie le boucher, dont le bras étoit déja levé pour frapper encore. Cela n'eſt-il pas à peindre ? Quand verrai-je ce petit tableau au ſallon du Louvre ?

En traverſant les rues de Paris, regardant & écoutant tout, ſelon ma coutume, j'ai entendu un mot ſublime d'une femme du peuple. Un garçon boucher, armé de ſon bâton noueux, vouloit accélérer la marche tardive d'un veau qui, arraché à la mamelle de ſa mere, foible, ne pouvoit avancer ; la femme lui cria : *tue-le, barbare, mais ne le frappe point.*

Lorsqu'on rapproche ces images de ſang & de carnage des mœurs des *Gentoux* ; quand on lit qu'un *Gentou*, à qui on avoit fait avaler de force une cuillerée de bouillon de bœuf, fut déshonoré, anathématiſé, banni de la ſociété, abandonné de ſa femme & de ſa fille, qui refuſerent de communiquer avec lui, parce que ſa langue avoit goûté involontairement du jus d'un animal broutant, on obſerve avec ſurpriſe la différence qui ſe trouve entre l'habitant du Bengale & l'habitant de la rue des Boucheries.

CHAPITRE XIII.

Portiers.

TOUTE porte-cochere a ſon *portier* bien ou mal ſoudoyé. Dans les maiſons particulieres le portier eſt cordonnier, tailleur ou écrivain; il travaille à ſon métier ſédentaire & n'a que le *cordon* à tirer. (*) Dans les groſſes maiſons, le portier n'a rien à faire; oiſif, il boit & ſe chauffe toute la journée dans ſa loge.

Portiers & *Suiſſes* ſont devenus ſynonymes en France. Les Suiſſes ont le privilege de garder les portes des édifices publics, des jardins royaux, du chœur des égliſes, de devenir ſentinelles ſous le veſtibule du palais, & d'être comme inhérens aux hôtels de la capitale. Le baudrier eſt une prérogative dont ils ſont ſi jaloux, qu'ils l'arracheroient de deſſus le corps de celui qui oſeroit garder une porte principale

(*) Le plus ſouvent le portier eſt inviſible, & il faut crier; *le cordon;* il le tire & la porte s'ouvre. En ſortant, on la referme.

ſans être des treize cantons, ou du moins de leurs alliés.

Ce large Suiſſe à cheveux blancs,
Qui ment ſans ceſſe à votre porte,

a dit Voltaire.

LES Suiſſes, en qualité de portiers, aſſiſtent aux aſſemblées publiques, aux ſéances académiques, aux concerts, aux ſalons de peinture, aux ſermons courus, aux ſolemnités de toute eſpece; mais ils ſont inſenſibles à la muſique, aux vers, aux diſcours, aux tableaux. Leur lourde phyſionomie ne paroît s'animer un peu qu'aux bals, lorſque le buffet eſt copieuſement garni. Ils ſemblent tous porter écrit ſur leurs fronts: *nous n'aimons qu'à boire.*.

DANS les aſſemblées publiques, ils ſe rangent en haie, gardent les entrées & font ſonner la hallebarde: deux ſuffiſent pour boucher la porte la plus large, & il n'eſt plus beſoin de grilles. Ils examinent & reçoivent les billets; & tour-à-tour ſont faciles ou récalcitrans, ſelon l'habit qui ſe préſente.

QUAND les flots du peuple les preſſent, ils n'ont qu'à réagir un peu pour écarter la foule

la plus nombreuſe. Leurs têtes carrées & leurs hallebardes pointues dominent la multitude. Celui qui eſſaïeroit de ſe gliſſer courroit riſque d'être comprimé & étouffé entre deux maſſes helvétiques. J'ai vu un pauvre abbé mignon criant miſéricorde, qu'il fallut dégager comme ſi l'éléphant de la ménagerie l'eût preſſé contre la muraille. Quand ces valets ont gagné quelqu'argent, ils reviennent chez eux faire les républicains.

Ces Suiſſes conſervent leurs mœurs étrangeres au milieu de Paris ; ils boivent & mangent comme s'ils vivoient encore dans l'air pur de leurs rochers ; leurs manieres ſont toujours un peu brutales ; mais le Suiſſe le plus groſſier devient poli vers le tems des étrennes. Ceux qui ſont placés à la porte des miniſtres ſont carreſſés, & jouiſſent même de quelque crédit. On tremble d'entendre ſortir de leur bouche le *oui* ou le *non ;* on ne les bruſque jamais, & l'ambitieux commence dès leur loge à ſourire & à flatter.

Dans les anti-chambres de Verſailles, on les voit le plus ſouvent bâiller, étendus ſur des

banquettes. L'inaction semble leur peser, & l'ennui se peint dans tous leurs mouvemens.

AUX portes des jardins royaux, les Suisses ne laissent passer ni domestique, ni servante, ni soldat, ni ouvrier, & les livrées de l'indigence sont repoussées avec dédain. Le Suisse, sans se déranger, crie : *on ne passe pas*; & le pauvre tourne les talons & s'en va tout honteux. J'éprouve toujours un mal-aise intérieur quand je vois un homme chassé de cette maniere.

LES filles de joie qui, à l'entrée de la nuit se glissent dans les jardins, sont renvoyées par les Suisses, ou même arrêtées quand il y a du scandale ; mais plusieurs obtiennent grace & voguent librement, quand elles ont su partager avec le portier du lieu leur bénéfice nocturne.

CHAPITRE XIV.

Audiences.

S'IL est curieux, en traversant les rues toujours remplies d'un peuple en mouvement, de

de lire ſur les phyſionomies les paſſions qui les agitent; d'exercer ſa pénétration ſur l'état & le rang de tous ceux qui y circulent; de ſe former à la ſcience de deviner du premier coup-d'œil l'ame abjecte ou grande, éclairée ou ſtupide; il l'eſt encore plus de voir de près ces groupes de demandeurs, qui vont careſſer le miniſtre puiſſant par le crédit du moment, & de les voir (après avoir ſalué juſqu'au Suiſſe) ſe preſſer, ſe coudoyer, ſe porter en foule dans les antichambres qui précedent le ſanctuaire où monſeigneur repoſe & prend ſon chocolat. (*)

C'EST un jour d'audience, jour d'inſpection philoſophique, ne le manquons pas. Voyons l'eſprit d'eſclavage & la baſſeſſe de la cupidité, ſous l'air de la préſomption & de la hauteur. Voyons ces hommes qui la veille parloient avec tant d'orgueil, & jugoient ſi impérieuſement le miniſtre, compoſer leurs viſages & leur main-

(*) Quatre valets ſont alors employés au ſervice de la taſſe de chocolat; l'un tient la caffetiere, l'autre le fait mouſſer avec le trémouſſoir; celui-ci étend la ſerviette, & le maître-d'hôtel verſe. La compoſition du deſſert eſt bien une autre choſe; mais cela tient à l'hiſtoire importante de l'office.

tien, fendre avec effort une presse incommode, & ne parvenir qu'à faire un humble & oisive révérence devant le personnage qui distingue à peine ce salut à travers la multitude d'hommages de la même espece.

Si l'homme en place daigne récompenser d'un coup-d'œil cette pratique servile, le protégé l'interprete comme le gage non équivoque du succès, il aura peine le lendemain à s'imaginer que le ministre a bien voulu le payer de cette monnoie stérile, qu'il distribue gratuitement & dont il n'est pas avare.

Que de mouvemens de tête entre l'auguste personnage & ceux qui le sollicitent! Que de gestes des bras & des épaules! Que de mensonges dans ces yeux tantôt baissés, tantôt caressans, & qui regardent tous de côtés *monseigneur*, pour lire ce qu'il a dans l'ame! Combien de fois le corps se penche, se releve, se repenche, se redresse encore! Quelle souplesse dans ces attitudes suppliantes! Combien la langue prodigue-t-elle de soumissions, de flatteries, d'adulations! Les placets & les mémoires surchargent les mains de l'immobile se-

crétaire, beau manequin ambulant, l'ombre de monſeigneur, & qui ſemble n'avoir ni yeux, ni oreilles.

CONSIDÉREZ comme celui-ci ſe gliſſe pour arriver ſous l'œil protecteur; comme celui-là marche à reculons; comme cet autre courbe l'épine du dos; comme ce dernier qui ſemble admirer réellement monſeigneur, invite & appelle ſon regard.

MAIS que penſe-t-il de tant d'éloges, de tant de flatteries, de tous ces complimens apprêtés avec art? Peut-il ajouter foi à cette aſſommante répétition, à toutes ces louanges bannales? Dans ce moment n'apperçoit-il pas les hommes ſous un jour humiliant, & n'eſt-il pas étonné lui-même de leur extrême dépendance?

MAIS comment ce mortel qui fait comparoître tous ſes ſemblables, & qui, moteur de leurs deſtinées les ſubjugue par l'étalage de ſa puiſſance & l'oſtentation de ſa place; comment fait-il pour écouter & pour répondre, pour adreſſer une phraſe diſtincte à cent perſonnes différentes, pour les congédier avec

une adroite précision, pour les renvoyer tous à-peu-près contens, avec le grand ressort du cardinal Mazarin, des espérances & des promesses ?

QUEL profond génie, quelle présence d'esprit, quelle justesse merveilleuse ne faut-il pas ! s'écriera un nouveau débarqué. Il ne connoît pas le protocole; il ne sait pas que toutes les réponses sont préparées dès la veille ; que *monseigneur* n'aura besoin que d'un peu de mémoire ; qu'en paroissant débrouiller ce chaos d'affaires, il n'aura que des notes superficielles dans la tête, & que le reste sera rempli par ces monosyllabes ministériels, auxquels l'aisance & la dignité donnent une incroyable profondeur.

MAIS que fais-je ici à côté de ces nombreux solliciteurs, moi qui n'ai rien à dire à son excellence ? C'est assez, sortons. . . . Mais *monseigneur* fait un pas en avant ; tout s'ouvre sur son passage. Je vois deux haies de corps inclinés & de bouches béantes. Sa grandeur gagne le centre de l'assemblée ; le voilà environné de tous les humbles cliens

qui demandent faveur ou protection. Par quel art nouveau répondroit-il à tous ? C'est le moment de généraliser son attention; son œil embrasse le cercle; c'est alors qu'il distribue le sourire gracieux & marqué ; qu'il adresse des paroles entendues qui enflent de joie & de contentement ceux qui les reçoivent : le petit mot à l'oreille devient le comble de la faveur suprême, & l'on considere avec envie celui qui vient d'en être honoré.

LES postulans qui sont derriere le cercle se dressent sur la pointe du pied pour être apperçus; il en est qui ont beau faire, on ne les envisagera point; jamais le coup-d'œil ne s'arrêtera sur eux; plus ils se fatiguent à interroger la bienveillance du ministre, plus elle s'éloigne. Ce demandeur répudié piétone, grimace, s'étonne de mon calme; & me voyant dompter avec peine un imperceptible sourire, il s'éloigne avec une humeur caractérisée; car il est fort surpris de ne me pas voir dans les transes qui l'agitent. Il ne devine pas ce qui m'a amené parmi ces flots de solliciteurs ; je

n'en porte pas la phyſionomie ; cela le fâche & l'intrigue.

MONSEIGNEUR continue le dialogue intéreſſant, coupé par une infinité de coups-d'œil particuliers, pourſuit ce jeu encore une demi-heure, fait définitivement le tour du cercle, tourne négligemment la tête vers ſon cabinet ; voilà le dernier coup de théatre. Le cercle s'ouvre avec docilité ; c'eſt une adreſſe que d'avoir ſu s'emparer du côté de la porte ; mais monſeigneur plus fin adreſſe la derniere parole à celui qu'il apperçoit dans un coin, comme derniere preuve d'une attention univerſelle. A un certain geſte ſon cabinet s'ouvre ; il rentre : le voilà éclipſé ; la porte ſe ferme, & la répétition de cette comédie ne ſe fera que dans quinze jours, au même lieu & à la même heure. O Moliere ! Moliere !

C'EST un vrai ſpectacle ; car cette audience ſi auguſte, ſi prolongée, ne détermine pas l'expédition d'une ſeule affaire. Le miniſtre a repréſenté ; mais il n'a rien fait, rien décidé : & quand il ſembloit vous écouter & ramaſſer ſon attention, il occupoit ſes regards à devi-

ner un autre, & méditoit sa réponse pour celui qui se trouvoit placé loin de vous.

QUELQUES particuliers donnent des audiences quand ils jouissent d'un certain crédit. Ils singent le ministre à-peu-près comme un prince dans son château singe le monarque de toutes ses forces, sa messe, sa chasse, son souper; il voudroit imiter tout cela. Le prince ne parvient qu'à rappeler à la mémoire le palais du monarque.

CHAPITRE XV.

Les petits Soupers.

AH! ah! mes grands hommes d'état, mes graves plénipotentiaires, mes fameux ministres, je vous tiens; mais je serai discret. Êtes-vous les mêmes qui donniez audience ce matin? Quelle différence de l'homme en place & de l'homme qui soupe avec Fathmé! Cette bouche d'où sortoit le bruit du canon, qui ordonnoit les guerres & les manifestes, murmure agréablement de petits mots doucereux.

Le miniſtre a raiſon ; & pourquoi ſe fatigueroit-il tant la tête, ſi ce n'étoit pour jouir à ſon tour ?

Vous vous adreſſez à ſa perſonne, à ſes commis hautains, à ſes alentours, à ceux qui lui prêtent de l'argent. Eh ! non : allez droit à ſa maitreſſe ; c'eſt elle qui dans un ſouper, ſous l'air de l'ingénuité, lui fera promettre ou ſigner tout ce qu'elle voudra.

Depuis le miniſtre qui arrange la perte de telle puiſſance, juſqu'à l'auteur d'un opéra-comique, chacun ne médite le matin que pour pouvoir jouir le ſoir. Le pauvre genre humain travaille pour les petits ſoupers.

Un Anglois, poſſeſſeur d'une immenſe fortune, voulant en jouir ſelon ſon goût, avoit acquis une petite maiſon magnifique, où tout ce que le luxe peut imaginer de plus raffiné pour les plaiſirs des ſens, ſe trouvoit réuni. Voici le récit qu'en fait un de ſes compatriotes qui avoit été témoin de ſon genre de vie.

„ M. B. s'étoit fait une regle de ſatisfaire
„ chaque jour ſes cinq ſens, juſqu'au plus

„ haut degré de jouiſſance dont ils étoient „ ſuſceptibles. Une table exquiſe, des par- „ fums, les charmes de la muſique & de la „ peinture; enfin tout ce que l'art, aidé de „ la nature, peut créer d'enchanteur, flattoit „ ſucceſſivement ſon goût, ſon odorat, ſes „ oreilles & ſes yeux. Quelque recherchés „ que fuſſent ces plaiſirs, ceux du ſixieme „ ſens les ſurpaſſoient encore davantage. „ Dans un ſalon ſuperbe où il me conduiſit, „ étoient ſix jeunes beautés, habillées d'une „ maniere extraordinaire, dont au premier „ coup-d'œil la figure ne me parut pas étran- „ gere; il me ſembloit avoir déja vu ces „ phyſionomies là plus d'une fois, & j'allois „ les aborder en conſéquence, lorſque M. B. „ ſouriant de mon erreur, m'en expliqua la „ cauſe. J'ai dans mes amours, me dit-il, „ un goût particulier; la plus rare beauté „ de Circaſſie n'a aucun prix à mes yeux, „ ſi elle ne reſſemble au portrait de quelque „ femme célebre des ſiecles paſſés; & tandis „ que les amans font cas d'une miniature „ qui rend fidélement les traits de leur

„ maîtreſſe, je n'eſtime les miennes qu'au-
„ tant qu'elles ſont reſſemblantes à d'anciens
„ portraits. „

„ D'APRÈS cette idée, j'ai fait voyager
„ l'intendant de mes plaiſirs par toute l'Eu-
„ rope, avec des portraits choiſis, ou des
„ gravures copiées d'après les originaux. Il a
„ réuſſi dans ſes recherches comme vous le
„ voyez, puiſque vous avez cru reconnoître
„ ces dames que vous n'avez jamais vues,
„ mais dont vous aurez ſans doute rencontré
„ les figures. Leur habillement doit avoir
„ contribué à votre mépriſe: elles ont toutes
„ le coſtume du perſonnage qu'elles repré-
„ ſentent; car je veux que toute leur per-
„ ſonne ſoit pittoreſque; par ce moyen j'ai
„ regagné pluſieurs ſiecles en poſſeſſion des
„ beautés que le tems avoit placées bien
„ loin de moi. „

„ ON ſervit le ſouper. M. B. s'aſſit entre
„ la *reine d'Écoſſe* & *Anne de Boulen*; je
„ me plaçai vis-à-vis, ayant à mes côtés
„ *Ninon de Lenclos* & *Gabrielle d'Eſtrées*;
„ plus bas étoient *Roſamonde* & *Nelly*

„ *Gwinn* ; (*) il y avoit au haut de la
„ table un fauteuil vide, ſurmonté d'un
„ dais, deſtiné à *Cléopatre* qui venoit d'É-
„ gypte, & dont on attendoit l'arrivée au
„ premier jour. „

Les grands dans leurs petites maiſons ou petits appartemens ne font pas ſi originaux dans leurs plaiſirs : des *priapées* ſont bientôt faites & bientôt entendues. Il ſemble néanmoins qu'on pardonneroit plus volontiers à un homme en place toutes les recherches de la volupté, lorſqu'il y mettroit quelque choſe d'ingénieux, de neuf, ou du moins de ſingulier. Comment l'opulence n'a-t-elle pas ſu encore diverſifier ſes jouiſſances au milieu de tant d'arts qui ne demandent qu'à ſe perfectionner, en lui payant le tribut renaiſſant de leurs rares découvertes ? Quoi ! nous ſerons encore imitateurs juſques dans nos plaiſirs ?

(*) Maîtreſſe de Charles II.



CHAPITRE XVI.

Devinez.

L'EMPIRE qu'une femme a ſur un homme eſt toujours flatteur pour ſon amour-propre ; mais quelle gloire & quel avantage pour celle qui, à l'orgueil de ſon ſexe, joint l'orgueil de voir un miniſtre à ſes genoux, un miniſtre aimable encore & puiſſant, & qui doit chaque jour reporter à ſes pieds le crédit qu'il va puiſer dans le conſeil des rois ! Comment le feu de ſes yeux, la vivacité de ſon eſprit ne s'animeroient-ils pas lorſqu'ils ſe voient portés dans le tourbillon des affaires, & mêlés aux intrigues de l'état ? Ses graces ont plus de nobleſſe, ſon caractere devient élevé ; & comme dans la domination une femme eſt dans ſon élément, elle ſemble née dans ce palais dont elle étoit éloignée : on diroit qu'elle connoît tous ces hommes qu'elle n'a jamais vus ; & l'eſprit de cour ne ſemble qu'une nuance, non encore apperçue, & qui

tenoit à fon caractere. Ses protégés femblent fes fujets, & ne font point avilis. Peut-être dans ce haut rang eft-elle plus fidelle à l'amitié & à l'amour, que lorfque loin de la grande route elle jetoit indiftinctement fes filets fur les pas de tous ceux qui l'environnoient.

Si le champ à Paris eft ouvert à la fortune pour les hommes, les femmes n'en font pas de moins brillantes, & exercent le pouvoir de leurs charmes fur un plus grand nombre de cœurs. Elles frappent fur plufieurs à la fois ; les traits que la beauté lance trouvent toujours quelques ames fenfibles ; la beauté folitaire, dans une ville de province, n'a que peu de rapports, & fon triomphe eft incomplet. Ici quelle que foit fa naiffance, fi la nature l'a pourvue de ces attraits qui fubjuguent, elle enflamme le duc, le préfident, le maréchal de France, l'ambaffadeur, le miniftre, le monarque. L'amour fe plaît à confondre les rangs, à faire mouvoir la roue de fortune, & place la fille d'une cuifiniere auprès du trône.

SANS obtenir un rang si élevé, la beauté indigente rencontre la fortune. A peine une robe couvroit ses attraits, bientôt pour quelques complaisances un équipage est à ses ordres. Le millionaire la supplie à genoux d'accepter son or, veut enrichir sa famille; & son vieux pere, sous ses cheveux blancs, plein de son antique probité, voit l'abondance refluer vers son obscure chaumiere. Il craint d'accepter; il ne sait s'il commet un crime; mais la voix de la misere plus forte, l'oblige à répandre sur de petits enfans à demi-nus les secours qui lui sont offerts. Il est peut-être plongé dans l'erreur; mais quand il n'y seroit pas, il regarde ces bienfaits, arrivés d'un païs lointain, comme un présent que le ciel lui accorde dans sa vieillesse. Soixante années de travaux ne lui ont pas apporté ce qu'il obtient dans un jour; & de peur d'être obligé de s'y refuser, il n'arrête pas sa pensée sur ces dons de l'amour filial. Ainsi l'or extorqué aux cultivateurs par les formes oppressives, en passant par les mains du vice, retourne du moins

abreuver quelques ſillons de la campagne. L'amour de la volupté lui donne une iſſue, & la beauté pauvre, ſortie d'un village, reprend tout ce que le ſubdélégué & l'intendant ont enlevé à ſon territoire. Elle eſt foible ; mais elle n'a pas le cœur endurci : elle ſemble reſtituer à ſa famille ce que le poids des impôts a dérobé à ſes triſtes & malheureux ancêtres.

Tels ſont les jeux de la fortune & de l'amour ; ſi prompts, ſi bizarres dans le ſein de la capitale que l'œil doute de ce qu'il voit, & que cette métamorphoſe journaliere étonne ceux mêmes qui ſont les plus accoutumés à ces ſpectacles occaſionés par les paſſions des riches & la détreſſe des pauvres.

CHAPITRE XVII.

Monſieur.

Titre du frere du roi. Les étrangers ne conçoivent pas comment ce mot peut former de nos jours un titre diſtinctif, lorſ-

que tout homme en France a droit par l'usage de faire précéder ſon nom du *monſieur*. Ciel, que d'uſurpateurs de ce titre excluſif! Cependant quand on parle à *Monſieur*, frere du roi, on l'appelle *Monſeigneur*. Un poète moderne, M. Ducis, lui dédiant une tragédie, finit ſon épître dédicatoire par ces mots remarquables :

Je ſuis, Monſeigneur, de Monſieur, le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, &c. & les étrangers ont beaucoup ri de cette ſingularité.

J'AI vu au théatre François qu'on n'avoit pas voulu paſſer à l'auteur des *Arſacides* (M. Peyraud de Beauſol) le mot *madame*, mot uſité ſur la ſcene depuis Garnier, & & dont il eſt l'inventeur dans notre tragédie; car Corneille & Racine doivent plus à Garnier que l'on ne penſe. Nous avons qualifié à Paris de *madame* les princeſſes des quatre parties du monde ; *Chinoiſes*, *Américaines*, *Africaines & Hongroiſes*. Dans le *Bajazet* de Racine (qui ne s'eſt guere mis au fait du couſtume du ſerrail) ce mot eſt répété

ſoixante

ſoixante-neuf fois, & il n'y a dans la piece que deux femmes. Cette rime, il eſt vrai, eſt fort commode, & aide merveilleuſement à la terminaiſon du vers dans une piece Racinienne où il eſt toujours queſtion de flamme. On ne trouve le mot *madame* que trente-huit fois dans les Arſacides de M. Peyraud de Beauſol, & il faut remarquer qu'il s'y rencontre trois princeſſes, dont deux ſont amoureuſes; & que cette tragédie a quarante-quatre ſcenes. Nous ne ſavons guere, nous l'avouons, comment on appelloit la *reine des Parthes*, *la reine d'Arménie*, & cette *Glaphire*, citoyenne Romaine, qui ſe trouvoit alors à Artaxate : mais nous ſavons que *madame Andromaque*, *madame Jocaſte*, *madame Phedre*, ſont d'un ridicule achevé. Il eſt vrai qu'en revanche la femme d'un procureur ſe nomme auſſi *madame*, même dans notre comédie.

Si dans un ſalon on annonçoit monſieur *** & que l'introducteur, faute de mémoire, reſtât court, un provincial nouvellement arrivé & mal endoctriné, pourroit s'attendre

à voir ſubitement entrer le *frere du roi*. Point du tout ; ce ſeroit *monſieur Gorgibus* avec ſon habit de velours noir, ſa perruque ronde, ſon épée au côté, & ſes quatre cents mille livres de rente.

J'AI eu beau dire, je n'ai jamais pu faire entendre à certains Suiſſes que le frere du roi s'appelloit *Monſieur* tout court, & que moi je m'appellois auſſi monſieur***. Comment me diſoient-ils, oſe-t-on mettre ſur l'adreſſe de vos lettres à monſieur*** ? Et ſi *Monſieur frere du roi*, vous faiſoit la grace de vous adreſſer la parole, comment vous appelleroit-il ? Tout comme il lui plairoit ; mais en ſortant de chez lui, je reprendrois mon titre de *monſieur* que perſonne dans la ſociété ne me diſpute & ne me diſputera.

LES cours ſouveraines retranchent le *mon* dans leurs arrêts, & vous traitent de *ſieur*.

LA gazette de France, depuis quelques années, dans l'annonce des livres, a retranché le *mon* à tout le monde, mais c'eſt une innovation. J'ai été appellé *monſieur* dans la gazette de France.

Le *nommé* eſt une expreſſion dédaigneuſe que certains tribunaux ſe permettent, quoique chacun doive etre appellé par ſes noms de baptême & de famille ni plus ni moins. Jean-Jacques Rouſſeau ſe ſignoit à la tête de ſes livres, *Jean-Jacques Rouſſeau*; mais il trouvoit mauvais que l'on prononçât ſon nom ſans y ajouter le mot *monſieur*.

CHAPITRE XVIII.

Sages-femmes.

Quand une fille eſt devenue mere, elle n'avertit perſonne malgré l'édit de Henri II. Elle dit qu'elle va à la campagne; mais elle n'a pas beſoin de ſortir de la ville, même du quartier pour ſe cacher & faire ſes couches. Chaque rue offre une *ſage-femme* qui reçoit les filles groſſes. Un même appartement eſt diviſé en quatre chambres égales au moyen de cloiſons, & chacune habite ſa cellule, & n'eſt point vue de ſa voiſine. L'appartement eſt diſtribué de maniere qu'el-

les demeurent inconnues l'une à l'autre pendant deux à trois mois ; elles se parlent sans se voir.

On ne peut forcer la porte d'une sage-femme que par des ordres supérieurs. La fille attend là le moment de sa délivrance un mois ou six semaines, selon qu'elle a bien ou mal calculé. Elle sort après la quinzaine & rentre dans sa famille & dans la société. Elle a pu accoucher dans une rue voisine, voyant de sa fenêtre celles de son pere sans que celui-ci s'en doute ; & voilà ce que la province ne sauroit concevoir.

La sage-femme se charge de tout, présente l'enfant au baptême, le met en nourrice, ou aux Enfans-trouvés, selon la fortune du pere ou les craintes de la mere.

Combien ces réduits secrets ont-ils vu de malheureuses & tendres amantes, quelquefois trahies, abandonnées, & mouillant de leurs larmes tardives leur couche solitaire ! Quelle situation affreuse que celle de la jeune beauté qui, pressée entre le remord, le désespoir & la honte, paie avec usure un moment de

foibleſſe ! Elle ne peut nommer ni ſon amant ni ſon fils en les chériſſant tous deux ; fugitive de la maiſon paternelle , elle ſe trouve iſolée dans cette immenſe ville, & obligée de vendre de petits bijoux pour obtenir le lit où elle dépoſera le fruit de ſes amours.

On la cherche de tous côtés ; elle ne ſortira de cette priſon clandeſtine que quand elle pourra reparoître. La faute ſera oubliée & même pardonnée , pourvu qu'il n'y ait point de publicité.

Ces ſages-femmes tirent le plus d'argent qu'elles peuvent des infortunées qui viennent chercher leurs ſecours ; ils ne ſont pas déſintéreſſés ; il n'en coûte guere moins de douze livres par jour.

On a vu pluſieurs filles aſſez habiles pour cacher leur groſſeſſe juſqu'au dernier inſtant, aſſez heureuſes pou accoucher promptement, aſſez intrépides pour revenir dans leur foyer domeſtique ſans éveiller les ſoupçons de leurs pere, mere, frere & ſœur. Quel inconcevable chef-d'œuvre d'habileté, de préſence d'eſprit & de courage ! Ainſi les ſages-femmes ſauvent

la réputation des amantes infortunées; elles sont vouées à la discrétion; le plus souvent, il est vrai, elles ne connoissent pas les personnes qu'elles accouchent. L'enseigne d'une sage-femme est parlante; elle offre une femme portant un nouveau-né. Sans décrier une maison, cette enseigne empêche que des demoiselles bien nées y viennent demeurer, parce que ce voisinage paroîtroit trop commode aux yeux de la malignité. La fille prend la peine, quand l'accident lui arrive, de traverser la rue, & alors tout est dans l'ordre.

Le prêtre qui baptise est accoutumé à voir arriver la *sage-femme*, & il distingue ainsi du premier coup-d'œil l'enfant de l'amour de l'enfant de l'hymen. Les droits du prêtre ayant été fraudés, il punit le fils de l'infracteur dans l'extrait baptistaire, & le déclare enfant naturel, c'est-à-dire, *bâtard*. Qui voudra écrire des anecdotes singulieres, intéressantes, piquantes, savoir & le bien & le mal que l'amour fait dans ce monde, toutes les ruses qu'il invente, toute la force & tout

le courage dont il eſt ſuſceptible, qu'il faſſe la connoiſſance de quatre ou cinq ſages-femmes ; il apprendra des aventures uniques preſque incroyables, & les noms des perſonnages y manquant, le lecteur ſera intéreſſé ſans que les acteurs ſoient trahis. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt de voir quelquefois la fille d'une ſage-femme ſervir ſa mere dans des fonctions qui réveillent certaines idées, & au milieu de tant d'exemples de foibleſſes, conſerver ſa chaſteté intacte. Si elle tombe dans le piege, ce ne ſera pas faute d'avoir eu ſous ſes yeux des motifs propres à la retenir ſur le bord du précipice.

Plusieurs filles qui ont viſité une ou deux fois l'appartement obſcur & impénétrable de la *ſage-femme*, n'en trouvent pas moins un époux, en jouant le rôle d'Agnès, rôle que preſque toutes les filles & même les plus ſottes poſſedent par inſtinct. Puis dans cette ville immenſe qui peut conter l'hiſtoire de tel ou tel individu ? Le changement de quartier ſuffit pour dérouter le plus habile, le plus curieux inveſtigateur.

LES filles pauvres & ſans reſſources vont faire leurs couches à l'Hôtel-Dieu ; on les y reçoit dès le ſixieme mois. Cette partie de l'adminiſtration eſt très-bien ſoignée ; rien ne manque à ces femmes de ce qu'exige leur état. Les maitres de l'art y inſpectent journellement la maniere dont elles ſont traitées juſqu'à leur parfait rétabliſſement. La choſe vue en grand me paroît exempte de reproches.

CES ſages-femmes qui reçoivent toutes celles qui ſe préſentent, ſans s'enquérir de leur nom & qualité, & l'hôpital des *Enfans-trouvés* font que l'infanticide eſt un crime inoui dans la capitale. Ce forfait n'étoit pas rare avant ce ſage établiſſement ; & voyez s'il n'eſt pas plus commun en Suiſſe que dans toute la France.

L'ÉDIT de Henri II eſt tombé en déſuétude ; & ſur cent filles qui accouchent clandeſtinement, à peine y en a-t-il une ſeule qui ſache qu'une vieille loi la condamne à la mort pour n'avoir pas révélé ſa groſſeſſe.

ON compte à Paris deux cents maîtreſſes

ſages-femmes, il y naît environ vingt mille enfans : diviſez.

CHAPITRE XIX.

De Blunet.

C'ÉTOIT un petit bourgeois de Paris, ſans rang, ſans fortune, ſans crédit, ſans talens ſpirituels. Eh ! pourquoi en parlez-vous, me dira-t-on ? Attendez, vous ſaurez pourquoi. C'eſt que ce *Blunet* fit à ſa femme vingt-un enfans en ſept fois de ſuite ; or il n'y eut peut-être pas dans toute l'antiquité un exemple d'une fécondité ſi prodigieuſe. C'eſt l'Hercule Pariſien ce *Blunet*.

CES enfans tri-jumaux furent baptiſés, vécurent les uns pluſieurs jours, les autres pluſieurs mois, & il en reſta douze des plus forts, tous grands, & en bonne ſanté.

COMME le public émerveillé ne ſavoit à qui attribuer cette eſpece de prodige, & qu'on diſputoit à qui de ſa femme ou de lui on

en attribueroit l'honneur, *Blunet* coucha avec une servante qu'il avoit, & au bout de neuf mois, la fille accoucha de trois enfans mâles. *Blunet* mourut en 1685. C'est dommage qu'on n'ait pas suivi l'histoire de ses descendans ; mais alors on avoit l'esprit moins porté à l'observation des phénomenes qui tiennent à l'histoire naturelle.

QU'ON se moque encore chez l'étranger de la mollesse des Parisiens ! Ils n'auront qu'à répondre, *& Blunet où est parmi vous son pareil?*

CHAPITRE XX.

Loueur de Livres.

USÉS, sales, déchirés, ces livres en cet état attestent qu'ils sont les meilleurs de tous ; & le critique hautain qui s'épuise en réflexions superflues, devroit aller chez le *loueur de livres*, & là voir les brochures que l'on demande, que l'on emporte, &

auxquelles on revient de préférence. Il s'instruiroit beaucoup mieux dans cette étroite boutique que dans les poétiques inutiles dont il étaie ses frêles conceptions.

LES ouvrages qui peignent les mœurs, qui sont simples, naïfs, ou touchans, qui n'ont ni apprêt, ni morgue, ni jargon académique, voilà ceux que l'on vient chercher de tous les quartiers de la ville & de tous les étages des maisons. Mais dites à ce loueur de livres : *donnez-moi en lecture les œuvres de M. de la Harpe*; il se fera répéter deux fois la demande, puis vous enverra chez un marchand de musique, confondant (sous le vestibule même de l'académie) l'auteur & l'instrument.

GRANDS auteurs ! allez examiner furtivement si vos ouvrages ont été bien salis par les mains avides de la multitude; si vous ne vous trouvez pas sur les ais de la boutique du *loueur de livres*, ou si vous y trouvant, vous êtes encore bien propres, bien reliés, bien intacts, faits pour figurer dans une bibliotheque vierge; dites-vous à vous-même;

J'ai trop de génie, ou je n'en ai pas assez.

Il y a des ouvrages qui excitent une telle fermentation, que le bouquiniste est obligé de couper le volume en trois parts, afin de pouvoir fournir à l'empressement des nombreux lecteurs; alors vous payez non par jour, mais par heure. A qui appartiennent de tels succès ? Ce n'est guere aux gens tenant le fauteuil académique.

Ces loueurs de livres n'en connoissent que les *dos*, & ils ressemblent en cela à plusieurs bibliothécaires & à quelques princes qui ont une bibliotheque ordinairement assez utile aux autres.

Une mere dit à sa fille, je ne veux point que vous lisiez. Le desir de la lecture augmente en elle; son imagination dévore toutes les brochures qu'on lui dérobe; elle sort furtivement, entre chez un libraire, lui demande la nouvelle Héloïse, dont elle a entendu prononcer le nom; le garçon sourit; elle paie & va s'enfermer dans sa chambre.

Quel est le résultat de cette jouissance clandestine ? Je dois mon cœur à mon amant;

quand je ſerai mariée, je ſerai toute à mon époux.

CHAPITRE XXI.

Le Catéchiſte de Paroiſſe.

JE traverſe une égliſe; j'apperçois un homme en ſurplis, le bonnet quarré en tête, une ſoixantaine de petites filles aſſiſes ſur des bancs l'environnent. Il parle, & c'eſt comme s'il ne parloit pas; un petit caquet aigre, ſourd & continu, m'annonce ſans le voir quel eſt le ſexe qui eſt là. Je m'approche & j'entends ce qui ſuit.

LE CATÉCHISTE.

LEVEZ-VOUS, Javotte, dites-moi quelle eſt la fin du ſacrement de mariage.

JAVOTTE.

LA fin du ſacrement de mariage eſt la naiſſance des enfans qui renaiſſent ſpirituellement par le baptême pour remplir l'égliſe & le ciel.

LE CATÉCHISTE.

Et vous, Manon, qu'eſt-ce que Dieu défend par le ſixieme commandement : *luxurieux point ne ſeras, de corps ni de conſentement.*

MANON.

Le ſixieme commandement nous défend toutes ſortes d'impuretés dans les actions & les paroles.

LE CATÉCHISTE.

Pourquoi dites-vous, toutes ſorte d'impuretés ?

MANON.

Je dis toutes ſortes d'impuretés, parce que ce péché ſe diviſe en pluſieurs eſpeces, ſelon la diverſité des manieres ou la différence des perſonnes avec leſquelles on le peut commettre.

LE CATÉCHISTE.

A votre tour, Babet. Qu'eſt-ce que Dieu défend par le neuvieme commandement : *l'œuvre de la chair ne deſireras qu'en mariage ſeulement ?*

BABET.

DIEU, après avoir défendu par le ſixieme commandement toutes les actions extérieures de l'impureté, en défend par le neuvieme tous les deſirs & les penſées.

HEUREUSEMENT que les réponſes de ces petites filles ſont obſcures ; qu'elles ne ſavent pas elles-mêmes ce qu'elles diſent, & qu'elles ont toute autre choſe en tête ; mais enfin, pourquoi de telles interrogations ?

MAIS qui nous fera donc un catéchiſme de morale ? Il eſt vrai qu'il eſt plus difficile à faire que le Dictionnaire encyclopédique, & que l'entrepreneur n'auroit pas tant à gagner ſur ce petit livre utile & à la portée des premieres années de la vie. O inſtruction publique ! inſtruction ! tu es encore à naître parmi nous !



CHAPITRE XXII.

Cris de Paris.

NON, il n'y a point de ville au monde où les crieurs & les crieuſes de rues aient une voix plus aigre & plus perçante. Il faut les entendre élancer leurs voix par-deſſus les toits ; leur goſier ſurmonte le bruit & le tapage des carrefours. Il eſt impoſſible à l'étranger de pouvoir comprendre la choſe ; le Pariſien lui-même ne la diſtingue que par routine. Le porteur d'eau, la crieuſe de vieux chapeaux, le marchand de ferraille, de peaux de lapin, la vendeuſe de marée, c'eſt à qui chantera ſa marchandiſe ſur un mode haut & déchirant. Tous ces cris diſcordans forment un enſemble, dont on n'a point d'idée lorſqu'on ne l'a point entendu. L'idiôme de ces crieurs ambulans eſt tel, qu'il faut en faire une étude pour bien diſtinguer ce qu'il ſignifie. Les ſervantes ont l'oreille beaucoup plus exercée que l'académicien ; elles deſcendent l'eſcalier

calier pour le dîner de l'académicien, parce qu'elles savent distinguer du quatrieme étage, & d'un bout de la rue à l'autre, si l'on crie des *maquereaux* ou des *harengs frais*, des *laitues* ou des *betteraves*. Comme les finales sont à-peu-près du même ton, il n'y a que l'usage qui enseigne aux doctes servantes à ne point se tromper; & c'est une inexplicable cacophonie pour tout autre.

CHAPITRE XXIII.

Musique ambulante.

MAIS voici un dédommagement. Qui n'a pas senti un vif plaisir en entendant le soir du fond de son lit le son mélodieux de ces orgues nocturnes, qui égaient les ténebres & abregent les longues heures de l'hyver. C'est une vraie jouissance pour l'étranger. Émerveillé, bien clos & bien couvert, il entend les plus jolis morceaux de musique, exécutés sous ses fenêtres, comme pour le disposer doucement au sommeil; il prête l'oreille à ces

ſons qui s'éloignent, & qui dans le lointain ont encore plus de charmes. Il s'endort voluptueuſement, en répétant l'air chéri qui a parlé à ſon ame.

Je penſe que rien ne ſeroit plus propre à entretenir la bonne humeur parmi le peuple, que d'étendre & perfectionner cette récréation innocente & publique, cette douce Euphonie.

Quel agrément, ſi chaque ſoirée, ſi après le ſouper chaque rue avoit ſa muſique particuliere! L'humeur & la fatigue de la journée diſparoîtroient ſoudain, & l'homme de peine en ſe couchant craindroit moins le jour ſuivant embelli à ſon déclin.

Qui a entendu le jeu de ces orgues, & qui a pu refuſer ſa piece de deux ſols à l'Orphée qui porte ſur ſon dos cette machine harmonieuſe? Certes il doit être regardé comme un homme ingrat. Il me ſemble, ſi j'étois en place, que j'emploierois cette muſique ambulante & délicieuſe, prolongée & diverſifiée, comme pour changer en grande

partie les mœurs du peuple & l'attacher encore plus à son gouvernement ; mais on m'appelleroit le *rêveur* ; & cela m'avertit de clorre le chapitre.

CHAPITRE XXIV.

Accoucheurs.

AU commencement du dix-septieme siecle, les *accoucheurs* étoient presqu'inconnus. Pendant plus de soixante ans, les têtes couronnées toujours supérieures aux regles, oserent seules donner l'exemple d'un usage que le laps des tems, que les mœurs anciennes, que le préjugé peut-être, que la pudeur enfin, sembloient à jamais devoir proscrire.

L'IGNORANCE & l'inatttention des sages-femmes firent périr quelques fruits, en firent avorter d'autres ; & par leur faute, quelques membres furent luxés, quelques têtes applaties, (de là des sots, des imbécilles) alors le grand intérêt des mœurs céda à un intérêt plus cher encore, & bientôt aux sages-femmes succéderent les *accoucheurs*.

Les femmes en couche regretterent pendant quelque tems les mains douces, délicates & ſouples des accoucheuſes ; mais par des huiles, par des oins préparés, les accoucheurs y ſuppléerent bientôt.

La ſcience des accouchemens ſe perfectionna ; on acquit des notions plus certaines ſur les ſignes caractériſtiques d'un accouchement prochain, d'un accouchement heureux, d'un accouchement pénible. On apporta des remedes efficaces aux douleurs aigues de l'enfantement ; on diminua le nombre des fœtus morts ; on calma les inquiétudes des femmes enceintes ; de jour en jour l'opération céſarienne devint plus rare, & juſqu'à la petite bourgeoiſe pudibonde, toutes les femmes ceſſerent enfin de redouter la main des accoucheurs.

Les peuples du midi, les Eſpagnols ſurtout, moins philoſophes que les maris François, plus jaloux ou moins attachés à leurs femmes conſervent encore pour les accoucheurs une répugnance invincible. L'idée de livrer aux attouchemens d'un autre homme

des charmes, des formes qu'eux ſeuls veulent voir & palper, eſt pour eux l'idée la plus déſeſpérante. Ils ne réfléchiſſent pas que quelque ſéduiſantes que ſoient la pâleur, la langueur d'une femme en couche, quelqu'attendriſſans que ſoient ſes cris; ces formes, toutes défigurées alors, ont perdu tout leur charme. D'ailleurs cette fonction ſérieuſe devient pour ainſi dire, ſacrée, & inſpire aux accoucheurs une circonſpection religieuſe, qui les rend inſenſibles, aveugles & muets.

La pudeur n'eſt donc jamais violée, malgré le livre intitulé, *de l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes*; (*) par le ſavant Hequet. Les femmes, ſix ſemaines après leurs couches, dinent gaiement avec leur médecin-accoucheur, qui s'aſſied à côté du mari; elles ne rougiſſent point de ſa préſence.

La ſection de la ſymphyſe, cette opération hardie & récente, n'eſt pas pleinement

(*) Ce livre a été imprimé à Paris en 1708, in-12, chez Etienne.

accréditée. Il paroît que, malgré les éloges que l'on doit à l'auteur de cette découverte, l'art peut recourir à des moyens moins extrêmes. Le *forceps*, tout terrible qu'il est, semble moins effrayant ; & comme on peut perfectionner sa structure & son jeu, il paroît plus convenable de l'envoyer que de scier une femme en deux.

La pratique des accouchemens a des cours publics, & tandis que les campagnes & les petites villes sont privées des personnes parfaitement versées dans cet art, elles abondent dans la capitale ; & l'on y trouve autant de facilité à mettre un enfant au monde qu'à le procréer.

CHAPITRE XXV.

Dentistes.

La plus belle bouche n'est plus belle si les dents lui manquent. Otez une dent à la belle Hélene la guerre de Troie n'a plus lieu, & la divine Iliade rentre dans le néant.

Les dents fraiches annoncent la ſanté, & c'eſt un charme préférable à tout autre. Les dents & les levres! les voluptueux feront de mon avis.

La femme à qui les dents manquent fait mille grimaces pour voiler ce défaut; elle n'oſe rire que ſous ſa main ou ſous l'éventail.

Si les dents contribuent autant à la ſanté qu'à l'agrément de la figure; il ne faut pas les négliger.

Les habiles dentiſtes s'attachent plus à conſerver les dents qu'à les extirper. Ils n'arment plus ſi fréquemment leurs mains de l'acier douloureux. Le plus étonnant dans ſon art, ſe nomme *Catalan*, rue Dauphine. A la légéreté de la main il a réuni les obſervations les plus judicieuſes & les plus fines; enfin il eſt créateur d'une eſpece de merveille. Il vous fera, (tant en cette partie ſes connoiſſances anatomiques ſont étendues) il vous fera, dis-je, un râtelier complet avec lequel vous broierez tous les alimens ſans gêne & ſans efforts. Il a ſu deviner le jeu de la maſtication; il a ſu

l'imiter à un tel point de perfection, que cela m'a paru d'un mérite trop rare & de trop grande utilité pour qu'il me fût permis de taire ici & le nom & l'éloge de l'artiste.

Si une rage de dents vous saisit dans la rue, vous n'avez qu'à lever les yeux. Une enseigne qui représente une dent molaire grosse comme un boisseau, vous dit *Montez*. Le dentiste vous fait asseoir, releve sa manchette de dentelle, tire votre dent d'une main leste, & vous offre ensuite un gargarisme; vous le payez & vous continuez votre chemin sans douleur. Cela n'est-il pas commode ?

CHAPITRE XXVI.

Cuisiniers.

Et *tout pour la tripe*, a dit Rabelais. Ce délicat parasite, sybarite efféminé, si voluptueux, si sensuel, dont la table est chargée des productions de tous les climats & les plus propres à flatter & réveiller le goût; qui va au-devant de toutes les sensations agréa-

bles, qui s'environne du charme profond des arts pour prévenir l'ennui, eſt-il à votre avis, de la même eſpece que le Lapon qui boit en place de vin de Tokai l'huile puante qu'il exprime de la graiſſe des poiſſons? Et cette belle femme parée, traînée dans un char tranſparent qu'emportent ſix nobles courſiers, habite-t-elle la même terre que la Samoyede aux mamelles noires & pendantes, errante ſur la mer Glaciale, ou reſpirant l'air humide & étouffé d'une tanniere?

Après cela verrez-vous ſans étonnement ſur le même Globe, le maître-d'hôtel apportant le *menu* à *Monſeigneur?* Celui-ci le jette avec dédain: toujours les mêmes plats! mais vous n'avez point d'imagination, voilà des répétitions qui me donnent des nauſées. - - Mais on variera les ſauces, monſeigneur. - - Tout cela eſt déteſtable, vous dis-je, je ne puis plus manger. - - Eh bien, monſeigneur, je vous préparerai un ſanglier à la crapaudine. Quand? Demain: il aura bu ſoixante bouteilles de vin de Champagne. Je veux vous faire manger enſuite une tortue de la

Jamaïque. - - A la bonne heure! Et quand? où eſt-elle? - - A Londres. - - Qu'on prenne la poſte; qu'on aille la chercher.

On prend la poſte & l'on apporte la tortue. Grand conſeil pour ſavoir comment on l'apprêtera : on prodigue autant de paroles qu'il en faudroit pour former une Encyclopédie. Enfin, la tortue eſt ſervie; c'eſt un plat qui revient à un millier d'écus : ſept ou huit gourmands s'en gorgent; & tandis qu'ils boivent le vin de la Romanée, ils examinent ce qu'il faut à un païſan pour vivre. Ils décident que trois ſols par jour lui ſuffiſent; on accorde dix-ſept ſols aux bourgeois des villes. Monſeigneur & ſes adhérens ont décidé qu'au-delà c'étoit un vrai ſuperflu.

Qui pourroit nombrer tous les mots de la nouvelle cuiſine; c'eſt un idiôme abſolument neuf. Les Languedociens ſont les meilleurs cuiſiniers; on leur donne le quadruple des appointemens d'un précepteur.

On ne mange pas le quart de ce qui eſt ſervi; & ce n'eſt pas ſans raiſon que les domeſtiques ſont gros & gras, ils ſont bien meil-

leure chere que l'ordre de la bourgeoiſie ; ils le ſavent ; ils en ſont fiers. Le domeſtique d'un ſeigneur rencontrant un de ſes camarades qui venoit d'écrire une lettre, & qui avoit encore ſur ſa veſte un peu de poudre à mettre ſur le papier, lui dit d'un ton avantageux : *ſecoue donc cette poudre ; on te prendroit pour un commis.*

Un ſanglier *à la crapaudine !* s'écrie-t-on ? oui je l'ai vu de mes yeux ſur le gril ; celui de Saint-Laurent n'étoit pas d'une plus belle taille. On l'environne d'un braſier ardent ; on le larde de foie gras ; on le flambe avec des graiſſes fines ; on l'inonde avec des vins les plus ſavoureux ; il eſt ſervi tout entier avec ſa hure devant *monſeigneur*, qui ſourit à l'énorme ſervice.

On attaque tantôt la hure, tantôt les côtes, & l'on diſſerte ſavamment ſur la partie la plus fine & la plus délicate.

Les rois de France ont rendu des ordonnances ſur le *potage*, la *régalade* ; ils vouloient réprimer le luxe des repas.

Dans le dernier ſiecle on ſervoit des maſſes

confidérables de viande, & on les fervoit en pyramide. Les petits plats, qui coûtent dix fois plus qu'un gros, n'étoient pas encore connus. On ne fait manger délicatement que depuis un demi-fiecle. La délicieufe cuifine du regne de Louis XV, fut inconnue même à Louis XIV ; il n'a jamais tâté de la *garbure*.

Un entremets étoit autrefois un fpectacle entre les fervices qui coupoient le repas ou le feftin. Qui s'en douteroit aujourd'hui ?

Si l'on pouvoit détailler au jufte de quelle maniere fe nourriffoient le païfan, le fimple citoyen, le noble campagnard, le grand feigneur, le clergé & les moines, on verroit peut-être par la table, quel étoit alors le degré de l'aifance particuliere ; & cela feroit bon à favoir.

On a trouvé depuis peu qu'il étoit ignoble de mâcher comme le vulgaire. En conféquence on met tout en *bouillies* & en *confommés*. Une ducheffe vous avale un aloyau réduit en gelée ; & ne veut point travailler comme une harengere après un morceau de viande. Il ne lui faut que des jus qui defcendent prompte-

ment dans ſon eſtomac ſans l'effort ni la gêne de la maſtication. La viande de boucherie n'étoit déja bonne que pour le peuple ; la volaille commence à devenir roturiere ; il faut des plats qui n'aient ni le nom ni l'apparence de ce qu'on mange ; & ſi l'œil n'eſt pas ſurpris d'abord, l'appétit n'eſt plus ſuffiſamment excité. Nos cuiſiniers s'occupent donc à faire changer de figure à tout ce qu'ils apprêtent.

DANS la ſemaine ſainte, il y a un repas chez le roi, où l'on imite avec des légumes tous les poiſſons que l'océan fournit. On donne à ces légumes le goût de ces mêmes poiſſons que l'on imite.

J'AI goûté des mets accommodés de tant de manieres & préparés avec tant d'art, que je ne pouvois plus imaginer ce que ce pouvoit être.

ET tandis qu'on fait ſi bonne chere, tous les gourmands oublient ce vieux proverbe : *le ventre eſt le plus grand de tous nos ennemis.*

PEU s'en faut aujourd'hui qu'un cuiſinier

ne prenne le titre d'*artiſte en cuiſine*. On ne leur donne pas encore vingt mille livres de gages, comme on faiſoit à Rome; mais on les choie, on les ménage, on les appaiſe quand ils ſont fâchés; & tous les autres domeſtiques leur ſont ordinairement ſacrifiés.

Les recherches de cet art ſont telles, que Trimalcion apprendroit de nos cuiſiniers modernes; & que Marc-Antoine qui, pour un repas donné à la reine Cléopatre, accorda une ville pour récompenſe à ſon cuiſinier, ne ſauroit quelles largeſſes lui faire.

Le roi de Pruſſe a adreſſé une épître en vers à *Noël*, ſon maître-d'hôtel, en action de graces d'un excellent ragoût à *la ſardanapale*. Qu'eſt-ce qu'un ragoût à la ſardanapale? Je ne le connois pas.

Le petit bourgeois qui n'a qu'une ſervante, dont le chef-d'œuvre eſt une fricaſſée de poulet; quand il a goûté d'une ſauce piquante, ne manque pas de raconter la vieille hiſtoire du cuiſinier, qui fit manger ſa vieille culotte à ſon maître, tant il avoit ſu apprêter le vieux

cuir après l'avoir fait bouillir & macérer dans les coulis les plus appétiſſans. Il fait ſa cour à un maître-d'hotel, afin que celui-ci le régale le dimanche; c'eſt pour lui une connoiſſance chere & précieuſe, qu'il cultive avec le plus grand ſoin. Il tâche de l'avoir pour parrein de ſon fils, afin de pouvoir l'appeller mon compere. De bons goûters doivent en réſulter.

Des ſenſations que nous pouvons éprouver, la plus groſſiere, à mon gré, eſt celle que nous procure notre palais. Les plaiſirs des gourmands ſont aſſurément les moins délectables de tous. Eh, qu'il faut plaindre le malheureux qui met là ſa ſuprême volupté! Cependant voyons encore la richeſſe & la magnificence de la nature envers ceux qui nous paroiſſent diſgraciés par elle. Regardez un Chapelle, un Deſyveteaux, (car je ne veux pas nommer le gros gourmand que j'ai ſous les yeux;) voyez cet ami joufflu de la table, qui goûte un mets ou une liqueur étrangere. Il conſidere l'objet & ſa couleur; il le flaire, il l'approche à pluſieurs repriſes de l'organe

du goût; il le retire, il ne ſe livre qu'avec attention a la volupté ſenſuelle. Voyez comme il prend une larme de la liqueur, comme il l'interroge ſur le bout de ſa langue, comme il la dépoſe ſur le bord des levres; toutes les houppes nerveuſes étudient profondément la ſenſation. La langue & toutes les parties de la bouche, tour-à-tour & par une gradation imperceptible, s'avancent pour juger. Après une infinité de *récolemens*, il ſe détermine enfin à avaler la précieuſe liqueur. Mais le gourmet ſuſpend le dernier coup, la rappelle & fait de nouvelles recherches, comme s'il n'avoit pas encore aſſez analyſé tout ce qu'elle a de délicieux; il promene encore voluptueuſement la derniere goutte. Cette liqueur paroît une à un palais ordinaire; mais le gourmet a ſu découvrir en elle une variété prodigieuſe; & quand il a bu, ſon eſtomac goûte encore.

S'ENLEVER adroitement un cuiſinier, eſt donc un tour affreux que l'on ne pardonne point, & qui dans le monde fait paſſer pour *méchant* quiconque a recours à cet indigne artifice.

CHAPITRE

CHAPITRE XXVII.

Marmite perpétuelle.

ALLEZ la voir sur le quai de la volaille, pendue à une large crémaillere ; là nagent des chapons au gros sel qui cuisent tous ensemble, & qui se communiquent réciproquement leurs sucs restaurans. A toute heure du jour vous pouvez pêcher un de ces chapons ; un excellent jus l'accompagne, & vous le mangerez chez vous tout chaud ou à quatre pas de là, en l'arrosant de vin de Bourgogne.

ON regrette la *marmite perpétuelle* quand on se trouve dans un ingrat païs, où l'on ne sait point élever la volaille ; où l'art de la nourrir & de l'engraisser n'a jamais été connu ni même soupçonné ; alors on songe aux chapons ainsi qu'aux huitres & aux harengs. Vous n'en voyez que de pétrifiés, & cette consolation n'est bonne que pour le naturaliste qui vous dit froidement : ici l'on mangeoit des huîtres & des harengs frais, il y a bien douze à quinze mille années.

CHAPONS gras & huîtres fraiches ne vous manqueront jamais à Paris ; vous pourrez commencer votre repas à l'heure que vous voudrez ; & ailleurs on ne trouve point pour son argent ni huîtres ni chapons au gros sel.

CHAPITRE XXVIII.

Porte-Dieu.

ADMIREZ la richesse & la dignité de notre langue ! Nous disons, *porte-faix*, *porte-feuille*, *porte-crayon*, *porte-baguette*, *porte-étrier*, *porte-vent*, *porte-verge*, *porte-manteau*, *porte-mouchette*, puis enfin *porte-dieu*. Porte-dieu ! Dieu des cieux, quel mot dans notre langue !

C'EST un pauvre prêtre, un habitué de paroisse, qui veille le jour & une partie de la nuit, pour répondre à ceux qui le sommeront d'aller prendre au tabernacle le pain eucharistique que l'on porte aux malades.

UN dais usé, sale, mais portatif, que les deux premiers galopins soulevent ; une lan-

terne ou un flambeau de poix-résine, un porte-sonnette, un bedeau en gannache & tout clopinant, voilà l'attirail qui s'achemine vers le logis du moribond. Le ciboire est habillé de quatre petits morceaux d'étoffe; la sonnette avertit le peuple de se mettre à genoux; les fiacres & les équipages s'arrêtent, mais les maîtres ne descendent pas de voiture; on baisse les glaces & l'on s'incline légérement à la portiere. Quand les cochers sont sourds, le porte-sonnette redouble le son de sa petite cloche. (*) L'hérétique, ou celui qui craint de se crotter, en est quitte pour un quart de génuflexion. Tout le monde a droit de suivre le viatique dans la maison où il est entré, & jusques dans la chambre du malade. On a soin de voiler les miroirs, afin que le S. Sacrement ne soit pas *multiplié* dans les glaces. Alors le prêtre fait d'une console un autel; il asperge d'eau bénite la chambre, en exorcisant les esprits

(*) Il n'y a qu'un exemple, au milieu de tant d'embarras, d'un *porte-dieu* & d'un porte-sonnette renversés avec le dais; mais ce fut un accident.

malins ; puis il commence une exhortation bannale à un mourant qu'il n'a jamais vu, qu'il ne connoît pas. La même exhortation s'applique aux jeunes, aux vieux, aux adultes, aux femmes, aux filles, à toutes les conditions & à tous les états. Tandis que le prêtre administre le malade, le porte-sonnette leve adroitement le chandelier & saisit la piece d'argent qu'on y dépose ordinairement, & qu'il partagera avec le *porte-dieu*. Le prêtre bénit l'assemblée & s'en retourne comme il est venu.

QUELQUEFOIS le trajet est long; une pluie abondante survient; alors le *bon Dieu* monte en fiacre, le porte-sonnette se met devant & sonne à la portiere. Le bedeau, son flambeau à demi-éteint, devient laquais; le cocher, par respect, met son chapeau sous le bras, fouette de l'autre & reçoit l'eau des gouttieres sur sa tête nue.

A la porte de l'église on paie le fiacre, & le prêtre, en place du *pour-boire*, lui donne la bénédiction. Il est sanctifié lui & sa voiture, & de tout le jour il n'osera jurer après ses chevaux.

QUAND le guet rencontre le *bon Dieu* le soir, il l'accompagne la bayonnette au bout du fusil jusqu'au temple qu'il habite, & pour récompense il est béni sur les marches de l'autel.

LOUIS XV revenant du palais de la justice, où il venoit d'exercer un acte d'autorité envers le parlement de Paris, rencontra au bas du Pont-Neuf le viatique de la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois. Tout son cortege royal s'arrêta; il descendit précipitamment de son carrosse, se mit à genoux dans les boues, & le prêtre sortant de dessous son dais, jadis rouge, lui donna la bénédiction. Le peuple émerveillé de cet acte pieux, oublia l'acte d'autorité qui lui déplaisoit, & se mit à crier: *vive le roi!* Et tout le long du jour il répéta: *il s'est mis à genoux dans les boues!*

LE *porte-dieu* à qui cette bonne chance arriva, eut une pension de la cour.

QUAND on porte le viatique chez une personne de considération, alors l'appareil change. Tous les domestiques de la maison sont armés de flambeaux, le dais orné &

propre ſort de l'armoire ; le porte-ſonnette a un ſurplis blanc, deux clercs ſupportent le dais, le Suiſſe de la paroiſſe précede le cortege, & le curé mettant ſa magnifique étole, vient adminiſtrer lui-même le malade.

CETTE faveur ſinguliere eſt rare, & ne s'accorde qu'aux hommes en place, ou fameux par leur opulence.

JE crois que le *porte-manteau* du roi de France s'eſtime beaucoup plus que le premier *Porte-dieu* de Saint-Euſtache.

SELON l'évangile de S. Matthieu, *Satan* fut *porte-dieu* ou *emporte-dieu.*

CHAPITRE XXIX.

Quinzaine de Pâques.

C'EST dans la petite bourgeoiſie un tracas extraordinaire ; cette époque eſt toujours embarraſſante pour les boutiquiers. Il s'agit d'aller à confeſſe & de faire ſes pâques. Remontrances du pere aux enfans, au garçon

de boutique, à la fervante. Comme une confeffion pefe aux incrédules en herbe! Comme ils fe fentent gênés, ne fachant quel parti prendre!

Entrez dans les églifes & dans les couvens; quelle befogne! les prêtres & les moines font tous en l'air. Prédications, exhortations, retraite, conférences. Au logis on fait apprendre par cœur aux pauvres enfans la paffion du Sauveur; elle eft bien longue: ils pleurent, on les met en pénitence; ils pleurent plus fort, ils jeûnent au pain & à l'eau.

Les fpectacles font fermés, les mauvais lieux ne le font pas; la police a plus à faire que jamais. Les concerts qui remplacent la comédie, les affemblées de charité, l'office des ténebres qu'on égaie par de la mufique, les belles voix que l'on affiche, les promenades de Long-Champ, le départ des gens comme il faut pour la campagne, tout rend cette femaine exceffivement bruyante. Les valets & les fervantes interrompent leur fervice, affiegent les confeffionnaux. On court entendre le matin & le foir la paffion; les

temples ne ſont plus aſſez vaſtes ; la nappe des communians borde le baluſtre des autels ; le ciboire ſe promene toute la matinée ; il faut que le vendeur d'*hoſties* en jette dans le moule une plus grande quantité ; les *confiteor* frappent inceſſamment à la porte du tabernacle.

APRÈS une apparence d'amandement, la quinzaine finie, les égliſes redeviennent déſertes ; le peuple reprend ſon train accoutumé ; il ne ſongera à la confeſſion que l'année ſuivante. Aux plats de légumes, déja la viande a ſuccédé ; quand le plat de légumes reparoîtra ſur la table, les devoirs de ſa religion lui reviendront en ſa mémoire.

LE petit peuple dit toujours qu'il va voir *ſon homme à deux chemiſes* ; & ce pour dire ſon confeſſeur.



CHAPITRE XXX.

Prônes.

On y récite encore les anciennes prieres eccléſiaſtiques, qui ſe font pour chaſſer le diable. Le prêtre exorciſe les ſorciers, les magiciens, les devins, & ramene la pratique des ſiecles les plus ignorans & les plus barbares.

Ceux qui gémiſſent encore ſur ces exorciſmes, qui ne contribuent pas à donner au peuple des idées ſaines, peuvent pardonner à cet abus, en ſongeant qu'en Eſpagne la ſuperſtition, ſi difficile à déraçiner, s'y manifeſte d'une bien autre maniere.

Mes lecteurs apprendront, avec quelque étonnement, je penſe, que le 7 novembre 1781, (il n'y a point ici faute de date, j'en avertis) on brûla à Séville une femme accuſée d'avoir eu commerce avec le diable. Saint Cyprien & ſaint Auguſtin ont cependant dit poſitivement que la choſe étoit

impossible. Cette malheureuse étoit jeune & jolie. Par un raffinement de cruauté, les inquisiteurs lui firent couper le nez deux heures avant l'exécution, afin que les graces touchantes de sa figure ne pussent plus intéresser à son sort. Je tiens le fait d'un témoin oculaire. Oui, cette horrible scene n'est pas plus ancienne que le 7 novembre de l'année derniere. Lecteurs, pesez l'époque.

L'ANCIEN axiôme, *tout vice est issu d'ânerie*, mérite bien d'être renouvellé. On voit ce triste résultat à chaque page de l'histoire des hommes.

PAUVRE esprit humain, que tu as besoin de lumieres! Tu es prêt à chaque instant de tomber dans les plus viles superstitions. Tu as adopté la sorcellerie, la magie, l'astrologie judiciaire; & tes erreurs politiques, non moins monstrueuses, ont fait gémir de pitié sur ton aveuglement.



CHAPITRE XXXI.

Œuf de poule.

UNE poule pond un œuf le 15 mars. Le lendemain le parlement s'aſſemble & rend gravement un arrêt qui permet aux Pariſiens de manger cet œuf. L'archevêque qui ſoutient que ce point de diſcipline eccléſiaſtique ne doit point regarder des juges ſéculiers, des profanes, publie de ſon côté un mandement où, après avoir bien tonné contre l'incrédulité du ſiecle, il gémit ſur la néceſſité où il ſe trouve d'accorder aux tiedes fideles la permiſſion de manger cet œuf, défendu conſtamment dans les beaux jours de l'égliſe. Ce mandement eſt rempli de longues exclamations contre la perverſité des mœurs régnantes; mais jamais il n'y eſt queſtion de l'opulence de l'égliſe gallicane, des abbaïes en commande, des honneurs & des richeſſes qui accompagnent la fainéantiſe du clergé, & la grêle tombe ſur les pauvres philoſophes qui

n'ont ni revenus ni maîtresses, mais qui auroient l'effronterie de manger l'*œuf*, & sans remords, malgré l'éloquence du mandement. C'est la philosophie qui fait tout le mal de ce bas-monde ; elle est bien coupable ; car elle a fait remarquer (lorsqu'on n'y songeoit pas encore) l'ambition, le despotisme & la politique des prêtres & des évêques. Après que le bon prélat a fait afficher son *mandement* dans tous les carrefours, & que quelques journalistes à ses ordres l'ont loué outre mesure, la *truite*, le *brochet*, l'*anguille*, & jusqu'à la *poule d'eau*, paroissent en abondance sur toutes les tables dévotes & scrupuleuses. Le *brochet* pour y figurer n'a pas besoin de permission comme l'*œuf*, & l'on peut en conscience dépeupler l'Océan & la Méditerranée, pourvu qu'on s'humilie sur soi-même, en déplorant le *relâchement affreux* qui porte un *mondain* à avaler un œuf frais.

VOILA une des principales fonctions du prélat de la capitale. Tous les ans à la même époque, il signale son zele apostolique contre les œufs : les poules continuent à pondre

malgré le mandement de monſeigneur ; le prélat lui-même ne ſait pas que cette défenſe eſt un rite emprunté des prêtres Égyptiens ; que comme chymiſte (& non comme archevêque) il pourroit avoir raiſon de défendre cet *œuf* dans l'équinoxe du printems, parce qu'alors toute la nature en travail, ſubit une fermentation qui rend l'*œuf* dangereux. S'il s'expliquoit en naturaliſte on pourroit l'entendre ; mais il ne fait que répéter une ordonnance des prêtres de Memphis dont il ne connoît ni le ſens ni le but. La croix qu'il porte eſt encore un emblême qu'il ne ſait pas mieux expliquer.

L'USAGE du beurre eſt auſſi toléré par le même écrit ; mais la ſaine phyſique le permet dans tous les tems ; & le beurre ne fut jamais défendu ſur les bords du Nil par les hommes les plus verſés dans les connoiſſances des opérations les plus myſtérieuſes de la nature.

CEPENDANT tous les membres du clergé & ceux du parlement qui, ſe piquant de régularité, mangeront des *œufs* & du poiſſon

pendant tout le mois d'avril, tomberont malades pour en avoir mangé ; & le clergé & le parlement, tout en rendant ces belles ordonnances qui permettent ou prohibent, ignoreront à jamais l'esprit de la loi qui défendoit autrefois l'usage des *œufs*, de la *viande*, & même de la *chair de poisson* dans les premiers jours du printems, dans cette saison si riante, mais qui fait subir à tous les corps une agitation intérieure, produit d'un ferment dont *nosseigneurs* n'ont pas la moindre idée.

SI le mandement anti-ovipare de l'archevêque de Paris (qui mange en paix cinq cent mille livres de rente) a un côté ridicule & comique, je ne le lis jamais qu'en me rappellant la sagesse profonde des anciens législateurs qui avoient concentré dans le *sacerdoce* le dépôt des secrets les plus utiles à l'univers ; mais le sacerdoce qui ne sait plus lire la langue hiéroglyphique, a perdu le fil de la doctrine populaire, & nageant dans le vague, il frappe au hasard l'*œuf de la poule*.

*

CHAPITRE XXXII.

Le Livre de bois.

Le *livre de bois* eſt un meuble d'égliſe qui dans les paroiſſes, eſt mis en dépôt dans la ſacriſtie. Il en ſort à la Fête-Dieu, pour la proceſſion ſolemnelle de ce jour. Il eſt entre les mains du maître-de-cérémonies; il lui tient lieu de langue, quand il commande l'exercice au Thuriféraires. Pour les ranger de front ou ſur deux lignes, il frappe à deux, trois & quatre tems. A ce ſignal les encenſoirs jailliſſent & s'élancent dans un jet égal & rapide. Il frappe encore, & les évolutions ſacerdotales ſe combinent d'une maniere toute nouvelle.

Ce *livre* eſt une eſpece de claquette qui figure une *imitation de Jéſus-Chriſt*, relié en marroquin & doré. Le maître de cette ſacrée claquette parcourt ainſi les rangs des porte-chapes & porte-chaſubles, & diſperſe ou réunit les membres chantans du clergé. Tantôt il

les aligne, tantôt il les range en bataillon quarré. Souvent il eſt tout en eau; & comme il ne parle que par ſon *livre de bois*, il lui communique, quand on ne l'entend pas, ſes mouvemens de dépit, d'impatience & de colere. Il en impoſe auſſi aux cenſeurs qui font du bruit, en faiſant réſonner *le livre* ſur un ton précipité. Il rallie ainſi les troupes éparſes & inattentives, & remet l'ordre dans la phalange ſacrée.

RIEN de plus curieux que de le voir devant tout un peuple parler ainſi des mains. Comme la joie brille ſur ſon viſage, quand on a répondu parfaitement aux ſignes de ſon *livre de bois!* Il treſſaille, il triomphe. Les enfans de chœur, qui jettent des roſes, ne perdent pas de vüe le moindre de ſes mouvemens; ils s'y conforment avec docilité. Jamais général n'eut plus de ſatisfaction à la tête d'une armée obéiſſante & mobile. Ce maître-de-cérémonies ne donneroit pas ce jour là ſa claquette pour le bâton de maréchal de France.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXIII.

La rue du Pied-de-Bœuf.

Aux belles rues Saint-Honoré, Saint-Antoine, Saint-Louis au Marais, oppoſez la rue du *Pied-de-Bœuf*, ſituée tout au cœur de la ville; c'eſt bien l'endroit le plus puant qui exiſte dans le monde entier. Là eſt une juriſdiction qu'on nomme le *Grand-Châtelet*; puis des voûtes ſombres & l'embarras d'un ſale marché; enſuite un lieu où l'on dépoſe tous les cadavres pourris, trouvés dans la riviere, ou aſſaſſinés aux environs de la ville. Joignez-y une priſon, une boucherie, une tuerie; tout cela ne compoſe qu'un même bloc empeſté, emboué & placé à la deſcente du Pont-au-Change. De ce pont ſi ſurchargé de vilaines maiſons, voulez-vous aller à la rue Saint-Denis? Les voitures ſont obligées de faire un détour par une rue étroite, où ſe trouve un égout puant, & preſque vis-à-vis de cet égout eſt la rue *Pied-de-Bœuf*, qui aboutit

à des ruelles étroites, fétides, baignées de ſang de beſtiaux, moitié corrompu, moitié coulant dans la riviere. Une exhalaiſon peſtilentielle n'abandonne jamais cet endroit, & dans le débouché qui donne près la chûte du *Pont-Notre-Dame*, dans la rue de la *Planche-Mibray*, on eſt obligé de retenir ſa reſpiration & de paſſer vîte, tant l'odeur de ces ruelles vous ſuffoque en paſſant.

Qui croiroit que les victimes de la volupté groſſiere vont ſe loger là, au-deſſus des victimes qu'on égorge; & que dans un lieu ſi puant, ſi abominable, elles ſe proſtituent au bruit des hurlemens, des bêlemens lamentables des troupeaux égorgés, des coups d'aſſommoirs & à la fumée de leur ſang! Ces créatures ſont à la fenêtre tout le jour; le jaune de leur figure eſt couvert par un placard énorme de rouge. Et qui va trouver ces monſtres femelles? Les garçons bouchers.



CHAPITRE XXXIV.

Entrée de la Foire de Saint-Germain.

NÉGLIGENCE insigne & impardonnable, pour ce qui regarde la commodité & même le salut du public. Très-dangereuse porte du côté de la rue *Tournon*. La foule y est dans un péril inévitable par la descente rapide des voitures qui enfilent cette gorge étroite, où il n'y a ni recoin ni allée pour se sauver des roues qui effleurent la muraille.

DIRA-T-ON qu'il étoit difficile & dispendieux d'élargir cette entrée? Non : le feu a consumé la foire; on en rebâti bien vîte une autre ; mais le feu n'ayant pas consumé cette détestable entrée, on n'a pas daigné y donner des soins, & on a laissé subsister l'endroit le plus périlleux de tout Paris. Froissemens, contusions, perte de membres, voilà ce qu'il en coûte pour voir *Jérôme pointu*.

ON va enfin élargir ce passage; on n'y verra plus la compression des équipages &

du peuple. Cela vient un peu tard ; mais il faut encore donner des éloges à la bonté tardive des administrateurs.

CHAPITRE XXXV.

Rue Quincampoix.

CETTE rue sera à jamais célebre par le jeu effroyable que Laws fit jouer à toute la France sous les auspices du régent. L'or & l'argent n'avoient plus de valeur. On se portoit en foule dans cette rue étroite pour convertir en papier les especes monnoyées ; il falloit expulser le soir les porteurs de sacs & les demandeurs de feuilles de papier. On avoit dans sa poche des millions ; tel croyoit en posséder douze, vingt, trente. Le bossu qui prêtoit sa bosse aux agioteurs en forme de pupitre, s'enrichissoit en peu de jours ; le laquais achetoit l'équipage de son maître ; le démon de la cupidité faisoit sortir le philosophe de sa retraite, & on le voyoit se

mêler à la foule des joueurs, & négocier un papier idéal.

UN jeune seigneur Flamand aſſaſſinoit dans une auberge le porteur d'un riche portefeuille, & montoit ſur l'échafaud pour y être rompu vif.

ON n'entendoit plus parler que de millions & de milliards; & quand le rêve fut fini, il ne reſta de toutes ces richeſſes imaginaires que des feuilles de papier, & l'auteur même de ce ſyſtême alla mourir de miſere à Veniſe, après avoir poſſédé le mobilier d'un monarque & quatorze terres titrées.

QUELQUES particuliers qui n'avoient rien s'enrichirent ; mais l'on vit périr beaucoup de fortunes honnêtes dans la claſſe la plus laborieuſe. Leurs poſſeſſeurs furent réduits au déſeſpoir, & leurs enfans à la mendicité.

CE mouvement prodigieux qui avoit donné à toute la nation les convulſions du délire, auroit pu ſervir l'état, s'il eût été plus modéré. Il a montré du moins les reſſources étonnantes d'une circulation rapide, propre

à le revivifier. La machine, quoique brisée par un violent effort, offroit l'empreinte d'un génie neuf & hardi. Le moraliste ne fut pas fâché de ce prompt échange de biens; car ils doivent tour-à-tour arroser différentes familles.

A cette époque tomberent une foule d'idées rétrécies; tout fut assujéti à un calcul nouveau.

Le régent qui avoit du génie, témoin des bons effets du systême, ne pouvoit se résoudre à l'abandonner; il pleura sur ses débris.

On a fait monter à six millards la masse de cette richesse idéale; mais si ce fut le comble de la stupidité de croire à cette fortune prodigieuse, ce seroit une sottise non moins grande, que de ne pas appercevoir tout le jeu que cette machine bien montée auroit pu imprimer au commerce & à l'industrie de la nation.



CHAPITRE XXXVI.

Plaisirs du Roi.

ON appelle *plaisirs du roi* tout le terrein réservé pour les chasses de Sa Majesté. Ce terrein comprend tous les environs de Paris, & le fusil est une arme aussi étrangere aux habitans de cette ville qu'à ceux de Pékin. Aussi voyez-vous dans toutes les plaines, les perdrix familiarisées avec l'homme, becqueter le grain tranquillement, & ne point s'écarter lorsqu'il passe. Les lievres y sont moins fugitifs qu'ailleurs ; on diroit qu'ils savent que les Parisiens doivent les respecter ; ils s'asseyent sur leur derriere & vous regardent passer.

LE roi est quelquefois deux ou trois années avant que d'honorer de sa présence telle plaine couverte de gibier. Il paroît ; c'est une destruction de quinze à dix-huit cents pieces ; mais les perdrix & les lievres qui ont

échappé à ce jour fatal, vivent après en sûreté, & plusieurs meurent de vieillesse.

Les gardes-chasse exercent leur emploi avec beaucoup de sévérité; la plus petite contravention en ce genre est rigoureusement punie. Un bourgeois n'ose acheter un lievre qui auroit été tué dans la plaine, dans la crainte de passer pour complice de sa mort. Si la perdrix blessée vient expirer dans votre jardin, il faut la restituer. Les gardes-chasse font une guerre cruelle aux chiens, aux bichons même, & les fusillent à côté de leurs belles maîtresses, malgré leurs larmes & leurs supplications. Aussi quand on se promene un peu loin prend-on soin d'enfermer au logis le petit chien, dans la crainte qu'il ne tombe sous le plomb vengeur des plaisirs de Sa Majesté.

Par la même raison il est des sentiers que vous ne pouvez traverser. A chaque pas vous rencontrez les incontestables loix de la chasse qui n'appartient plus qu'aux princes; ceux-ci imitent sur leurs terres les réglemens qui sont en vigueur autour de la capitale; il faut faire

trente lieues pour se dérober à cet amas de prohibitions arbitraires.

Je ne parle pas ici des incursions que font ensuite les financiers, les seigneurs, les évêques dans leurs terres de province: ces chasses font refluer tout le gibier vers Paris; & le lievre qui arpentoit les vastes plaines de la Picardie ou de la Beauce, est servi dans le plat d'argent oblong, qui décore une table du fauxbourg Saint-Honoré.

On y mange enfin une multitude de perdrix qui ont été tuées de la main du roi ou de celle des princes; ce n'est donc pas un plomb vulgaire que le bourgeois rencontre sous sa dent. Les princes ont chassé pour la fourniture de sa table.

CHAPITRE XXXVII.

La funeste Patache.

Paris est entouré de barrieres de bois & d'une armée de commis qui le bloquent, pour percevoir des droits innombrables sur

les alimens néceſſaires à la vie. On a mis quelque augmentation ſur ces droits pour ſoutenir le luxe de l'opéra ; & le pauvre qui n'y va jamais, paie pour ceux qui y vont. Il paie encore depuis plus de douze ans, pour une *gare* qu'on n'acheve point.

La *patache* eſt ſur la riviere un bureau flottant, qui fait payer les bateaux portant marchandiſes ; elle barre, pour ainſi dire, un bras de la Seine. Le 2 févrler 1782, cette patache fut tout-à-coup enlevée & arrachée par une débacle inattendue, qui entraîna le bureau avec tous ſes commis, qui montés ſur le tillac crioient miſéricorde.

Ce bâtiment aſſez lourd & aſſez large, ſuivit le courant avec les glaçons, & briſa ſur ſon paſſage tous les bateaux qui, faute de gare, ſe trouverent à la merci des dangers de la débacle. Une grande quantité de bateaux, chargés de vivres & de marchandiſes furent mis en pieces. Tous les débris s'enfournerent au Pont-Notre-Dame ; on ordonna de déménager ſur l'heure. Heureuſement la gelée arrêta dans la nuit la ſuite de

la débacle; sans cette gelée qui condensa la riviere, son cours alloit entraîner ces immenses débris, & tous les ponts étoient à bas.

Tous les ans ces dangers se renouvellent; on a beau porter sur les ponts les poids les plus lourds pour les rendre plus solides par cette charge précipitée, ils subiront un jour la catastrophe dont ils sont menacés. C'est alors qu'on regrettera de n'avoir pas abattu ces hideuses maisons qui les défigurent & qui exposent la vie des citoyens! Quand toutes les cheminées avec les entresols seront dans la riviere, il faudra bien d'autres travaux pour décombrer le lit de la Seine.

CHAPITRE XXXVIII.

Quine.

La preuve la plus sûre qu'il n'y a plus ni devin, ni magicien, ni diseuse de bonne aventure, c'est que le quine de la loterie royale n'a pas encore été deviné. Or, trois millions

pour un écu, cela ne valoit-il pas bien la découverte de la pierre philoſophale ?

La veille & le jour du tirage de cette loterie on entend crier dans toutes les rues nombre de colporteurs, qui éveillent la cupidité du pauvre & du riche par leurs promeſſes emphatiques. Le porte-faix s'arrête ; il héſite ; il porte enfin la main à ſon gouſſet & en tire le prix de ſes ſueurs.

Le laquais & la ſervante qui entendent leurs maîtres à table parler de leur groſſe miſe & de leur eſpoir, regardent par la maiſon s'il n'y auroit pas quelque choſe à ſouſtraire, pour convertir ce larcin en une groſſe fortune. Les vols domeſtiques deviennent plus nombreux, & les maîtres qui s'en apperçoivent ne ſont plus attachés à leurs domeſtiques ; ils les conſiderent comme des ennemis.

Ces crieurs dans les rues provoquent le public crédule, à peu près comme les filles le ſoir provoquent le jeune homme inexpérimenté & qui a des ſens. (*)

(*) De belles dames qui convoitoient le quine de cette loterie, allerent trouver un fou aux Peti-

C'EST l'inſtant après le tirage qu'il faut voir toutes les mines alongées à l'aſpect des numéros ſortis & qui ont trompé leur attente. L'homme du peuple reſte immobile, & les bras croiſés, il ſonge à ſa perte & dit, *j'avois envie de mettre ſur celui-là.* L'homme en carroſſe paſſe la tête par la portiere pour lire auſſi ſon ſort, & tout riche qu'il eſt, on voit qu'il ſe renfonce avec humeur. Toutefois il jure entre ſes dents de doubler & de tripler la miſe juſqu'à ce que ſon numéro ſorte. Il rentre chez lui en grondant, & refuſe le moindre ſecours à l'indigence qui vient l'implorer, parce qu'il faut qu'il place encore de l'argent à la loterie.

IL y a tel numéro qui, pour le nourrir à plus coûté qu'il n'en auroit fallu pour la ſubſiſtance de cent familles preſſées par le beſoin.

---

tes-maiſons, dans l'eſpérance qu'il nommeroit les numéros gagnans. Celui-ci, d'un ton grave & d'un air prophétique, leur en fait choiſir quatre, les fait tracer ſur le papier, les avale & dit : *attendez, meſdames, vous les verrez ſortir.*

PAUVRE ! renonce à cette espérance illusoire. Laisse le riche courir ces chances hasardeuses ; lui seul à la longue y peut rencontrer quelqu'avantage.

PAUVRE ! ton lot est dans ton travail, dans ton courage, dans ton économie. Et toi, riche, que te manque-t-il ? Le mérite des bonnes œuvres. Soulage cinq pauvres à chaque tirage, & voilà le *quine heureux* qui fera entrer dans ton ame l'abondance des vraies satisfactions.

CHAPITRE XXXIX.

Sonneries.

AH ! plaignez, plaignez les voisins des églises à sonneries. Quel tintamarre ! Il n'est plus permis d'être indisposé. Plus de sommeil pour les Malades ; plus de méditation pour l'homme de cabinet. Comment peut-on demeurer à côté de *Saint-Germain-le-Vieux* ?

Je le demande à qui a entendu ce miſérable & dur carillon.

PRESQUE toutes ces cloches que l'on met en branle pour un convoi, pour une meſſe, pour un mauvais ſermon, ont un ſon aigre & mordant. C'eſt alors qu'il faut du coton dans les oreilles; & quelle tête aſſez forte pourroit lire ou écrire à côté de cette diſcordance! Les enfans du bedeau s'amuſent à ſonner les cloches; l'égliſe eſt vide, les femmes en couche périſſent faute de repos, & rien n'arrête le jeu de ces fils de ſacriſtain.

PASSE encore pour les *bourdons de Notre-Dame*, qui élevés dans les airs, ont un ſon mâle & majeſtueux, qui remplit l'oreille & ne la fatigue point; mais quant à ces cloches importunes, inciviles, qu'on fait jouer à tout propos, on devroit bien, au nom de l'harmonie ou du moins de l'humanité, faire ceſſer leur aigre & inutile tapage.

LE roi à Verſailles fait taire toutes les cloches tous les jours de l'année, & aucune ne ſonne qu'à l'heure de la chaſſe. Mais un pau-

vre moribond présenteroit vainement requête à l'archevêque de Paris, pour obtenir une heure paisible de sommeil.

PUISQUE la cloche d'église est *baptisée*, elle devroit bien être *chrétienne*, & ne pas troubler en ennemie le repos des fideles. Mais n'ai-je point fait ici un calambour à l'imitation du marquis de Bievre ? Qu'on me le pardonne ; la contagion quelquefois nous gagne.

CHAPITRE XL.

Destruction du Linge.

IL n'y a pas de ville où l'on use plus de linge qu'à Paris, & où il soit plus mal blanchi. Telle chemise d'un pauvre ouvrier, d'un précepteur & d'un commis, passe tous les quinze jours sous la *brosse* & le *battoir* ; & les huit ou dix chemises du pauvre here sont bientôt limées, trouées, déchirées & disparoissent pour les manufactures de papier.

IL

IL faut du papier pour les lettres ministérielles & pour l'impression des opéra-comiques, mais non aux dépens de la chemise du précepteur. Aussi celui qui n'en a qu'une ou deux, ne les livre pas au battoir des blanchisseuses ; il se fait blanchisseur lui-même, pour conserver sa chemise. Et si vous en doutez, passez le dimanche dans l'été sur le Pont-Neuf, à quatre heures du matin : vous verrez sur le bord de la riviere, au coin d'un bateau, plusieurs particuliers qui, vêtus à crud d'une redingotte, lavent leur unique chemise ou leur seul mouchoir. Ils étendent ensuite cette chemise au bout d'une méchante canne, & attendent pour l'endosser que le soleil l'ait séchée.

D'AUTRES se tiennent au lit jusqu'à ce que la blanchisseuse soit arrivée. Ils ont déja la tête bien poudrée, mais ils n'ont point encore de linge.

IL n'y a pas de lieu sur la terre, je le répete, où l'on use plus le linge à force de le frotter. On entend à un quart de lieue le *battoir* retentissant des blanchisseuses ; elles

font aller enſuite la *broſſe* à tour de bras ; elles rapent le linge au lieu de le ſavonner ; & quand il a été cinq à ſix fois à cette leſſive, il n'eſt plus bon qu'à faire de la charpie.

Les commis de bureaux, les muſiciens, les peintres, les graveurs, les poètes achetent du drap, du galon, & même des dentelles ; mais ils n'achetent point de linge. Un *beau monſieur* ne met une chemiſe blanche que tous les quinze jours ; il coud des manchettes à dentelles ſur une chemiſe ſale, ſaupoudre ſon col au point qu'on en voit la marque ſur ſon habit de velours. Voilà le Pariſien en gros ; il paie le perruquier avant tout ; il lui faut un perruquier tous les jours ; mais la blanchiſſeuſe ne paroît que tous les mois.

La pauvre fille fait de longues remontrances ſur les chemiſes délabrées, qui vont tomber en loques ſous les coups de battoir ; le maître des chemiſes trouées temporiſe, & en ſa préſence, revêt à crédit un habit de vingt-piſtoles ; il ne dépenſera pas deux louis chez

la lingere; il remettra toujours cette dépense à l'année prochaine.

Le Parisien qui n'a pas dix mille livres de rente, n'a ordinairement ni draps de lit, ni serviettes, ni chemises; mais il a une montre à répétition, des glaces, des bas de soie, des dentelles; & quand il se marie, il faut qu'il fasse l'emplete totale du linge jusqu'aux torchons. Des ménages qui ne sont pas dans l'indigence, vous donnent bien à dîner; mais la nappe de la table est grossiere & rapiécée. Horreur du linge; voilà la devise du Parisien. C'est apparemment parce qu'on le déchire incessamment, & qu'il redoute le *battoir* & la *brosse* des blanchisseuses.

CHAPITRE XLI.

Caisse de Poissy.

Monopole qui en enfante plusieurs autres; usure évidente & énorme, que M. Turgot avoit coupée, mais sans en détruire

les racines, & qui s'eſt promptement régénérée lors de ſon départ.

On mange à Paris des bœufs de Suiſſe; ils ſont meilleurs que dans le païs même. C'eſt que ces animaux qui ſortent de ces abondans pâturages, viennent à pied à Paris; la marche fond un peu leur graiſſe qui ſe mêle à leurs chairs; elles en acquierent un ſuc particulier; auſſi le bœuf eſt-il excellent dans la capitale.

On a beaucoup écrit pour & contre la *caiſſe de Poiſſy*; on a fort bien démontré qu'il n'y avoit pas de proportion entre la ſûreté des avances & l'intérêt qu'on en exigeoit. Il paroît que les intéreſſés font des gains trop conſidérables; mais il faut l'avouer, (car il faut balancer en tout le pour & contre,) ſans eux peut-être les fournitures ne feroient pas ſi régulieres ni ſi abondantes; le prix de la viande hauſſeroit & baiſſeroit; il n'y auroit rien de fixe; ce qui feroit exceſſivement dangereux pour Paris.

En politique, le bien ſort du mal; rien ne doit être aſſervi à des regles trop exac-

tement rigoureuſes ; les ſpéculations du moraliſte ſont perpétuellement dérangées par la pratique & l'expérience journalieres. La caiſſe de Poiſſy, malgré l'impôt inceſſamment renouvellé, fait que le prix de la viande ſe maintient à un taux qui n'eſt pas exceſſif ; elle vaut neuf à dix ſols la livre. Quand on ſonge à la prodigieuſe conſommation & aux épizooties, on eſt encore étonné qu'elle ſoit réguliérement fournie dans tous les tems à ce prix invariable.

Mais voici un autre impôt bien plus lourd, & que les riches mettent ſur les pauvres.

Les bouchers fourniſſent les groſſes maiſons de ce qu'il y a de meilleur dans le bœuf ; ils vendent au peuple ce qu'il y a de moindre, & ils y ajoutent encore des os qu'on appelle ironiquement *réjouiſſances*. D'ailleurs leur balance, quoique romaine, n'eſt pas toujours ſcrupuleuſe. J'ai vérifié le délit pluſieurs fois, & je le dénonce aux magiſtrats. Puis la pauvre ſervante d'un petit ménage eſt aſſez mal reçue ; ſon chétif achat tend le boucher impérieux ; il livre ce qu'il

veut, il pese comme il l'entend, il rudoie la domestique; & avant qu'elle ait pris le parti d'aller porter sa plainte chez le commissaire, peu curieux d'écouter les servantes, elle entre chez un autre boucher. Mais si la concurrence allege le joug imposé aux petits ménages, c'est-à-dire, aux trois quarts de Paris, elle ne le détruit pas; & n'est-ce pas assez de ce que le Parisien paie, sans que le boucher le vexe encore?

CHAPITRE XLII.

Vieilles Enseignes.

CHEZ les marchands de ferraille du quai de la Mégisserie, sont des magasins de *vieilles enseignes*, propres à décorer l'entrée de tous les cabarets & tabagies des fauxbourgs & de la banlieue de Paris. Là tous les rois de la terre dorment ensemble: Louis XVI & George III se baisent fraternellement; le roi de Prusse couche avec l'impératrice de Russie;

l'empereur eſt de niveau avec les électeurs; là enfin la tiare & le turban ſe confondent.

Un cabaretier arrive, remue avec le pied toutes ces têtes couronnées, les examine, prend au haſard la figure du roi de Pologne, l'emporte, l'accroche & écrit deſſous : *au Grand Vainqueur.*

Un autre gargotier demande une impératrice; il veut que ſa gorge ſoit bourſoufflée; & le peintre ſortant de la taverne voiſine, fait préſent d'une gorge rebondie à toutes les princeſſes de l'Europe.

Le même peintre coiffe d'une couronne de lauriers une tête de Louis XV, lui ôte ſa perruque & ſa bourſe, & voilà un Céſar.

Toutes ces figures royales ont d'étranges phyſionomies, & font éternellement la moue à la populace qui les regarde. Aucun de ces ſouverains ne ſourit au peuple, même en peinture; ils ont tous l'air hagard ou burleſque; des yeux éraillés, un nez de travers, une bouche énorme; voilà la beauté que le pinceau accorde à ces fameux potentats, ſoit morts, ſoit vivans.

La populace va boire & danſer ſous les auſpices de ces princes qui ſe font la guerre, parce que (ainſi que le diſoit un ſage & profond ribotteur) ils ne choquent jamais le verre entr'eux.

Quand je vois toutes ces *vieilles enſeignes* pêle-mêle confondues, comme on les change, comme on les marchande; quand je ſonge aux deſtinées qui promenent de cabarets en cabarets ces groteſques portraits de ſouverains, au vent qui les balotte, aux épithetes dont le barbouilleur (ennemi né de l'orthographe) les décore, à leur dernier emploi enfin, qui eſt de guider les pas chancelans des ivrognes, il me prend envie de compoſer ſur ces métamorphoſes & ſur ces viciſſitudes de la royauté, un petit dialogue où ces auguſtes enſeignes converſeroient entr'elles à la porte des bouchons.

Si je ne le fais ici, du moins je le propoſe à quelqu'un de mes confreres. Quel plaiſir d'entendre le roi de *** apoſtropher le roi de ***, & lui dire: *couſin! ſi l'hiſtoire nous peint comme nous a peint ce barbouilleur,*

hem! - - Eh bien, quel mal? ainſi fait la gazette. - - Mais ſi le vrai peintre ſurvenoit, couſin! ſerions-nous alors plus jolis? - - Oh! la reſſemblance exacte, qui la ſaura? - - Ne peut-on pas la deviner? - - Non, jamais. - - Jamais; vous croyez? - - Oui, je le crois. - - Oh! tant mieux, cela me raſſure; il eſt moins déplaiſant d'avoir la pluie ſur le corps toute l'année & de faire la grimace aux paſſans, que de rencontrer une plume... Eh bien, mon cher confrere, de grace, continuez donc ce petit dialogue; qui vous empêche?

CHAPITRE XLIII.

Paſſe-par-tout.

TOUT homme qui loge dans une maiſon où il y a une allée, ſe trouve obligé de porter ſur ſoi un paſſe-par-tout; il ne faut pas qu'il y manque, ſous peine de coucher à la porte; car il aura beau frapper, ſon voiſin qui ne le connoît pas, ne ſe ſoucie

point de lui, ne se relevera pas pour lui ouvrir.

Que devient donc un homme qui a oublié son *passé-par-tout?* Il ne veut point aller s'exposer dans un mauvais lieu; il veut dormir, il a sommeil. Un *fallot* au fait des gens fourvoyés ou attardés le conduit rue *Tire-Chappe*; là est un hôtel dit *garni* où l'on veille pour loger à toute heure de nuit ceux qui ne peuvent plus rentrer chez eux. Les gens tenant cet hôtel ne vivent que d'un semblable casuel. Trente lits sont occupés chaque nuit par ceux qu'un oubli ou un retard a depossédés de leur couche accoutumée. Mais, hélas! comment dormir? Des myriades de puces, de punaises, ont fondé, depuis le regne de Louis XIII, leur république dans les rideaux & les traversins de ces malfaisantes couchettes. Au bout d'un quart-d'heure, on crie, on appelle, on demande de la lumiere, on se releve tout stigmatisé.

Si le sommeil est plus fort que la piquure de ces insectes, la sonnette bruyante qui re-

tentit pour chaque ſurvenant, fait un carillon qui vous éveille en ſurſaut ; puis les chiens, dont la maiſon eſt pleine, martyriſés par la même eſpece qui vous dévore, jappent ou ſautent alternativement ſur tous les meubles de la chambre.

DORMEZ-VOUS ? arrive une viſite de police. L'exempt tire effrontément votre couverture & vous regarde au nez. L'honnête homme trompé, qui a cru trouver en ce lieu une retraite de quelques heures, ſe ſauve dès la pointe du jour, emportant avec lui une armée inviſible d'inſectes rongeurs.

IL ſe promet bien un autrefois de coucher plutôt dans la rue ſur une borne que dans cet épouvantable & fétide hôtel dit *garni*. Ce lieu rapporte cependant chaque nuit un revenu fort honnête à ces ingrats logeurs. Eh ! ne ſeroit-il pas à propos dans une auſſi grande ville, d'avoir un établiſſement *ad hoc*, & où l'on trouveroit des lits propres & un aſyle du moins convenable ? Cette commodité néceſſaire manque au public, & ne ſeroit

pas moins importante que les *cabinets d'aisance* nouvellement confiés à des *entrepreneurs*.

CHAPITRE XLIV.

Perruque à trois marteaux.

CETTE perruque frappe ſinguliérement tout étranger ; mais elle paroît ſouverainement biſarre aux yeux d'un Anglois. L'homme qui la porte eſt en habit noir, avec une veſte brodée en or ; puis il a ſous le bras un petit morceau de toile noire, lequel figure un chapeau écraſé. S'il pleut, il oppoſe à la pluie ce chiffon triangulaire & en fait un abri à ſa perruque poudrée. Un large ruiſſeau, enflé par les gouttieres, ſe préſente ; un décrotteur fait ſortir d'une longue allée un pont à roulettes ; l'homme en perruque paſſe ſur ce pont chancelant, gliſſe, trébuche, ſe releve tout mouillé, ſe ſauve, & le décrotteur court après lui, réclamant encore trois deniers pour le paſſage.

CE pont mobile eſt enlevé chaque fois

qu'il paſſe une voiture. Malheur à celui qui le franchit d'un pas lent ! On l'entraîne lui & le pont, & il eſt fort heureux quand les pieds des chevaux n'ont fait que l'arroſer des jambes à la tête.

Celui qui paſſe ſur ce pont a l'air de danſer ſur la corde, tant il eſt obligé de ſe tenir en équilibre. Il échoue quelquefois ſur l'arc-boutant qui eſt un pavé irrégulier. S'il eſt habile & heureux, il en eſt quitte pour faire un grand ſaut & retomber ſur un paraſol voiſin, qu'il creve au riſque de ſe crever lui-même un œil.

On s'arrête malgré ſoi, on ſe met aux fenêtres lorſqu'on apperçoit arriver de loin des cheveux longs & des friſures éventées. Comment franchiront-ils la redoutable planche ? C'eſt preſque le point aigu dont parle Milton. La lutte de deux paraſols inhabiles à ne pas ſe croiſer comme il faut, ſurvient quelquefois au milieu de la planche : alors les deux champions s'embraſſent dans leur élan, tournent ſur le talon & s'envoient réciproquement aux deux bouts oppoſés. Le maître

du pont tend les deux mains pour attraper ſon *liard* ; il crie après celui qui le fraude & veut l'obliger à repaſſer. Pendant ce tems il perd quatre à cinq péages, & vu la foule, il n'eſt plus maître de ſa planche ; il crée ſur-le-champ un commis, mais qui bientôt eſt obligé comme lui de prendre ce qu'on lui jette.

Vous aurez ce ſpectacle pendant deux heures entieres au carrefour de la rue Ticquetonne, la premiere fois qu'une à-verſe aura fait enfler le ruiſſeau qui n'a là ni pente ni cours.

CHAPITRE XLV.

Coiffure des Enfans.

ENFIN l'on ne défigure plus la tête des enfans en les ſaupoudrant à blanc comme on faiſoit autrefois. La nature ayant aſſorti une couleur de cheveux au ton de la peau, on a ſenti qu'il ne falloit pas la gâter dans le premier âge de la vie. On ne voit plus ſur

les têtes enfantines ces rouleaux, ces boucles, ce plâtrage que nos yeux fascinés par l'usage ont trop enduré.

Qu'y avoit-il de plus ridiculement bizarre qu'un enfant de sept ans, tel qu'on l'habilloit il y a trente ans ? On le poudroit à blanc, on lui mettoit une bourse, un habit à panier, de grandes manchettes, le chapeau sous le bras & l'épée au côté. Le petit *monsieur* ou *monseigneur* se tenoit déja bien droit, faisoit une révérence grave & étoit très-maigre. Il n'avoit ni poings, ni bras, ni jambes; mais il savoit s'asseoir & danser le menuet. Un petit monseigneur de cette espece transporté en Angleterre, introduit près du fils d'un lord de son âge, les cheveux blonds & flottans à l'aventure, la chair blanche & ferme, la tête nue, le corps souple & robuste, que paroissoit-il ? que devenoit-il ? Le petit monseigneur sembloit tout noir; mais en revanche il étoit tout galonné. Il se tuoit à faire à l'autre de profondes révérences dont l'Anglois rioit; & quand, selon l'usage françois, le petit monseigneur vouloit lui donner l'acco-

lade, l'autre se retiroit en faisant une gambade. Non, non, disoit-il à son pere, ce n'est pas là un enfant; on m'attrape; ce n'est qu'un singe.

On a coiffé les enfans convenablement à leur âge : point de poudre, les cheveux en rond, bien propres & bien taillés. L'enfance a repris le caractere simple de son âge aimable.

CHAPITRE XLVI.

Étiquette des Deuils.

On sait à point nommé le tems précis qu'il faut s'affliger pour la perte de pere & mere, grand-pere, & grand'mere, mari & femme, frere & sœur. Non seulement le terme est calculé, mais encore l'expression graduée de la douleur; toutes les nuances sont prévues & gravées, c'est-à-dire, imprimées. Le deuil a trois tems à peu près égaux. On sait quand les femmes peuvent ou ne peuvent pas porter

les diamans ; quand les hommes peuvent porter l'épée & les boucles d'argent, ou avoir les souliers & les boucles bronzés. La douleur décroît avec la couleur de l'habit : manchettes de batistes, bas de laine, habit de soie, manchettes brodées, garnies d'effilé, larmes plus ou moins abondantes ! Jusqu'aux carrosses ont des harnois noirs pendant les premiers mois, & puis se blanchissent pendant les six dernieres semaines. Le deuil, tant des hommes que des chevaux, s'éclaircit dans une marche progressive & qui a ses loix.

UNE femme est si affligée de la mort de son mari qu'elle en porte le deuil pendant un an & six semaines. Cette veuve désolée ne peut paroître à la cour qu'au bout des six premiers mois. Elle se prive aussi du plaisir de se regarder au miroir, & les glaces de son appartement gris sont cachées. Mais qu'elle sera belle lorsqu'elle sera sortie des ombres du grand deuil ! Quel ajustement pour elle quand elle portera la coiffure & les manches de gaze brochée, les agrémens ou tout noirs ou tout blancs à son choix !

LES maris toujours ingrats ne portent le

deuil de leur femme que six mois ; encore quittent-ils les *grandes pleureuses* après les trois premieres semaines, & ils peuvent paroître à la cour dès les premiers jours de leur deuil, parce que sans doute le métier de courtisan ne doit jamais s'interrompre.

On porte le deuil de pere & mere six mois, de grand-pere & grand'mere quatre mois & demi, de frere & sœur deux mois, d'oncle & tante trois semaines, de cousin-germain quinze jours, d'oncle à la mode de Bretagne, onze jours, de cousin issu de germain huit jours.

Considérez bien cette échelle : avec quel art elle est graduée ! C'est le thermometre de l'affliction. Vous savez d'avance combien dureront les heures de tristesse.

Les regles sont fixes & invariables ; elles n'admettent d'exception que lorsqu'on hérite. Alors le deuil d'un frere, qui n'étoit que de deux mois, s'alonge jusqu'à six moix ; & c'est ainsi que l'on remercie le défunt de sa succession.

Il y a un livre qui vous apprendra quand

vous pourrez mettre les pierres noires ou les diamans, prendre les bonnets d'étamine noire ou le fichu de gaze. Il vous dira ensuite de quelle maniere on coupe un deuil dont les jours sont impairs. Vous apprendrez dans ce livre utile, que la plus forte moitié se porte en noir, & que si le deuil par exemple est de quinze jours, on prend le noir huit jours & le blanc les sept jours suivans.

On porte à Paris le deuil pour ses parens, pour les monarques, princes & princesses de l'Europe ; on n'y porte pas le deuil d'un ami.

Vous voulez vous attrister à la mort d'un souverain ; les papiers publics vous disent que le deuil est suspendu, & que vous ne pourrez légitimement revêtir les livrées de douleur que dans trois semaines, attendu un bal couleur de rose qui rejette à cette époque le crêpe, les barbes plattes, la coiffe pendante. Mais le jour indiqué par la feuille hebdomadaire, tout le monde est en noir, & une multitude de gens qui n'ont point d'autres habits sont alors très-satisfaits.

Lorsque toute la cour est en noir, le roi seul est en violet.

QUAND un homme distrait ou non averti se trouve en couleur au spectacle un premier jour de deuil, il devient blême, honteux, jetant les yeux sur lui-même; chacun le regarde, & il se sauve pour aller faire une nouvelle toilette. Que lui arriveroit-il donc s'il se présentoit ainsi dans un cercle?

C'EST une dépense dans les grosses maisons qu'un deuil; il faut tout teindre en noir, habiller les enfans, les domestiques, draper les voitures. Les femmes de condition surprises mettent leurs diamans en gage jusqu'au *petit deuil*; alors la succession est ouverte, & l'on a honoré le mort avec son argent.

DÈS qu'on est héritier on prend le deuil du décédé; il est réputé votre proche parent si-tôt qu'il vous a laissé un legs.

IL est triste de penser que toute l'Europe prendroit un habit noir en l'honneur d'un Tibere, d'un Caligula; dont néanmoins on détesteroit la mémoire si de tels monstres reparoissoient assis sur des trônes. Le deuil tient son rang parmi les extravagances humaines. Les mêmes emblêmes de la douleur publique sont pour le scélérat & pour l'homme de bien.

On fait porter le deuil aux lettres qu'on met à la poste; la cire noire est employée; & si par mégarde on a cacheté en rouge, on défait l'enveloppe pour en refaire une autre.

CHAPITRE XLVII.

Lettres aux Ministres.

Plusieurs personnes ignorent sans doute, que dans les lettres que l'on écrit aux ministres, il est illicite de mettre sur l'écriture du sable fin ou de la poudre de métal; il faut employer de la poudre de bois. Beaucoup de lettres sont restées sans réponse, uniquement parce qu'elles étoient imprégnées d'une poudre métallique.

CHAPITRE XLVIII.

College de Quatre Nations.

Le plus beau, le plus riche, le plus fréquenté des colleges de l'université de Paris,

& en même tems le plus pauvre en professeurs habiles & en écoliers instruits.

On l'appelle ainsi parce que dans l'origine il fut destiné à élever gratuitement, au nombre de soixante, (*) les enfans des gentilshommes pauvres de quatre provinces protestantes, conquises par les armes de Louis XIV.

On osa compter assez peu sur l'honneur de ces quatre provinces, pour croire que les peres indigens brigueroient une place pour leurs fils dans une maison où l'on devoit élever les enfans au sein d'une autre religion que celle de leurs peres.

Cet établissement est dû aux remords un peu tardifs du cardinal Mazarin expirant. Il pensa pouvoir racheter les brigandages de son ministere, en fondant une école publique où l'on enseigneroit à une génération nouvelle a respecter & bénir son nom, si mal famé parmi ses contemporains.

L'intention du fondateur étoit d'en faire

(*) Sous le spécieux prétexte de la dureté des tems, on réduisit à trente les pensionnaires du college.

un gymnase complet. Il devoit y avoir un manege & des salles d'escrime ; & c'est en partie d'après ces vues que le plan du bâtiment a été conçu & exécuté. Le manege devoit occuper l'une de ces deux ailes que les bourgeois de Paris, & sur-tout les gens à voitures, regardent de mauvais œil, parce qu'elles resserrent & obstruent la voie publique.

On a supprimé les accessoires, & l'on n'a conservé que la bibliotheque, formée en partie de celle même du cardinal, rassemblée à grands frais & avec beaucoup de soins par le savant *Gabriel Naudé*, bibliothécaire de son éminence.

L'Église est d'une architecture recommandable par sa noble régularité. Le fondateur exigea que les trois principaux personnages de ce college fussent choisis dans la maison & société de Sorbonne.

Le premier se qualifie de grand-maître du college : *Summus moderator*. C'est ainsi qu'Homere appelloit Jupiter : *Summus moderator Olympi*. Cette circonstance a peut-être donné lieu à ce vers de Voltaire, qui rendit si fa-

meux l'un des grands-maîtres de ce college :

Craignez Dieu, la Sorbonne & le grand Riballier.

POUR l'ordinaire on ne parvient à ce grade suprême qu'après avoir géré l'emploi de procureur de la maison.

C'EST une retraite honorifique & où l'on digere en paix.

IL y a un sous-principal que les écoliers appellent *chien de cour*, parce que, semblable aux chiens des bergers, son emploi est de contenir la gent scholastique dans une grande cour, jusqu'au moment de l'ouverture des classes. Il a droit de moyenne & basse justice.

LA chaire de mathématiques est la plus considérée & la mieux remplie. Elle fut moins souillée de pédans que les autres. Le célebre astronome *La Caille* la remplit long-tems, avec un zele qui n'eut de bornes que celles de sa vie. Il mourut en sortant de donner leçon.

LES deux plus hautes classes sont celles de logique & de physique, sous la dénomination générique de *philosophie*. Les grimauds

plus âgés qui la fréquentent, & qui font pour la plupart des féminariftes de Saint-Sulpice, fe donnent affez ridiculement le nom de *meffieurs les philofophes.*

LA claffe appellée *rhetorica* a deux régens à elle feule, qui tour-à-tour fe chargent de faire des poëtes & des orateurs. C'eft là qu'on fabrique deux fois par jour, à coups de *Gradus ad Parnaffum* & de *Boudot*, des harangues & des vers foi-difant latins. Ces deux régens, mais eux feuls, ont droit au rectorat, & peuvent prétendre à fe faire *monfeigneurifer* au moins pendant trois mois.

ON a vu de ces pédans, à qui la tête avoit tourné, fe croire capables de l'éducation d'un Dauphin, parce qu'ils avoient revêtu la ceinture violette. Il n'y a point d'orgueil comparable à celui d'un cuiftre de college, parvenu avec le tems à cette dignité. Quand il fe promene quatre fois par an au milieu des fourrures des quatre facultés qu'il préfide, il fe croit à la tête des fciences humaines. Le premier coup d'œil qu'on jette fur cet individu violet, gonflé de pédagogie, eft de dérifion; le fecond eft de pitié.

On a vu auſſi cette chaire de rhétorique occupée par des gâte-papier, qui paſſoient tout le tems de la claſſe à corriger les épreuves de l'*Année littéraire*, qu'ils compoſoient à tant la feuille. Ils levoient la férule ſur les écrivains les plus célebres auſſi effrontément que ſur les doigts de leurs écoliers.

Les autres régens des claſſes inférieures ſont à l'avenant, c'eſt-à-dire, plus plats & plus ignares les uns que les autres. Ils ont pris la qualification peu françoiſe de *profeſſeurs d'humanités*; mais aſſurément ils ne le ſont pas d'urbanité.

On peut reprocher à ces régens une cruauté gratuite, & que l'univerſité devroit leur interdire. Ce n'eſt plus un châtiment, c'eſt un ſupplice. Imaginez un pauvre enfant de huit à neuf ans, qui ſe traîne au pied de la chaire en ſanglotant, que deux correcteurs ſaiſiſſent & frappent de verges juſqu'au ſang. Souvent le profeſſeur d'*humanités* exige que l'innocent martyr compte lui-même les coups qu'on lui donne. Ce n'eſt point une exagération: pluſieurs enfans de ma connoiſſance ont été déchirés à la lettre ſous les ordres de

ces pédans barbares, que les parens devroient punir de leur lâche attentat ; & comment concedent-ils cette portion de leur autorité à un cuiſtre, qui le plus ſouvent n'eſt pas fait pour être admis dans leurs maiſons ?

C'EST à ce college qu'il eſt arrivé à ce ſujet une ſcene tragique. Un grand écolier de rhétorique qu'on vouloit ſoumettre à cette peine honteuſe, mit en déroute régens & correcteurs. On appella un robuſte Auvergnat, malheureux porteur d'eau. L'écolier, armé d'un double canif, le menaça long-tems, & enfin le perça d'un coup mortel. N'auroit-on pas dû faire le procès au vil latiniſte, qui porta ce jeune homme à ſe rendre coupable d'un homicide à l'entrée de ſa carriere ? Eh ! ces pédans oſeront toucher à Homere, à Virgile, à Tacite ! Eſt-ce ainſi qu'Orphée humaniſa les ſauvages de la Thrace ? Quoi, frapper du châtiment des eſclaves une jeuneſſe innocente qui ſe deſtine à la culture des belles-lettres ! Et l'individu violet qui fait tant de mandemens, ne devroit-il pas en publier un pour abolir cette violence qui déshonore l'inſtruction de l'univerſité.

La bibliotheque Mazarine eſt dans ce college. Tous les livres philoſophiques en ſont proſcrits. On donne à lire Lucrece tant qu'on veut; on préte volontiers Rabelais; mais qui demanderoit l'Émile de Rouſſeau, ou les œuvres de Boulanger, ſeroit fort mal reçu par le bibliothécaire, docteur de Sorbonne.

La bibliotheque composée de près de ſoixante mille volumes, en compte au moins la moitié en livres polémiques de religion. Il n'y a que quelques années qu'on y fait entrer Racine & Corneille. Mais les amateurs de Janſénius, Queſnel & Molina y trouvent tout ce qui a été imprimé ſur ces trois écrivains.

Quand Franklin vint viſiter cette bibliotheque, on ne put lui montrer ſes œuvres.

Cette bibliotheque a trois mois & demi de vacance, & n'ouvre préciſément ſes portes qu'au moment où la ſaiſon devenue rigoureuſe, rend l'étude impraticable dans un bâtiment immenſe où le feu eſt interdit. Et voilà comme on eſt venu à bout de rendre illuſoire la ſeule bonne œuvre que le cardinal Mazarin ait faite en ſa vie.

SOUVENT quelques écoliers s'échappent de leurs classes, laissent là Tite-Live & Térence, pour venir lire Montaigne ou Moliere. Qu'ils sont tristes quand le terrible inspecteur de la cour les a reconnus ! Il les arrache à tous les livres modernes & les renvoie impitoyablement écouter les sottises de leur régent.

ON fait en tout genre de singulieres demandes aux adjoints d'une bibliotheque publique. L'un dit : *donnez-moi un livre qui enseigne à faire de l'or* ; un autre : *prêtez-moi le volume le plus amusant des œuvres de saint Augustin* ; un homme en cheveux blancs demande à emprunter *l'Art d'aimer d'Ovide* ; un soldat pose son sabre & veut qu'on lui prête *l'histoire de toutes les batailles*. Le public fait des titres de livres auxquels les écrivains les plus bizarres n'ont jamais songé.

D'ASSIDUS compilateurs sont là, copiant incessamment une multitude d'ouvrages vides de sens ; on ne sait ce qu'ils cherchent ; on diroit qu'ils ont horreur du papier blanc & qu'ils ne veulent que le noircir.



CHAPITRE XLIX.

A la Royale.

EXPRESSION vulgaire & fréquemment employée. Bœuf à la *royale*, gâteaux à la *royale*, décrotteur à la *royale*; le rôtiſſeur met ce mot en lettres d'or à la porte de ſa boutique; le charcutier vend des jambons, des ſauciſſons à la *royale*; on ne voit que des fleurs de lys qui couronnent les *poulardes*, les *gants*, les *bottes & bottines*, & le vendeur de tiſanne crie *à la royale*.

DERNIÉREMENT un charlatan amena à la foire Saint-Germain quelques animaux d'Afrique : il mit ſur toutes ſes affiches *ménagerie royale*.

AINSI *à la royale* veut dire au figuré *bon*, *excellent*, *excellentiſſime*, parce que le petit peuple ne ſuppoſe pas que le médiocre, en quelque genre que ce ſoit, puiſſe avoir la témérité d'approcher de la cour.

L'HOMME en place, du moins pendant les trois premiers mois de ſon adminiſtration, eſt

réputé *excellent* ; & pourquoi ? parce que le pâtissier du roi est le plus *excellent* des pâtissiers. Et comment imaginer que tout ce qui environne le roi, depuis les idées politiques jusqu'aux tartelettes sucrées, ne soit pas à la royale ?

Si un charlatan montre un rat, il dit aux Parisiens assemblés : *le roi l'a voulu voir.* Le Parisien alors trouve que ce rat a quelque chose de remarquable. Enfin *à la royale* me paroît devoir exprimer pour les générations futures le véritable caractere du peuple qui boit de l'eau de la Seine.

CHAPITRE L.

Poste Royale.

Il faut qu'elle soit plus longue & plus fatiguante qu'une poste vulgaire, car vous payez le double; mais vous ne devez pas regarder à cela quand vous avez l'honneur d'approcher de la capitale où le roi est toujours censé faire sa résidence. *Compiegne*, *Fontainebleau*,

deviennent *postes royales* quand Sa Majesté y réside.

FOURNIR des chevaux aux voyageurs est un *privilege exclusif*. Ce privilege vous fait payer des chevaux que vous n'employez pas; puis il rend la lieue arbitraire & les postillons exigeans. Si l'on comptoit par *mille*, la mesure seroit inaltérable, & c'est ce que le *privilege exclusif* ne veut pas.

L'INTENDANT des ponts & chaussées vous transporte une route qui lui déplaît à quelques lieues de là; elle se fait comme par enchantement : vous ne manquez pas de routes larges & spacieuses aux environs de la capitale; vous en avez à choisir; il faut au moins qu'il vous en coûte pour le terrein enlevé à l'agriculture & pour le pavé que vos roues vont broyer, vous qui n'avez pas été assujéti aux corvées.

DOUBLER les frais de postes à l'entrée de la capitale, n'est-ce pas vous avertir que vous y dépenserez en tout genre une fois plus que vous ne feriez ailleurs ? L'avis est clair, je crois; en profitera qui saura l'entendre.

LE

LE gouvernement s'eſt réſervé le droit & le pouvoir d'interrompre à volonté le départ & la courſe de tous les étrangers & nationaux.

MALGRÉ la facilité que procurent les chevaux de poſte, tous ceux qui jouiſſent d'une certaine fortune voyagent peu ; ils demeureront toujours de préférence au centre de la capitale, & la France leur ſera preſqu'inconnue. Ils ſe logeront à Paſſy, à Auteuil, ou le long des bords de la Seine & de la Marne.

UN riche a-t-il jamais eu l'idée de ſe rendre l'hyver dans la Provence, ou ſous le beau ciel de Montauban ; de parcourir l'été les bois de l'Alſace, de viſiter au printems les bords du lac de Geneve ?

LES riches ne ſavent point jouir des ineſtimables avantages de la chaiſe de poſte. C'eſt le pauvre qui la voit paſſer avec envie; c'eſt le pauvre qui l'emploie le plus ſouvent. Tous ceux qui voyagent ont malheureuſement une médiocre fortune. Quelquefois le garçon tailleur a mieux vu la France que celui qui jouit de 40000 livres de rente. Il a viſité tour-à-tour les belles villes de ce ſuperbe royaume, & tel millionnaire n'a jamais vu les bords de la Loire.

CHAPITRE LI.

Combien cela peut-il valoir par an ?

QUESTION perpétuelle que l'on fait ſur les charges, ſur les emplois, ſur les places, ſur les rangs, de toute eſpece. On dira bientôt *combien vaut la royauté ?* (*)

QUAND un évêque paſſe à un archevêché, toute la remarque qu'inſpire ce changement, c'eſt de dire; *il gagne à cela deux cent mille livres de rente.* On demande encore *combien valent par an les jetons de l'académie ?*

CETTE queſtion eſt moderne; autrefois elle étoit cachée, timide & honteuſe dans le cœur de l'homme. Aujourd'hui elle ſe fait publiquement, & le commentaire dit intelligible-

(*) Mais puiſque nous en ſommes ſur ce chapitre, combien rapporte-t-elle intrinſéquement ? De combien ſont les revenus réels du roi de France, conſidéré d'abord comme homme, enſuite comme roi ? Un jour j'ai beaucoup étonné mon cordonnier en lui aſſurant que les revenus annuels du roi de France paſſoient *quatre cent vingt millions*. Sa forme lui tomba des mains, & ſe relevant, il me dit avec un viſage à peindre : *bon Dieu ! & combien paie-t-il ſes ſouliers ?*

ment : cette dignité ne seroit rien sans l'or qui l'accompagne. *Virtus post nummos.*

CHAPITRE LII.

Attitude des Parisiennes.

LA foiblesse sied à une femme, elle le sait : elle sent qu'elle intéressera davantage en paroissant un être délicat. Voilà pourquoi nos femmes, quoique bien portantes, apprennent à marcher nonchalamment, à grasseyer, à faire la malade, à se plaindre de leurs nerfs. La nature leur inspire l'art de paroître éloignées du sentiment de la force. Et pourquoi la rougeur plaît-elle ? C'est qu'elle paroît l'aveu tacite de quelqu'imperfection, d'un défaut de force & de courage, & qu'elle flatte l'amour-propre de celui qui est témoin de cette modestie. Une belle femme est toujours touchante ; mais dans l'infortune & noyée dans les larmes, elle excite un intérêt qui va jusqu'à fléchir l'avare & désarmer le tyran. Pourquoi ? c'est que la foib lesse est à son dernier période, & l'on n'a alors que le parti d'être généreux.

Nos femmes ont voulu du tems de *Tronchin* se donner quelque exercice, monter à cheval. Un seul accident a suffi pour les replonger dans leur état favori, l'inaction. Mais c'est au bal qu'elles reprennent des forces presqu'incroyables ; là elles sont des héroïnes, ainsi qu'aux tables de jeu, où elles veillent tandis que les hommes tombent de lassitude & demandent quartier.

CHAPITRE LIII.

Académie des Sciences.

SANS les sciences l'homme seroit au-dessous de la brute ; sans la minéralogie, l'art de la culture n'existeroit pas. L'homme sur le globe entier ne seroit que ce que sont les peuplades errantes de l'Amérique, qui dévorent la chair humaine, soit rôtie avec de grandes broches de bois, soit bouillie dans des marmites. Ainsi la justice, la gratitude & la miséricorde dépendent d'avoir su trouver le morceau de fer qui compose la charrue, la serpe & la faucille.

LA paix & la concorde qui doivent régner

entre les hommes, ſont intimement liées à la découverte des ſciences. Ce n'eſt que par eux qu'ils deviendront forts, puiſſans, heureux; ou les ténebres totales de la barbarie, ou le jour éclatant de la lumiere la plus épurée, point de milieu, le mélange douteux feroit la ſituation la plus funeſte.

Dès qu'un peuple eſt arrivé au point d'avoir goûté les ſciences & les arts, il faut qu'il les pouſſe au plus haut degré de perfection, s'il ne veut pas augmenter ſes maux. Éloignés une fois de la ſimplicité primitive de la nature, (état indigent par lui-même) les hommes réunis en grandes ſociétés, ont beſoin d'une police profonde, parce que leurs intérêts étant embrouillés, il faut de l'art pour les concilier & les rendre reſpectivement utiles. La philoſophie devient trés-néceſſaire pour donner à l'édifice ſocial une baſe ſolide, & l'orner de tous les agrémens poſſibles: il faut parer à une foule incroyable de cauſes deſtructives; & c'eſt au génie doué d'une activité bienfaiſante à veiller pour ſaiſir d'un coup-d'œil les maux & les remedes. La légiſlation perfectionnée rend à l'homme ſa liberté primitive, & le fait jouir de mille

avantages nouveaux. Que de besoins l'homme a à satisfaire! ils effraient au premier coup-d'œil: mais le concours des bras & des lumieres, le commerce réciproque de travaux & des services au milieu d'une constitution qui paroît compliquée, établissent l'ordre, l'harmonie. Ces besoins si multipliés se trouvent satisfaits comme par enchantement; de maniere que les maux inévitables dont la nature a chargé l'homme, sont même adoucis & quelquefois métamorphosés en plaisirs. Ainsi, grace à sa perfectibilité, l'homme par des gradations insensibles peut parvenir à rendre l'état social plus doux & plus desirable que l'état primitif de la nature même, de quelques couleurs véritables ou romanesques qu'on le pare & qu'on l'environne.

Les sciences ne sont rien lorsqu'elles sont séparées; ce n'est que par leur approchement qu'elles se prêtent un appui mutuel & solide. Le spectacle de l'univers passe devant certains yeux inattentifs & vulgaires. Toutes les idées allant au dépôt où se prépare chaque découverte, fermentent dans un mouvement insensible, & les lumieres nationales ne peuvent briller qu'à l'aide du tribut des con-

noiſſances particulieres ; elles ſe fondent, ſe mêlent & produiſent alors cette clarté qui diſtingue les empires & les ſiecles. Il ne faut donc point prendre les bornes de notre entendement & la briéveté de notre vie, pour une conſéquence juſte de l'impoſſibilité qu'il y auroit à lier enſemble les arts & les ſciences.

L'eſprit d'un ſeul s'épuiſe & non l'eſprit humain, a dit un poète, & ce vers ſenſé mérite d'être connu. Il faut parcourir, à ce qu'il paroît d'abord, la ſurface des ſciences, avant d'en approfondir une ſeule : car jamais on n'en poſſédera une, même imparfaitement ; jamais on ne pourra tirer quelques fruits de ces connoiſſances, ſi l'on s'eſt borné à un ſeul point. C'eſt de l'étendue du coup-d'œil que jaillit la force pénétrante de la penſée. La morale eſt fondée ſur l- phyſique ; la phyſique dépend des mathématiques ; tout eſt ſoumis à la métaphyſique, & tout doit ſe diriger vers la politique, c'eſt-à-dire, la perfection de la ſociété.

CEPENDANT l'eſpece entiere ne fait pas ce que fait tel individu à l'œil d'aigle ; le tems ſeul lui manque. Que ne feroit pas l'homme avec le tems, & juſqu'où n'éleve-

roit-il pas ses travaux? Pourquoi ne peut-on pas enter un homme sur un autre homme; comme on ente un jeune rejeton sur un arbre déja vieux? Figurez-vous Bacon, Descartes, Newton, Galilée, ayant quelques milliers d'années à vivre & à penser. Ils travailleroient avec la nature & surprendroient à la longue tous ses secrets. Mais à peine éleve-t-on quelque édifice, que la main de l'architecte se glace, & que son plan descend avec lui dans la tombe. Les générations se succedent, les travaux recommencent: mais, semblables aux toiles d'araignées, le réseau fragile est percé lorsqu'à peine il s'étend.

L'ACADÉMIE des sciences mérite notre respect & nos hommages, en ce qu'elle réunit les découvertes, empêche la rupture du réseau, s'appuie constamment sur une base solide, & c'est la seule académie en France dont on puisse prononcer le nom chez l'étranger.

ELLE a un grand avantage sur les autres sociétés connues; il consiste à regarder les sciences comme étant encore au berceau; à se rendre très-attentifs à lier les observations, à rejeter les systêmes, pour ne s'attacher

qu'aux faits avoués dans la physique expérimentale.

Mais il n'y a qu'un monarque libéral qui puisse donner aux arts & aux sciences cette liaison & cette correspondance intimes & nécessaires. Quels que soient la fortune d'un particulier, ses lumieres & ses soins, il ne parviendra jamais à rassembler tous les matériaux, à réunir toutes les expériences, à fondre tant d'esprits différens dans un seul & même but.

L'Académie, attendant des jours plus favorables, se préserve de l'esprit de systême & n'en admet aucun, parce qu'un systême reçu devient une opinion despotique, qui tyrannise tous ceux qui viennent ensuite, & c'est une plaie faite au génie observateur.

Pourquoi les autres sociétés ne se pénetrent-elles pas de l'esprit vraiment philosophique, qui anime & dirige les observations, les travaux & les prononcés de l'académie des sciences ?



CHAPITRE LIV.

Prôneurs de l'antiquité.

Ils n'ont pas toujours la conſcience de leur admiration. Ils ſont plutôt chagrins contre leur ſiecle. On n'a rien à craindre de la renommée de Térence ni de celle de Platon, & on les exalte outre meſure ; mais il faut trouver à redire à ce qui ſe fait de notre tems. La pédanterie a un enthouſiaſme ridicule ; c'eſt quelquefois un ton. Les gens de lettres avancés en âge & non philoſophes, ſont les hommes qui nourriſſent les préjugés les plus bizarres, & qui s'oppoſent le plus au progrès des arts. D'ailleurs on oppoſe une maſſe de vingt ſiecles à un ſiecle unique ; des orateurs publics, montés dans la tribune aux harangues, à des avocats plaidans à la barre de la cour pour quelques écus ; des hommes libres dans une république, aux ſujets d'un monarque ; des langues hardies, poétiques, audacieuſes, à une langue que l'académie françoiſe a malheureuſement fixée dans ſa premiere enfance ; & malgré ces obſtacles,

ces entraves, ces chaînes de toute eſpece (je ne parlerai pas du ſiecle de Louis XIV, où les auteurs étoient encouragés, protégés, penſionnés;) je dirai que la fin ſeule du regne de Louis XV, dans l'eſpace de trente années, a produit des écrivains éclairés, ſenſibles, éloquens, vraiment patriotes, qui ont droit d'être comparés aux anciens : vérité qui ne ſera ſentie que lorſque les haines, l'eſprit de parti & l'orgueil des hommes contemporains ſeront enſévelis avec eux; alors la juſtice & l'impartialité prononceront.

ON ne ſauroit donc trop combattre la manie de ces hommes aveugles ou jaloux, qui ont pris à tâche dans tous les ſiecles, de louer prodigieuſement les morts; le tout pour conteſter aux vivans leurs ſuccès, ſans ſonger que ceux-ci deviendront anciens à leur tour. Les mêmes talens ne peuvent préciſément ſe reproduire, parce que quand la nature forme une tête, elle lui donne un empreinte particuliere, & le cachet alors eſt à jamais briſé. Mais il y a des équivalens; & ſi tel homme ne fait pas ce qu'à fait tel autre, il peut faire quelque choſe qui dans un genre différent en approche en bonté. Si l'homme né

pour peſer reſpectivement le mérite des ouvrages exiſtoit, peut-être que dans ſa balance il trouveroit une égalité qu'on ne ſoupçonne pas; car les noms en impoſent toujours plus que les choſes.

Nous n'avons plus, ſi l'on veut, des Corneille, des Racine, des Boileau, des Nicole, des Boſſuet, &c. Mais il y a aujourd'hui des gens de lettres non moins éloquens & plus utiles que ne l'ont été ces grands hommes; conſéquemment plus reſpectables par l'uſage qu'ils font de leurs talens. Ils ont toujours devant les yeux la patrie & l'humanité, & leur offrent toutes leurs penſées; ils diſſipent autant qu'il leur eſt poſſible les erreurs plus funeſtes encore dans des tems de lumiere que dans des tems abſolument barbares. Ce ſont eux qui ont développé tous ces heureux principes qui donnent lieu aux nations d'eſpérer une plus grande félicité; & ſoit qu'ils écrivent l'hiſtoire, ſoit qu'ils traitent la morale, ils font ſervir les événemens paſſés à la ſituation actuelle des choſes.



CHAPITRE LV.

Académie royale de Chirurgie.

LOUIS XV accordoit une protection particuliere à la chirurgie ; il s'y intéressoit beaucoup, en parloit fréquemment ; il a fini par lui élever un monument public qui frappe l'œil par son architecture, & personne n'a été tenté de lui reprocher cette décoration extérieure.

CET art a fait des progrès étonnans & qu'on admire avec raison. Il est moins incertain que la médecine. On ne sauroit refuser des applaudissemens à la dextérité & aux succès de tant de mains habiles.

MAIS il est nécessaire aux chirurgiens d'être sensibles ; ils ont besoin d'une vertu pratique bien importante, du respect profond que l'on doit à tout être souffrant ; celui qui connoît la douleur peut-il repousser la pitié ? Eh ! qui ne l'a pas connue la douleur ? qui n'est pas exposé cent fois le jour à ses nouvelles atteintes ? Le chirurgien doit donc adoucir des tourmens qu'il peut éprouver lui-même

le lendemain. Il doit avoir cette humanité vigilante qu'il réclameroit dans l'accès de la souffrance. Qu'importe un art salutaire s'il a l'aspect du supplice; si le fer qui doit guérir étincelle dans la main d'un homme qui, par un sang-froid détestable, se rapproche d'un bourreau ! La sensibilité est donc aussi nécessaire que l'adresse. Il faut voiler aux yeux de la victime l'instrument qu'elle redoute; il faut lui porter des paroles douces & calmantes. Les angoisses & les terreurs de l'ame sont bien plus cruelles que la douleur physique. Ce n'est donc pas assez que la main du chirurgien sache opérer, il faut que son œil sache fortifier, consoler, encourager; il faut que son cœur soit éloquent; & s'il est vraiment sensible, il saura par quel charme on trompe l'infortuné, & comment on diminue pour lui les instans & l'horreur du sacrifice.

O qu'il est respectable l'homme qui réunit le courage & l'humanité, qui joint à une main, à la fois sûre & compatissante, une voix qui sait tempérer la dureté de l'action! Il arrache les racines du mal presqu'à l'insu de la victime, & c'est au moment du salut qu'il mêle ses larmes aux siennes. Qu'il est

différent de ces barbares qui, courbés ſur des êtres vivans, croient tenir encore le ſcalpel inſenſible de l'anatomie, le promener ſur des cadavres, & dont l'indifférence eſt plus horrible que les couteaux tranchans qui déchirent & mutilent !

MAIS pour que le chirurgien parvienne à ſoulager doublement ſes ſemblables, par quelles épreuves longues & multipliées faut-il qu'il paſſe ! Et qui oſera enſuite être ingrat envers des hommes qui, pour apprendre l'art de guérir, ont vaincu tant d'obſtacles, quand on aura réfléchi ſur tout ce qu'il leur en a coûté pour y parvenir ?

DOMPTER l'horreur ſecrete & la contagion qu'exhalent ces objets putrides, dérobés aux tombeaux; avoir la bouche & les yeux inceſſamment fixés ſur les débris de l'homme; les interroger avec une patience courageuſe; maîtriſer l'averſion des ſens, tous révoltés à la fois, & placer dans ſa mémoire une langue preſqu'infinie, qui n'offre d'abord que des principes arides & ne réveille que des idées triſtes; paſſer de là dans ces réceptacles des miſeres humaines, où les vivans ſont plus hideux que les morts, où le germe du tré-

pas infecte l'air, où le moindre contact devient dangereux; braver l'exhalaiſon de ces corps languiſſans, & avoir à combattre l'abattement du moribond & ſa propre défaillance; porter la main, & ſans frémir, dans des plaies effroyables; ſuivre attentivement de l'œil l'ouvrage infect de la corruption; commander à ſon viſage au milieu de ces ſcenes d'horreur, & ſavoir encore méditer quand tout laſſe, fatigue, rebute & décourage: voilà les forces preſque ſurnaturelles qui doivent appartenir au chirurgien.

EST-CE l'argent? ſeroit-ce même la gloire qui pourroit acquitter de tels travaux? Non; il n'y a que la conſcience, que la ſatisfaction pure & intime d'avoir ſervi l'humanité; récompenſe peu familiere à la multitude, mais qui a un charme doux & profond pour qui ſait la goûter. On a vu des hommes qui toujours empreſſés, toujours compatiſſans, toujours infatigables, cherchoient les maux qu'ils pouvoient ſoulager, comme d'autres cherchent les plaiſirs & les fêtes.

DÉVOUÉS à leurs ſemblables, ces hommes rares ne vivoient que pour leur art. Ils s'étudioient chaque jour à rendre leur main

plus

plus prompte, plus ſouple, plus légere ; à ravir un quart de minute à une opération cruelle, à faire diſparoître un appareil effrayant. Leur tendre ſollicitude s'occupoit de l'inſtrument le plus ou moins courbé, d'une toile plus ou moins fine, d'une poſition plus ou moins douloureuſe. Ils conſultoient avec la plus grande prévoyance ; ils interrogeoient la ſenſibilité du malheureux, & la pitié ſainte qui les dirigeoit, leur inſpiroit ces paroles inſinuantes, qui commandoient l'amour & la confiance. Et où alloient-ils chercher ces malheureuſes victimes de la douleur ? ſous les toits entr'ouverts qu'habite l'indigence ; & après s'être armés du fer ſalutaire, on voyoit l'or s'échapper de la même main qui avoit ſoulagé & guéri.

C'EST ſous un tel rapport ſans doute qu'Il eſt glorieux à l'homme de pouvoir dire : de tels hommes ſont mes ſemblables & mes freres !

ON ne veut croire à la vertu que lorſqu'elle attend & enviſage des récompenſes. Hommes froids & ſtériles ! apprenez qu'il en eſt des récompenſes pour ces héros de l'humanité. Leur orgueil, (puiſqu'on donne ce nom

à la vertu) leur orgueil, si l'on veut, sera satisfait; ils pourront dire: tel homme languissoit sur un lit de douleur, & nous lui avons dit, *leve toi & marche*; ce pere de famille alloit laisser une veuve & des orphelins; nous avons raffermi sa maison ébranlée, nous avons sauvé du désespoir sa femme & ses jeunes enfans. Sans doute ils ressentent ce plaisir délicat & inconnu, dont nous avons parlé; ce plaisir qui suit l'accomplissement du bien qui étoit en notre pouvoir. Ils en jouissent dans la retraite, dans la solitude; il fait le repos consolateur de leur vie; & quand leur tête sera couronnée de cheveux blancs, ils pourront se dire à eux-mêmes; c'est par des bienfaits continus que nous avons marqué notre courte existence parmi nos semblables.

Le chirurgien doit supporter une épreuve plus accablante encore que toutes les fonctions les plus pénibles, celle de l'ingratitude. Dès que l'homme renaît du tombeau & sent la santé circuler dans ses veines, il n'existe plus dans le passé, c'est une rêve qui s'efface. La tombe s'est fermée sous ses pas, il ne croit plus qu'elle ait été ouverte. Échappé

au péril, il méconnoît la main qui l'a ſauvé du précipice; il oublie ſon bienfaiteur, & ſouvent plus ſes ſoins ont été longs & conſidérables, plus il s'efforce d'écarter ce poids de reconnoiſſance, & d'effacer de ſa mémoire l'importance du ſervice.

C'EST alors que le grand homme a beſoin de tout ſon courage; & lorſqu'un accident imprévu vient frapper ce même homme, qu'il voit en friſſonnant le glaive de la mort étinceler une ſeconde fois ſur ſa tête, que rempli de terreur & abhorrant ſa deſtruction, il dompte la honte & ne rougit point d'appeller à ſon ſecours ce même libérateur qu'il a payé d'ingratitude, celui-ci toujours tranquille & magnanime, doit voler à ſon ſecours, détourner le coup, rendre le calme à ſes ſens, lui épargner juſqu'au reproche, & emporter, s'il le faut, la gloire de faire dans le même homme un nouvel ingrat.

BELLE ſpéculation, s'écrieront les ennemis de la vertu; victoire chimérique, faite pour les diſcours & qui s'évanouit dans la réalité. Cependant des exemples nombreux & journaliers, des exemples plus frappans les uns que les autres, illuſtrent les faſtes de la chi-

rurgie. On ajoute foi à tous les forfaits de la vengeance, & l'on rejette comme mensongers les actes de la bienfaisance & de la compassion, parce que ces vertus ne prennent point la trompette pour s'annoncer fastueusement; on les révoque en doute, tandis qu'elles existent, qu'elles nous environnent, qu'elles appartiennent à l'homme dont elles font la grandeur & que plusieurs artistes ont atteint à leur hauteur sublime.

La discorde des rois a ordonné les batailles. C'est le moment terrible qui manifeste la honte de l'humanité. Contemplez les travaux & la gloire de la chirurgie! Quand les foudres de la guerre ont cessé de gronder, que les guerriers n'égorgent plus les guerriers, que les tourbillons de flamme & de fumée, qui déroboient la vue du carnage, se dissipent à mesure que l'air s'épure & s'éclaircit, on avoit vu les rangs pressés d'une armée brillante, on n'apperçoit plus que des hommes épars, mutilés, étendus çà & là sur une terre ensanglantée. Le tonnerre des combats s'est tû; on entend des cris & des gémissemens; voyez-vous accourir de toutes parts sur ce théatre des fureurs insensées les consolateurs de l'hu-

manité ? Ils s'avancent, ils entrent dans les rangs qui fument encore ; ils promenent leurs regards pour diſtinguer ceux qui reſpirent ; on dégage les mourans de deſſous les corps morts ; on les enleve ; on ne diſtingue plus l'ennemi du citoyen, tous ſont hommes : la généroſité active ſurpaſſe la rage meurtriere : on les porte avec reſpect ; les enfans d'Eſculape ſont des dieux tutélaires qui arrachent au démon des combats le reſte de ſes victimes. L'état devra à leur zele la conſervation de pluſieurs de ſes braves défenſeurs : voyez comme ils ſe multiplient, comme ils donnent des ordres ſûrs ; précis, & fidélement exécutés ! Ce nouvel héroïſme ne vaut-il pas celui qui dirigeoit les traits de la foudre ? Sous leurs mains bienfaiſantes, le ſang ceſſe de couler, le plomb ſort des plaies, les os briſés ſe rejoignent, les cordiaux raniment les forces défaillantes, & la lancette utile prévient la dangereuſe efferveſcence des liquides. Si pour ſauver la tige il faut faire tomber les branches, c'eſt qu'il n'y a alors d'autres guériſons que le fer ; & c'eſt ſous l'œil de la patrie que l'on ſoumet au tranchant deſtructeur les bras qu'il eſt impoſſible à l'art de conſerver.

On a vu de ces actifs, de ces généreux conservateurs qui méritoient sans doute les mêmes lauriers & la même gloire dont les vainqueurs s'étoient couronnés, expirer de fatigue & de lassitude dans les hôpitaux; d'autres être frappés sur le champ de bataille par les derniers traits d'un tonnerre affoibli & expirant; ceux-ci refuser les dons de la plus juste reconnoissance, mépriser les présens qui leur étoient offerts, & oublier jusqu'au nom & au visage de ceux qu'ils avoient sauvés de la mort au péril de leur vie.

Enfin, si tous les êtres souffrans ont également droit à la pitié, le chirurgien sensible (& son cœur le lui prescrit avant tout) doit des soins particuliers à ce sexe délicat, qui sembleroit devoir être exempt de peines, & à qui la nature a vendu bien cher ses graces & ses attraits. Sa constitution paroît formée pour donner & recevoir le plaisir, & elle est assujétie à une foule d'infirmités qui attaquent sa délicate organisation. D'ailleurs son imagination est plus prompte à voler au-devant des souffrances, & des ménagemens ingénieux doivent prévenir & guérir en elle cette tendance funeste, qu'un excès

de ſenſibilité lui fait éprouver chaque jour.

Qui ne ſeroit ému du tableau qu'offre une épouſe jeune & timide, & qui pour la premiere fois va être mere ? Elle tremble pour le dépôt inconnu qu'elle porte en ſon ſein ; elle tremble pour elle-même. Inquiete, agitée, elle devine juſques dans les embraſſemens d'un époux, qu'un double péril l'environne. Les premieres douleurs ſe font ſentir, troublent ſon ame aimante, & qui voudroit être plus courageuſe. La joie de donner un fils à ſon époux combat ſes ſouffrances ; mais quelquefois auſſi elles ſont plus fortes, & le doux ſourire naît & meurt parmi les larmes. Avec quelle incertitude naïve elle interroge tous les regards & cherche à les pénétrer ! Sa délivrance eſt-elle prochaine ou éloignée ? A-t-elle encore à payer avec uſure la volupté de ſes chaſtes amours ? Quel tigre ne ſeroit attendri ! Ses gémiſſemens plaintifs, quoique adoucis par la tendreſſe, ſont encore aigus & déchirans. On reconnoît l'accent d'une ame douce juſques dans les cris que la douleur lui arrache. Momens de terreurs & de troubles, où allez-vous encore la plonger ? Qui pourra exprimer le coup-d'œil maternel

qu'elle jette ſur le chirurgien qui attend le terme indiqué ! Il ne peut que l'adoucir, il ne doit pas trop le hâter. Si dans cette opération ſacrée de la nature il eſt ce qu'il doit être, attentif, zélé, compatiſſant ; il ménage cette tendre mere ; il ſoutient, il ranime, il redouble ſon courage ; il l'invite à propos : un effort heureux délivre l'enfant de ſa priſon ; la douleur eſt déja loin ; il n'y a plus que la joie d'une mere, les baiſers d'un époux & les larmes d'un pere.

On ne doit pas conſidérer la chirurgie comme ſéparée de la médecine. Les principes curatifs ſont les mêmes ; il faut que le chirurgien ſache autant que le médecin ; qu'il ne ſoit pas étranger à la botanique, à la chymie, à l'hiſtoire naturelle, toutes branches néceſſaires à l'art de guérir, & qui ſe prêtent un jour mutuel ſur les fonctions variées qui entretiennent & rappellent la vie.



CHAPITRE LVI.

Inſtituteur.

ORANG-ZEB, empereur des Mogols, avoit eu pour précepteur Mullah-Sallé qui, le voyant monter ſur le trône, ſortit de ſa retraite & vint importuner ſon diſciple de demandes & de ſollicitations indiſcretes. L'empereur qui vouloit lui éviter un affront, feignoit toujours de l'oublier. Ennuyé enfin de ce qu'il ne comprenoit pas ce que cela vouloit dire, il lui tint un langage plus ouvert. „ Que veux-tu de moi, docteur ? quelle „ eſt ton aveugle prétention ? Que je te „ faſſe un des premiers omras de ma cour. „ Ce n'eſt pas aſſez d'avoir de l'ambition ; „ il faut poſſéder les talens qui en font „ une vertu. Que ſais-tu ? hélas ! ce que tu „ m'as appris. Et certes jamais enſeignemens „ ne furent plus minces. Tu m'as d'abord „ fait voir mon païs comme le ſeul de l'u- „ nivers qui méritât quelque attention, & „ tu m'as enſeigné à mépriſer les autres rois „ comme de petits gouverneurs, qui trem-

» bloient au nom de l'Indouſtan. Tu abu-
» ſois ainſi de la crédulité de mon enfance,
» & tu me diſpoſois à nourrir en moi-même
» un orgueil auſſi dangereux que puéril.
» Hors quelques pratiques minutieuſes, quel-
» ques mots ſans idées, quelques faits ſecs
» & décharnés d'une prétendue hiſtoire de
» mon païs, tu as étendu un voile ſur
» tout ce qu'il m'importoit de ſavoir. Que
» ne confiois-tu le dépôt de mon éducation
» à un homme plus habile & plus intelli-
» gent que toi ? Ne ſavois-tu pas que la
» nature ne doue un enfant d'une heureuſe
» mémoire, que pour qu'on mette à profit
» ce tems précieux, comme le plus propre
» à graver dans ſon cerveau ſouple & obéiſ-
» ſant, les belles connoiſſances qui doivent
» y demeurer fortement imprimées pour la
» conduite de l'homme pendant le reſte de
» ſa vie ? Au lieu de diriger mon eſprit
» avide & qui s'élançoit par inſtinct vers les
» grandes choſes, tu l'as reſſerré, tu l'as
» preſqu'éteint dans la froide & ſeche ſpé-
» culation de miſérables mots & de queſtions
» vaines qui ne ſatisfont en rien, & qui ne
» peuvent m'être d'aucun uſage ni dans mon

„ conſeil ni dans le cours de ma vie ; tu as „ gâté mon naturel heureux, tu as deſſéché „ mon imagination, & tu allois faire de moi „ un ſot dangereux, ſans le ſecours de la „ Providence qui a permis que mes yeux „ s'ouvriſſent. Il eſt vrai que tu ne pouvois „ me donner ce que tu n'avois pas en toi- „ même, & que mon pere t'avoit choiſi tout „ exprès ; mais du moins tu pouvois me „ mettre ſur la route, & reconnoiſſant ton „ inſuffiſance, me livrer à ces bons livres que „ j'ai lus depuis, qui forment l'eſprit au raiſon- „ nement, l'ame aux choſes élevées, & le „ cœur au ſentiment de l'humanité. J'aurois „ appris alors quelque choſe des devoirs de „ l'importante & redoutable fonction où le „ ciel m'a appellé. J'aurois pu comprendre „ ce qu'étoit un prince à la tête d'un peuple, „ & la chaîne qui lie le trône à l'état & le „ ſouverain au ſujet. Bien loin de là, tu as „ mis dans ma tête que j'étois un être iſolé, „ fort & puiſſant, & que je ne dépendois „ que de ma volonté. Ainſi tu m'as voulu „ inſinuer la plus groſſiere des erreurs & „ le plus dangereux des menſonges. J'al- „ lois me briſer ſur l'écueil, & en hâtant

» ma perte, fatiguer des millions d'êtres sen-
» sibles qui, au lieu de me bénir, m'euf-
» fent justement détesté. Si dans le nombre
» de tes idées mesquines, viles & fausses,
» une seule eût germé dans ma tête, la
» guerre, la famine & l'étranger dévaste-
» roient actuellement cet empire ; le sang
» couleroit pour favoriser une de ces sottes
» rêveries pour laquelle ta langue disputoit
» avec tant d'opiniâtreté. Dieu a eu pitié
» de moi & de mon peuple ; il m'a envoyé
» des conseillers sages, qui en me révélant
» ma foiblesse, m'ont appris mes véritables
» forces. Je dois à leurs maximes simples,
» lumineuses & amies de l'homme, la déli-
» vrance des stupides opinions qui alloient
» faire de moi un fou barbare. C'est par
» par miracle que j'ai sauvé ma raison du
» naufrage ; & je frémis des maux dont,
» sans la Providence, j'allois être l'exécu-
» teur & la victime. Retire-toi donc, pauvre
» imbécille, va trouver le village qui t'a vu
» naître ; acheves-y en paix cette végétation
» que l'on honore en toi du nom de vie ;
» ma clémence qui répugne à se figurer un
» méchant, te fais grace ; bois, mange,

„ dors ; mais loin de te confier le moindre „ emploi de mon royaume, je te défends, „ sous peine de la vie, de vouloir enseigner quelque chose à l'enfant du dernier „ sujet de mon empire. „

CHAPITRE LVII.

Naissance d'un Prince.

Il étoit six heures du matin; *Alétophile*, (*) logé sur le Port-au-bled, avoit veillé jusqu'à quatre heures ; une brusque décharge d'artillerie le réveille en sursaut ; elle tonne

(*) Il sera peut-être curieux dans vingt-cinq ans d'opposer ce morceau (publié le 23 octobre 1778, de la lune le 7, sous le titre : *le Philosophe du Port-au-bled*) aux vers de MM. *Sancy*, *Groubert*, de *Groubenthall*, *Mayeur*, *Mérard de Saint-Just*, *Guerin*, *de Piis*, *de Limoges*, *Chabeaussiere* & *Patrat*, tous grands poëtes, comme on sait, qui se crurent obligés en conscience de chanter l'événement. Ce fut un débordement de rimes. Tous les journaux de l'univers en regorgerent.

Le Journal de Paris dédaigna ce morceau en prose ; ce qui fit dire à l'auteur dans son avertissement : *c'est un tort irréparable que m'ont fait les rédacteurs de cette feuille quotidienne, car ils m'ont ravi la gloire d'être lu dans les cafés de la capitale*,

ſur la Greve ; le canon de la Baſtille lui répond ; ſon grabat tremble, la maiſon tremble, & ſon *Tacite* tombe de ſa table écloppée. Il ſe leve à ce bruit ; des voix confuſes percent à travers les ais mal-joints de ſon étroit domicile ; il ouvre ſa porte, il entend des femmes ſur ſon pallier..... *un prince eſt né d'hier !* .... Nous aurons des feux d'artifice. — Non, dit une autre, on mariera ſix cents filles. — Deſcendons, diſoit la troiſieme, on va répandre du vin dans la place, & faire ſauter ſur nos têtes des cervelats & des petits pains. — La plus jeune diſoit, on danſera ce ſoir en place de Greve. — La cinquieme, eſt-ce qu'il n'y aura pas une amniſtie, pour que je revoie mon frere le déſerteur, qui eſt un ſi bel homme ? —

---

où ſe forme & s'étend la renommée de mes heureux rivaux, qui ſeront penſionnés peut-être tandis que je ne ſerai ni lu ni connu. Qui à ma place n'auroit pas un peu de mauvaiſe humeur contre les inflexibles auteurs du Journal de Paris, qui ont pris à tâche de rejeter mes productions, & de me fermer ainſi la carriere à l'immortalité ? J'en appelle au public ; car je vois que je ne pourrai jamais obtenir trois lignes dans cet ingrat Journal de Paris qu'à l'article enterremens, *moi qui étois ſi jaloux de figurer entre* la hauteur de la riviere & le prix du foin & de l'avoine.

Est-ce qu'on ne délivrera pas tous les prisonniers pour dettes ? disoit la derniere.

L'IDÉE des fusées volantes, de la bombance grossiere, des violons aigres perchés sur des tréteaux, des illuminations, le tintamarre des cloches ; voilà ce qui occasionoit leur joie désordonnée. Tout-à-coup entre une nouvelle commere, les poings sur les hanches, & qui crie : *je l'ai vu, je l'ai vu.* —— Tu l'as vu ? —— *Oui.* —— Eh bien ? *Il pleure l'enfant royal ! il pleure !* . . . . Il pleure ! (reprit tout bas le philosophe) & rentrant à ces mots dans sa chambre, prenant une plume, il écrivit sur sa table vermoulue, & son *Tacite* à ses pieds, qu'il ne releva pas.

IL pleure l'enfant royal ! Oui, pleure ! un jour tu seras roi.... Pleure ! tu hériteras d'une grande puissance & d'un plus grand fardeau. Tu seras le maître d'un vaste empire, & le plus assujéti à de misérables usages. Pleure ! le monde aura les yeux ouverts sur toi & sur tes actions ; & l'on te demandera le *possible* & l'*impossible* : chacun de tes sujets voudra tout obtenir de toi, comme si tu étois un dieu. Tu seras inquiet de tout

ce qui se passera dans ton royaume & hors de ton royaume. Tu seras obligé de veiller quand les autres dormiront. Tu auras des peines qui viendront des païs lointains ; & si l'insouciance te saisissoit dans ce poste élevé, point de plus grand coupable que toi.

PLEURE ! celui qui aura le plus de peine à découvrir la vérité, c'est toi ; & il te faudra des efforts surnaturels, pour devenir grand & généreux. On viendra près de toi avec la vérité dans le cœur ; mais l'aspect de ton trône & de ta puissance la repoussera. La vérité expirera sur les levres de l'homme le plus intrépide & le plus vertueux. Personne ne te la dira ; c'est à toi à la chercher : pleure !

ON t'a déja porté la décoration de la bravoure militaire, lorsque tu prends le tetton de ta nourrice ; & tu as sur tes langes, à côté de ton hochet, cette *croix* que le vieux guerrier couvert de cicatrices ambitionne & n'a pas encore obtenue. Passe pour le *cordon bleu*, c'est la livrée du palais ; mais puisque tes mains enfantines, quand ta bouche suce encore le lait, touchent à cet ornement de la valeur, que le soldat achete de son sang,

songe

ſonges que tu dois le commander un jour ; oui : tu ſera le chef des armées : pleure !

Tu auras à combattre le charme des jouiſſances les plus vives & les plus multipliées. On préviendra tes deſirs, tu boiras dans la pleine coupe des voluptés : pleure ! Que te reſtera-t-il dans l'âge avancé ? De tous les plaiſirs, le plus grand eſt de veiller à la félicité des humains ; mais ce plaiſir te l'enſeignera-t-on ?

Tu auras des tréſors pour tes armées, pour tes flottes, pour tes fortifications ; l'emploi de ces tréſors ſera légitime : mais tu auras des tréſors ſuperflus pour ta maiſon..... Pleure ! ici une veuve apporte ſon denier, là un ouvrier vient avec le ſalaire de ſa journée ; il te donne la moitié de ce qu'il a gagné, & avec l'autre il achete un pain groſſier pour ſa femme & ſes enfans.

DANS la campagne, le pauvre cultivateur vend ſon lit pour éloigner le collecteur ſévere qui ne fait grace de rien, & qui n'oſe point en faire. L'hyver viendra, & l'infortuné n'aura point de lit ; tout cela fera partie de tes millions : pleure !

ON te dira que ces images ſont fauſſes &

outrées, & ce sera le premier mensonge par lequel on voudra te conduire à l'erreur; & cette erreur deviendra immense, pour peu que tu t'y livres. Tu trouveras des adulateurs qui par finesse ont adopté une louange grossiere. Quand tu feras ce que le fils de ton esclave fait dix fois par jour aussi bien que toi, ils diront que tu as fait une action extraordinaire. Si tu obéis à tes passions, ils diront, *tu fais bien*. Si tu prodigues le sang de tes sujets comme les eaux des fleuves, ils diront, *tu fais bien*. Si tu aggraves le poids des impôts, si tu affermes l'air, ils diront d'une voix intéressée, *tu fais bien*. Si tu te venges cruellement, toi si puissant, ils diront encore, *tu fais bien*. Eh, ne l'ont-ils pas dit, quand Alexandre dans l'ivresse porta le poignard dans le sein de son ami !

Les faiseurs de vers & les panégyristes d'académie vont te saisir au berceau, & ne te lâcheront qu'au cercueil. Ils t'appelleront un *dieu*, ou du moins un *demi-dieu*. Ils te suffoqueront de leur encens vénal ; mais après viendra l'histoire avec son burin immortel & profond : songes-y !

L'histoire ! Veux-tu ne la point crain-

dre, ou plutôt la chérir ? Veux-tu contempler ſans effroi ſa phyſionomie majeſtueuſe & ſévere ? Sois homme quand tu ſera roi ; aſpire avant tout au nom d'homme. Apprends avec nous à jouir de l'humanité & de ſes plaiſirs, de la vérité, de l'amour, ſur-tout de l'amitié plus douce encore ; ſors quelquefois de ton cachot d'or, ſi tes eſclaves te le permettent ; franchis le ſeuil où ils t'enchaînent, & viens goûter quelques unes de nos jouiſſances ; mais oſeras-tu forcer la barriere où ta propre garde ſemble circonſcrire éternellement tes pas ? Pleure !

Si ma franchiſe te déplaît un jour, alors je ne ſerai plus. Mais je t'aime pour le bien que tu peux faire aux hommes, pour le mal que tu peux leur épargner, pour la grande puiſſance que tu peux diriger en faveur de la partie ſouffrante de l'humanité ; car les grandes & importantes réformes n'appartiennent plus qu'à des monarques abſolus comme toi.

Comme je ne crois pas que la Providence qui a organiſé l'aile du moucheron, ait abandonné au haſard la conſtitution des états, je te crois ſous l'œil de la Providence. Je

l'implore pour qu'elle te rende juſte. . . . Mais, quel mot ai-je prononcé ! Oui, juſte. Tu ne dois pas être bon, ſois juſte. Tu dois ſavoir punir, pour ne pas être complice des déſordres. Oui, pleure, enfant royal, pleure ! il faudra que tu puniſſes.

Et moi, ſous mes tuiles entr'ouvertes, je remercie l'Être ſuprême de n'avoir pas reçu le fardeau qu'il t'a impoſé. Je n'ai à combattre que la pauvreté ; & toi, tu auras à combattre l'adulation, le menſonge, l'orgueil, ta propre grandeur ! Quand je t'aurai payé le tribut, tu me devras le repos.

Pour que ton élévation ne ſoit pas dangereuſe à toi-même ni aux autres, ſonges dans tout ce que tu ſigneras, (& que de papiers ne te fera-t-on pas ſigner !) ſonges à la néceſſité que tout ce qui reſpire ſoit nourri ; car telle eſt la loi primitive, la loi antérieure à toute convention humaine. Si la miſere étoit le partage d'une grande portion de ton peuple, ton diadême ſeroit déshonoré, & ton nom inglorieux périroit dans la mémoire de l'ami des hommes.

Le premier qui a dit en politique, *la néceſſité eſt mere de l'induſtrie*, a créé un adage

pour un tyran. L'induſtrie ne ſera jamais la fille de la néceſſité. La miſere abat, énerve ou déſeſpere, pouſſe au crime ; & tous ceux qui déſolent la ſociété, ſont plutôt mus par le beſoin extrême, que par la ſoif des richeſſes. Voudras-tu diminuer le nombre des forfaits ? Sache multiplier les ſubſiſtances, & laiſſe à chacun ſon induſtrie, ſans la vendre ni la grever. C'eſt l'intérêt des riches ; car quand ils s'obſtinent à tout concentrer dans leurs mains avides, à les fermer impitoyablement, le pauvre, pouſſé à bout, finit par les leur ouvrir de force.

Si ton autorité parvient à détruire toutes les tyrannies dans ton empire ; ſi tu fais trembler réellement les petits oppreſſeurs qui ſous ton nom fouleroient la liberté, un cri unanime bénira ton autorité, & la rendra plus puiſſante & plus ſacrée. Mais ſi, par erreur ou par foibleſſe, tu ne régnois que ſur des courtiſans qui régneroient ſous toi.... Oh, quelle domination plus formidable que le deſpotiſme même ! Pleure !

Que l'éternel moteur des deſtinées humaines te prête de ſes lumieres & de ſa force ! Tu es né dans une heureuſe époque : bénis

le fiecle ! Le fiecle travaille pour toi, le fiecle s'éclaire de jour en jour, le fiecle te prépare, t'amaffe des idées neuves & faines. *Frédéric* & *Catherine* te montrent la hauteur de leur génie, tu n'auras guere qu'à favoir lire ; mais voudras tu lire ? Lis, je t'en conjure ; lis ce qu'ont fait de grand & de magnanime, fous un ciel moins heureux que le tien, *Catherine* & *Frédéric*.

Quel tréfor pour ta puiffance que ces lignes muettes que nous traçons à l'envi pour te faire entrer dans tous les chemins de la véritable gloire ! Elle eft connue enfin. Quel que foit ton orgueil, ces lignes ne le bleffe-ront pas. Ce n'eft plus un homme qui te parlera, c'eft un livre ; aurois-tu peur d'un livre ? S'il te touche, tu le rapprocheras rapidement de ton cœur généreux ; mais tu pourras l'en écarter avec la même facilité, fi. . . . ah, ne tremble point un jour d'ouvrir un livre ! Par cette voie tranquille & ref-pectueufe, la vérité, dont le fon direct auroit effarouché ton oreille fuperbe, pénétrera ton ame à loifir ; & comme il te fera aifé de jeter là cet écrit moniteur, tu l'écouteras avec plus d'attention & de confiance peut-

être ; tes regards, par ce moyen ſimple, deſcendront juſqu'aux claſſes inférieures que l'on n'oublie que trop dans ton palais ; car ce ſont les racines obſcures qui nourriſſent le ſuperbe feuillage dont l'arbre ſe glorifie. Ton opulence ſort de ces canaux ſecrets & vivifians ; & pourquoi ne verrois-tu que la tige.

LIS, quand ce ne feroit que pour entendre le contraire de ce qu'on te dira tous les jours. Ne te refuſes pas à ce contraſte. Qui te parlera ſans fard & à chaque inſtant, quand tu voudras l'écouter ? un homme qui n'a aucun intérêt de te tromper, qui vit loin de toi, qui ne t'a jamais vu, qui ne t'approchera jamais, qui eſt dans la tombe, ou près d'y deſcendre. Il t'apporte ce que ſes yeux, ſon expérience, ſon entendement ont colligé ; il te l'offre gratuitement : il te donne ces vrais & libres avertiſſemens, dont nulle condition d'homme n'a ſi grand beſoin que ceux là qui ſoutiennent une vie publique.

TU entendras le *oui* & le *non* dans le même inſtant, parce que tu ſeras néceſſairement environné de ces hommes qui ne veulent rien dire, ni de vrai, ni de faux ; qui enveloppent toutes leurs idées d'un art telle-

ment compliqué, que l'administrateur doit rester dans une irrésolution éternelle; & c'est ce qu'ils cherchent pour faire pencher adroitement la balance du côté de leur subtil amour-propre. Il est important néanmoins que l'administrateur d'un vaste empire se décide, & avec fermeté; car l'indécision est la mort de l'ordre politique & du bien général; & plus un état a de poids, plus les balancemens obliques lui font perdre de sa majesté, de son équilibre & de sa force.

LIS & compare dans un secret examen. N'oublies pas l'histoire des républiques, qui te fera rêver. Les livres te décideront mieux que tes conseillers. L'imprimerie, présent d'une main divine, t'enseignera le métier de roi, l'art de faire marcher la persuasion avant les actes législatifs. Elle te dira des vérités fortes, & te les dira d'une voix douce. Sortis de dessous la presse, les traits les plus marqués n'auront plus de licence; & quand même l'expression citoyenne (qui s'enflamme à notre insu) ne feroit pas toujours modérée, serois-tu moins puissant pour entendre une fois un langage libre & républicain? Il doit être tel pour mieux t'instruire. Tu le com-

pareras enſuite aux phraſes oratoires, où la vérité puſillanime ſortant avec crainte du ſanctuaire des loix, ſe proſterne à tes pieds, parce qu'elle ſe ſent gênée en ta préſence, & qu'elle n'attend que le moment où tu la renverras loin du trône.

Lis; choiſis tes amis parmi les livres. Des noms chers au genre humain pourroient-ils t'être odieux? Choiſis parmi les projets entrepris pour le bien public, parmi les idées heureuſes & nouvelles qui régenerent les empires. La marche de l'eſprit humain eſt empreinte ſur le globe; les étincelles jailliſſent ſur des points jadis obſcurs; ton royaume eſt inondé de lumieres utiles; elles veulent monter juſqu'à ton trône; appellerois-tu la nuit? Il n'eſt plus tems, tu y perdrois. Sans nos lumieres que pourrois-tu, & ſans ton pouvoir que feroient nos penſées les plus ſublimes? des rêves.

Lis; commences une glorieuſe aſſociation: nos livres ont détruit des préjugés honteux & cruels, ont environné de clarté toutes les faces d'un même objet, t'ont ſervi avant ta naiſſance, t'ont applani la route des grandes & néceſſaires opérations. Ne ſois point ingrat

envers les travaux accumulés des génies bienfaiteurs, promets au ſiecle de lire, & le ſiecle te donnera une légiſlation généreuſe & toute formée. Écrie-toi : venez à moi, amis éclairés de l'humanité! & ſans te voir nous te parlerons, & ſans approcher de ton trône nous y introduirons l'auguſte vérité. Elle entrera chez toi, ſeule, ſans eſcorte, ſans dignité; elle n'aura ni titres ni cordon; elle ſera inviſible & déſintéreſſée, & tu idolâtreras ſes charmes purs, dès que tu l'auras connue.

On a dit à tes ancêtres (& ils l'ont cru) que la ſcience de la politique étoit une ſcience abſtraite & particuliere, cultivée & connue ſeulement de quelques heureux adeptes. Pourquoi donc les fautes les plus lourdes, les plus incroyables, ſe ſont-elles multipliées dans l'œuvre de ces magnifiques penſeurs excluſivement éclairés ? Pourquoi ont-ils déployé conſtamment des efforts immenſes & extraordinaires, pour aboutir a zéro ? C'eſt que loin des livres, ces hommes préſomptueux ont eu des vues partielles, des préjugés d'enfans, des ſyſtêmes meſquins & des commis inſpirateurs plus dangereux encore.

On te dira la même choſe, on t'abuſera.

Les livres, les livres! voilà les vrais précepteurs! l'instruction publique, voilà ton conseil; le cri de la nation, voilà ton modérateur. Tout est percé à jour; on a tout vu, tout pesé, tout calculé. De la correspondance dans toutes les parties, un ressort unique, une force d'unité & du bon sens, voilà ce qui l'emportera avantageusement sur la vieille routine, les ruses, les formules, les chimeres diplomatiques & les dogmes ridicules de cabinet.

Puissent mes yeux te voir dans l'adolescence, lorsque tes cheveux tomberont en boucles flottantes sur tes épaules, errer dans tes bosquets avec *Plutarque*, *Rousseau* & *Raynal!* Et puisse le suprême Modérateur des empires veiller sur tes jours, te les accorder doux & actifs, c'est-à-dire, remplis par le travail consolateur qui éleve & fortifie l'ame, & donne à la vie une conséquence qui la fait aimer! Qui sait remplir les heures, a trouvé la route des vertus. Puisses-tu goûter enfin la pure félicité qui sera due à ton zele pour la grande prospérité d'un peuple qui mérite le bonheur! . . .

Et tandis que le philosophe écrivoit, la

populace dans une joie effrénée crioit, buvoit, hurloit, battoit le pavé ſous une lourde cadence, ſe précipitoit autour des roues d'une carroſſe, le viſage crotté & ſanglant, pour ramaſſer quelques pieces de monnoie : le tocſin ſonnoit, les verſificateurs rimailloient, les voûtes des temples retentiſſoient de cantiques ſalariés ; tous les habitans de la ville ne voyoient que les fêtes & les diſtributions, largeſſes paſſageres du trône. Pour lui, entre le canon de la Grêve & celui de la Baſtille, il jetoit un coup-d'œil dans l'avenir, & regardant ſon *Tacite*, il traçoit ces lignes qui ne reſſembleront pas à celles des poëtes, & qui les accuſeront devant la poſtérité. (*)

CHAPITRE LVIII.

Latiniſte.

AUJOURD'HUI le petit bourgeois (qui ne ſait pas lire) veut faire abſolument de ſon fils un *latiniſte*. Il dit d'un air capable à tous ſes voiſins auxquels il communique ſon ſot

(*) CET article devoit précéder l'article *Inſtituteur*.

projet : *oh! le latin conduit à tout ; mon fils ſaura le latin.*

C'EST un très-grand mal. L'enfant va au college, où il n'apprend rien : ſorti du college, c'eſt un fainéant qui dédaigne tout travail manuel, qui ſe croit plus ſavant que toute ſa famille, & mépriſe l'état de ſon pere. On l'entend décider ſur tout.

CEPENDANT il faut qu'il vive. Quel état va-t-on lui faire apprendre, à quoi eſt-il propre ? Son pere n'a point de fortune : on le lance dans l'étude poudreuſe d'un procureur ou d'un notaire, & puis voilà mon jeune homme qui poſtule une place de clerc, de commis, d'homme d'affaires : le plus ſouvent il ne l'obtient pas. *Oh! le latin conduit à tout.*

AU bout de douze ans, le pauvre pere eſt détrompé ; il ne ſait plus que faire de ſon fils ; il lui reſte à charge à la maiſon. Le latiniſte ne ſait plus ſe ſervir de ſes bras, il eſt trop tard pour embraſſer un métier, puis ce docteur qui ſait quatre phraſes de Cicéron croiroit déroger. Inutile à lui-même & aux autres, il va par-tout ſollicitant de l'emploi. Il ne connoît ni le monde ni les anciens. Il

a fait des thêmes & des verſions, ſous la dictée de quelques pédans qui font leurs claſſes machinalement, & qui s'intéreſſent fort peu à leurs diſciples, parce qu'ils ſont toujours payés, ſoit que les écoliers apprennent, ſoit qu'ils n'apprennent pas.

Le gouvernement devroit interdire au plutôt ces *colleges de plein exercice*, où il n'y a réellement que l'apparence de l'éducation; elle ſemble gratuite; elle pompe les plus précieuſes années de la jeuneſſe. Les petits bourgeois qui n'ont rien à payer précipitent en foule leurs enfans dans ces claſſes ſtériles, pour les retrouver au bout de dix ans plus ſots, plus gauches & plus neufs que s'ils avoient été élevés chez un payſan, qui du moins leur auroit donné l'éducation phyſique & la connoiſſance du potager.

N'est-il pas ridicule & déplorable de voir des boutiquiers, des artiſans, des domeſtiques même, vouloir élever leurs enfans ainſi que font les premiers citoyens, ſe repaître d'une profeſſion imaginaire pour leurs deſcendans, & répéter imbécillement d'après le régent de ſixieme: *oh! le latin conduit à tout.*

Les colleges de plein exercice indiſcrétement ouverts à tout le monde, ne font que verſer ſur le pavé de Paris une multitude d'inutiles ſujets qui, avec une éducation ébauchée, vont corrompre tous les états où ils ſe gliſſent. Ce fléau s'étend, ſe propage, & menace la ſociété d'un déluge de fainéans & d'oiſifs. Je le répete avec entiere & pleine connoiſſance de cauſe, il ſeroit tems de fermer ces *colleges*, ſi le gouvernement ne veut pas que la prochaine génération des Pariſiens ne ſoit compoſée que de parleurs, de libertins, de demi-docteurs, & de toute cette race qui va achever de ruiner la fortune paternelle en vaguant toute l'année dans les ſpectacles, dans les cafés & dans les mauvais lieux. Interrogez cette troupe vagabonde, elle ſort des colleges.

Il faudroit qu'll fût enjoint au petit bourgeois de donner un métier à ſes enfans, au lieu de les envoyer ſur les bancs de ces claſſes où tous ces vils régens volent au roi ſon argent, & à la jeuneſſe le tems le plus propre à apprendre des choſes utiles.

Je n'ai point fait, je le déclare, de chapitre plus important que celui-ci; & tous les

gens ſenſés & inſtruits en feront le commentaire. Plus d'un pere en le liſant, dira en gémiſſant : *il a raiſon ; mon fils a perdu ſon tems & ſes mœurs, parce que j'ai voulu qu'il étudiât au college.* La gangrene augmente dans la petite bourgeoiſie ; le mal preſſe, & il eſt tems que l'on y porte remede ſérieuſement.

LES études qui regardent les langues anciennes & les belles-lettres, conviennent peut-être à quelques eſprits privilégiés, qui dans la ſuite en tireront quelques fruits ; mais il n'y a aucun avantage pour l'état ni pour les diſciples, à enſeigner indiſtinctement à tous ceux qui ſe préſentent l'*Énéide de Virgile* & & les *Décades de Tite-Live.*

L'UNIVERSITÉ de Paris, qui au lieu de ſortir de la fange de ſes honteux préjugés s'y enfonce chaque jour davantage, n'a-t-elle pas délibéré derniérement qu'il falloit enſeigner par deſſus le marché à un petit écolier de ſixieme *la ſyntaxe grecque*, pour le diſpoſer à la lecture d'Homere ? Un pauvre enfant revient à la maiſon avec les livres de Tacite & les plaidoyers de Démoſthenes, & il les dépoſe ſur le comptoir graiſſeux de ſon pere

l'épicier.

l'épicier-droguiste, ou sur le poêle du *portier* d'un hôtel.

CHAPITRE LIX.

Francs - Bourgeois.

ESPECE de pauvres honteux, toujours endimanchés & complétement vêtus de noir, coiffés d'une grosse perruque très-poudrée. Ils vous accostent dans les églises & aux promenades, & vous content à voix basse leur prétendue misere. Ils ont le don des larmes & l'art de la persuasion. Plusieurs se contentent de soupirer avec un geste suppliant, & ce jeste muet & expressif vous touche plus que toutes les paroles. Si vous les refusez, ils n'insistent pas & vous quittent avec un véritable signe de douleur : vous êtes ému malgré vous : vous revenez sur leurs pas & leur donnez quelque chose.

TANDIS qu'ils jouent leur rôle silentieux, leur femme ou leur maîtresse, mises en demi-dévotes ou en plaideuses, s'introduisent dans les maisons ave c des lettres particulieres, qui commencent par faire l'éloge du cœur

compatiſſant de la maîtreſſe du logis. A l'aide de quelques circonſtances dont elles ſont bien inſtruites, elles demandent quelques ſecours pour alléger la ſituation déplorable où elles ſe trouvent. Le plus ſouvent elles ne parlent pas pour elles-mêmes, elles parlent en faveur d'une femme en couche, d'un priſonnier, d'une veuve, d'un orphelin. Le fil de leur hiſtoire eſt tiſſu de maniere que vous écoutez avec intérêt juſqu'au bout & que vous déliez les cordons de votre bourſe.

Un de leurs ſtratagêmes eſt de lâcher par la ville un de leur marmot qui paroît perdu & qui crie qu'il a faim. La mere éloignée le ſuit de l'œil : une bonne ame recueille l'enfant, & le ſoir arrive la mere éplorée, qui joue, comme la *Dumeſnil*, une ſcene attendriſſante. Elle s'accuſe, dans ſon prétendu déſeſpoir & en ſe frappant la poitrine, d'avoir voulu abandonner ſon enfant ; mais la nature plus forte, lui a ordonné de voler ſur ſes traces & de le reprendre, dût-il partager encore ſa profonde miſere & expirer de beſoin entre ſes bras.

La famille attendrie ſoulage de ſon mieux la mere & l'enfant. Juſqu'à de faux abbés

ſe mêlent de ce métier, dont les ruſes enlevent aux bons pauvres ce que l'humanité leur avoit réſervé.

Il eſt de ces francs-bourgeois qui depuis vingt ans ne ſubſiſtent que par le rôle journalier d'indigent ; & ils s'en acquittent de maniere à tromper les yeux les plus clairvoyans.

Il eſt donc aſſez difficile de diſtinguer un véritable pauvre honteux de ces francs-bourgeois, qui ſont très-dangereux en ce qu'ils détournent à leur profit les ſources de la charité, trop peu abondantes pour qu'elles puiſſent s'égarer ſans cauſer un dommage conſidérable à la portion de l'humanité qui ſouffre réellement.

Il faut donc que l'homme charitable ſache encore à Paris à qui il adreſſe ſon aumône, afin de ne point répandre ſur un comédien ce qu'il deſtinoit à l'infortune toujours timide, cachée & étrangere à toute eſpece de rôle.



CHAPITRE LX.

Le nouvel Enrôlé.

On a remarqué qu'il s'enrôloit beaucoup de jeunes gens le jour que le roi faisoit sa revue. Le spectacle des évolutions militaires, le tambour qui bat, les casques, les drapeaux séduisent la jeunesse, & l'ouvrier obscur, ennuyé d'un travail sédentaire & journalier, brûle de quitter l'attelier pour aller figurer dans ces bataillons bleus qui passent sous les regards du roi.

Il va signer son nom dans un cabaret de Neuilli, & le voilà adjoint aux héros qui qui vont cueillir les lauriers des batailles. L'artisan a vu tant de soldats assemblés dans la plaine, qu'il n'a pu ce jour là dompter l'envie d'en aller augmenter le nombre.

Si le roi ne faisoit pas la revue tous les ans avec ce grand appareil, il perdroit à coup sûr beaucoup de soldats.

Quand cet ouvrier s'est donc vendu dix écus vers la plaine des Sablons, & qu'il a fait enfin ce jour là un bon repas, le re-

cruteur lui dit le lendemain : mon cher ami, j'attendois la *voiture du régiment*, elle ne vient pas, je ne ſais pourquoi ; mais il fait beau, marchons à pied, nous gagnerons de l'appétit.

Il ne s'agit en effet que de faire cent trente lieues à pied. A la premiere journée, le recruteur dit au pauvre fantaſſin haraſſé : nous entrerions bien dans cette auberge, mais comment coucher dans des lits où tout le monde a couché ? entrons chez ce bourgeois, il nous donnera de la paille fraîche. Le roi lui a recommandé de nous bien traiter ; s'il ne nous traitoit pas bien, le miniſtre le ſauroit & en informeroit le roi.

On entre dans la maiſon nue, & l'éloquent recruteur ajoute ; mes amis, le roi vous fait ſervir de la chair crue, parce que chacun ſuivra ſon goût ; l'un l'aime rôtie, l'autre bouillie, celui-ci plus cuite ; faites rôtir votre viande. Voici un pot de vin nouveau ; c'eſt aſſez pour vous rafraîchir, le vin nouveau d'ailleurs vaut bien le vieux.

Arrivé au régiment, on lui dit le lendemain : mon ami, vous avez parcouru hier la ville, quand vous vous promeneriez encore

demain, vous verriez toujours la même chose, autant vaut vous amuser autrement; allez vous mettre à la muraille. On le fait tenir droit comme un piquet; on le redresse; on lui abat les épaules & on lui dit: vous en aurez meilleure grace devant les dames.

La charlatanerie du recruteur est non-seulement autorisée, mais encore récompensée. Et ce même homme qui pour la premiere fois touche une épée, quand il aura été plongé dans l'*esprit de corps*, n'en deviendra pas moins un brave soldat, capable des actions les plus héroïques. Qu'est-ce que l'*esprit de corps*, qui métamorphose un doreur sur cuivre, un marmiton de cuisine en zélés défenseurs de de leur patrie, qui à six mois de là leur fera planter la bayonnette dans la muraille pour, au défaut d'échelle, escalader ainsi une haute forteresse? *L'esprit de corps*, c'est ce qu'on voit, ce qu'on sent, ce qu'il est presqu'impossible de définir, ce que produit enfin le nom du régiment, où personne ne recule quand il a bu une fois *à la santé du roi* dans un cabaret de Neuilli, le jour d'une revue.



CHAPITRE LXI.

Promenades publiques.

LES Parisiens ne se promenent point, ils courent, ils se précipitent.

LE plus beau jardin se trouve désert à telle heure, à tel jour, parce qu'il est d'usage ce jour là de faire foule ailleurs. On ne voit pas la raison de cette préférence exclusive; mais cette convention tacite s'observe exactement.

DANS l'allée choisie où reflue la multitude, on s'y embarrasse, on s'y heurte, on s'y coudoie, & les flots n'y sont pas moins agités que ceux des spectacles.

TANTÔT la poignée d'une épée s'engage dans les plis d'un falbala dont elle arrache un lambeau. Tantôt le bout du fourreau s'arrête dans une garniture de *points* & déchire une vingtaine de mailles. Les boutons des habits emportent les fils délicats de la blonde des mantelets, & l'on n'est occupé qu'à faire une profonde inclination aux femmes dont le pied presse involontairement la robe.

La les douairieres ont le tic de faire l'enfant, & les filles de douze ans affectent l'air de l'âge mûr & réfléchi ; de sorte qu'à Paris l'aimable adolescence n'est pas plus de mise dans la société que sur le théatre.

Point de visage féminin qui ne s'étudie à dissimuler sa date. Que de soins secrets pour dérober les rides naissantes ! Mais le grasseyement d'une prononciation débile ne sert pas à déguiser les années.

Les filles entretenues ont pris le parti de se mettre très-décemment ; & si elles continuent, il faudra les connoître pour ne point se tromper, & pour les distinguer d'une honnête bourgeoise.

On s'apperçoit dans toutes ces promenades, que les femmes ont grand besoin de voir & d'être vues.

L'œil fait à lui seul presque toute la physionomie. Point de visages gracieux, quelques réguliers qu'ils puissent être, sans l'expression du regard. On rencontre de ces fronts polis & colorés qui sont des figures fort insipides, faute de l'œil qui n'exprime pas quelques qualités de l'esprit. L'œil doit être transparent comme le diamant. Une certaine lan-

gueur douce le rend bien plus beau que ne fait la vivacité. L'œil ne doit prendre aucune forme géométrique. Les yeux ronds ou abſolument oblongs, ou ſaillans ont peu d'agrément. Comme c'eſt l'ame qui fait le regard & que les belles ames ſont en petit nombre, les beaux yeux ſont aſſez rares. Il y a le feu de la jeuneſſe qui, à un certain âge, leur prête du brillant; mais l'on reconnoît que ce ſont des yeux paſſionnés, & non des yeux qui aient l'expreſſion du ſentiment.

Lorsque les plumes flottoient ſur les têtes de nos belles, c'étoit un coup-d'œil fort agréable que de contempler du haut de la terraſſe des Tuileries tous ces panaches mobiles & ondoyans, qui brilloient parmi les flots de promeneurs.

Il n'eſt pas difficile d'y deviner les états. Ici un gros procureur foule peſamment la terre & briſe la chaiſe ſur laquelle il s'aſſied; un abbé légérement penché ſourit à propos, & ſa face joyeuſe & chérie annonce qu'il vit dans une molle & profonde indolence à l'appui d'un riche bénéfice. Une douairiere immobile paroît inſenſible à tout ce qui ſe paſſe autour d'elle. Ici l'on voit des viſages

étourdis ; là des fronts soucieux. L'un vient pour se reposer, l'autre pour se distraire d'un sombre désespoir.

On s'entasse quelquefois dans la partie la plus désagréable du jardin, & là les groupes tumultueux qui vous piétinent sans miséricorde, obligent le convalescent & le goutteux à se réfugier dans des allées écartées & solitaires.

Depuis peu, des filles publiques & bien vêtues se rangent en plein jour sur des chaises au coin d'un arbre, & de là raccrochent les passans, non avec le bras, mais avec un regard qui vous fait baisser la vue. Elles attendent vers le midi que quelqu'un leur offre à diner. Rarement manquent-elles leur coup ; il y a toujours quelques officiers en sémestre ; quelques libertins désœuvrés qui s'en emparent ; elles se rallient entr'elles, & se prêtent la main pour embaucher les dupes & les imprudens, & former ce qu'on appelle *parties quarrées*.

Cette impudence si visible qu'éclaire encore l'œil du soleil, au milieu d'un jardin, où l'honnête bourgeoisie est obligée de détourner les regards ; ce mépris non voilé des

bienféances eſt ce qui révolte le plus le partiſan de la décence publique.

Il devroit être enjoint à ces créatures d'attendre du moins l'ombre & les ténebres, comme elles faiſoient ci-devant, afin que le déſordre n'eût point ce front ſcandaleux qui déshonore un jardin royal, & qui force la mere de famille à ſortir précipitamment de telle allée, & à n'oſer aller s'aſſeoir ſur tel banc. La jeune fille à ſes côtés, qui tient l'aiguille toute la ſemaine, n'oſe lever les yeux ; elle n'apperçoit que la chauſſure de l'altiere courtiſanne, & cette chauſſure ſuffit pour lui inſpirer des envies qu'elle n'avoit pas. Où eſt donc la récompenſe de la vertu? ſe dit-elle à elle-même.

CHAPITRE LXII.

Hauteur des panaches.

Il n'y a pas long-tems que les hautes coiffures, les plumes, panaches, &c. étoient ſur toutes les têtes de femmes. Et au ſpectacle une rangée de femmes, placées à l'orcheſtre, bouchoit la vue à tout un parterre ; la même

chose à l'amphithéatre & dans les loges. C'étoit un vrai désespoir pour les spectateurs : on murmuroit tout haut ; mais les femmes en rioient, & la politesse parisienne se contentoit de gronder, mais n'alloit point au-delà.

Il n'y eut qu'un seul homme, Suisse de nation & fort impatienté, qui tirant une paire de ciseaux, fit mine dans une loge de vouloir couper l'excédent qui l'empêchoit de voir ; alors pour s'y soustraire, la dame fut obligée de se mettre derriere & de laisser passer à sa place l'homme qui y consentit très-bien. Ce n'est donc plus le tems où le parterre crioit *place aux dames*, & où l'on ne pouvoit être sûr d'avoir une place au spectacle tant qu'il pouvoit y arriver une femme, fût-elle douairiere ou borgne.

Autrefois l'on ne pouvoit voir, aujourd'hui l'on ne sauroit entendre ; le caquet de ces femmes à panache ne discontinue pas pendant toute la piece. On entend sortir des petites loges des voix bruyantes, des éclats de rire ; c'est un babil qui oblige celui qui veut entendre d'aller ailleurs. On en fait la remarque tout haut ; les causeuses l'entendent très-bien ; elles se taisent & puis recommen-

cent de plus belle trois minutes après. Elles sentent que la colere des hommes se bornera à quelque réflexion maligne & qui tournera même à leur avantage ; car pendant la petite diatribe, on les considere, & le grondeur désarmé finit par rire le premier de son accès de mauvaise humeur. Oh ! les femmes à Paris ne redoutent dans aucune circonstance le courroux des hommes.

CHAPITRE LXIII.

Déménagemens.

Les déménagemens ordinaires ont quatre termes : vous voyez tous les trois mois, depuis le 8 jusqu'au 20, des charrettes surchargées de meubles qui circulent pesamment dans tous les quartiers. Ce sont des mutations éternelles ; tel fauteuil délabré, décelant son ancien service, va du fauxbourg Saint-Germain au fauxbourg Saint-Antoine. On le promene ainsi depuis dix années qu'il suit son maitre errant ; & il faut que toute la ville, bon gré malgré, voie la chaise percée qui voyage.

La ducheſſe qui paſſe n'en eſt pas exempte.

Il y a des gens qui déménagent auſſi fréquemment que les *filles de joie*, parce que faiſant de nouvelles connoiſſances, ils tranſportent autant de fois leur mobilier dans le voiſinage qui leur convient. L'un fuit un déſagrément de location, & tombe dans un autre pire encore qu'il ne ſoupçonnoit pas. Tel garçon dans l'eſpace de quatre années, a déménagé quinze fois, & ne ſe trouve pas bien encore ; il faut le ſuivre à la piſte ; il a ſauté de rue en rue, ainſi que fait l'oiſeau ſur les branches de l'arbre.

On n'entend que plaintes réciproques entre le principal locataire & les ſous-locataires. C'eſt une ſous-diviſion qu'il eſt difficile quelquefois en juſtice de débrouiller. Le même pallier a juſqu'à quatre locataires différens, qui tiennent des baux les uns des autres.

En donnant congé ſix ſemaines d'avance, le propriétaire ou le principal locataire a le droit de vous faire vider le plancher. Le terme le plus dur & le plus déſagréable pour ces mutations eſt celui de noël.

Déménager le 8 ou le 15 janvier, tranſporter ſes meubles parmi les brouillards, la

neige & les glaces, dans l'eſpace d'un jour très-court, c'eſt une rude pénitence impoſée aux locataires. Malade ou moribond il faut néanmoins décamper avec ſon lit; le propriétaire auroit le pouvoir de mettre tous vos meubles ſur le carreau.

Ne pourroit-on pas interdire ce *terme de noël*, à cauſe de la rigueur de la ſaiſon, & rendre une ordonnance de police, qui remettroit tous les déménagemens forcés au printems? Les rues de Paris ſeroient moins embarraſſées dans ce mois d'allées, de venues, de viſites, & l'on ne verroit pas les meubles ambulans du petit peuple couverts de neige, & auxquels il faudra plus de ſix ſemaines pour perdre leur malfaiſante humidité.

Le petit peuple eſt plus pauvre le 8 janvier que dans tout autre tems de l'année, & c'eſt à cette époque que les hôpitaux ſe rempliſſent.

Un pauvre manœuvre s'eſt enrichi ſingulièrement il y a quelques années. Paſſant par une rue, une vieille femme l'arrête, le fait monter à un quatrieme étage, & lui ordonne de ſceller dans le mur un pot de grès aſſez peſant. Dix-huit mois après, paſſant dans

la même rue, il apperçut un de ces écriteaux branlans, qui pendent à presque toutes les boutiques : *chambre à louer présentement.* Il entra dans la maison & demanda quelle chambre étoit vacante. Celle du quatrieme, lui répondit-on ; une pauvre femme qui l'occupoit *s'est laissée mourir* (*) il y a trois ou quatre jours. On a vendu son lit pour l'enterrer. Le manœuvre dit : cette chambre me conviendra, & il donna des arrhes, y transporta quelques meubles, & là tout à son aise il détacha de la muraille le pot de grès où la femme avare avoit entassé son or.

MORALISTES, jurisconsultes, philosophes, la succession étoit-elle légitime ? Répondez. Je sais bien que vous allez tous dire sur le papier, *non* ; & vous ferez tous bien de le dire.

MAIS pourquoi n'y a-t-il pas une loi qui dans un cas pareil adjugeroit à l'homme integre une portion de la somme qu'il auroit rendue, pouvant la détourner entiérement à son profit & à l'insu de tout le monde ?

(*) Expression populaire, fort usitée à Paris.

La

La loi n'accordant rien, j'ai peur que tous les maçons préſens & futurs ne s'emparent du tout.

CHAPITRE LXIV.

Courſes de Chevaux.

Nous les avons copiées des Anglois ; c'eſt la bête qui remporte le prix : on fait jeûner le jockei qui doit conduire afin qu'il peſe moins. Les paris s'ouvrent & il ſe perd beaucoup d'argent.

C'ÉTOIT auſſi la manie des Grecs : ce peuple attacha à la viteſſe des chevaux un honneur qui rendoit leur maître célebre. Qu'on eût couronné celui qui conduiſoit le char, il avoit montré une certaine fermeté & de l'adreſſe ; mais le vainqueur parmi nous, n'eſt-il pas un peu ridicule lorſqu'il ſe vante d'avoir ſu acheter une cavale plus légere que celle de ſon adverſaire ?

EURIPIDE autrefois ſe moqua complétement de ce ſingulier vainqueur dans une ode même à ſa louange. Il lui dit en propre termes : *ô fils de Clinias, la plus belle des victoires*

est celle dont les dieux n'ont favorisé que vous ; on vous a vu remporter les trois premiers prix, être proclamé vainqueur au milieu des applaudissemens, sans avoir pris la moindre peine.

Sans avoir pris la moindre peine ! Qui se seroit attendu à une pareille chûte ?

Il est dommage que nous ne soyions pas originaux dans ce ridicule que nous avons adopté ; mais aussi nous avons voulu placer une gloire d'éclat dans le mérite de nos jockeis.

On ne parle donc plus que *du cheval barbe, du petit duc ;* & le goût des chevaux qui courent a succédé à l'esprit de la chevalerie entiérement éteint. On se transporte dans la plaine des Sablons pour voir courir des animaux efflanqués, qui passent comme un trait, tout couverts de sueur au bout de six minutes ; & nous mettons ensuite dans les discussions qui résultent de ces courses, un air de profondeur & une importance qui ont quelque chose de burlesque.

Cette singerie de nos voisins n'a pas rétabli comme chez eux, ainsi qu'on l'eût d'abord imaginé, la perfection des races ; c'est

que l'on n'a permis ces jeux olympiques qu'aux princes & aux grands ſeigneurs. Ils euſſent été néanmoins plus utiles dans des rangs moins élevés.

On a fait une petite comédie, dont le ſujet eſt une femme qu'on diſpute & qu'on gagne à la courſe; & ce ſujet n'a point paru ſortir des bornes de la vraiſemblance. Un interlocuteur, homme *d'un très-bon ton*, y dit: *veux-tu recourir la comteſſe?* Et comme telle eſt la maniere de ces *hommes qu'on connoît*, cela a paru délicieux, unique.

CHAPITRE LXV.

Rats.

La quantité de rats qui ſont dans Paris (je ne parle pas de ceux qui logent dans les cervelles) ſurpaſſe l'imagination. Cachés pendant l'hyver le long des quais dans des piles de bois, ils deſcendent en été au bord de la riviere; là ils ſont d'une groſſeur démeſurée. Des peuplades entieres vivent dans ces ſouterreins & y forment des exca-

vations remarquables ; ils entrent dans les caves quand la riviere hauſſe, & y rongent tout ce qu'ils trouvent. Auſſi dans ces quartiers voiſins de l'eau faut-il une armée de chats pour combattre cette armée de rats. Ceux-ci ſont d'une telle ſtature qu'ils ne tremblent plus devant le plus fier rominagrobis, & le combat ſe livre à force preſqu'égales.

Les ſervantes ſont obligées d'accumuler les ratieres, & de redoubler de ſoins pour dérober la proviſion de chandelle & les alimens à la dent vorace de ces animaux : ils pullulent au point que pluſieurs maiſons en ſont incommodées, & de maniere à redouter le ſort de l'ancienne Égypte.

En vain un grand homme ſe promene dans les rues avec une longue perche garnie de rats morts que le poiſon a gonflés ; le remede eſt pire que le mal. L'arſenic ou la *mort-aux-rats* indiſcrétement répandus dans des caves preſque bannales, occaſione trop d'accidens pour qu'on n'en revienne pas à l'animal hypocrite dont *Montcrif* fut l'*hiſtoriographe*. Auſſi tandis que le bas des maiſons eſt habité par une eſpece rongeante, les toits regorgent de chats & de chates, qui par leurs miaule-

mens interrompent votre ſommeil. Quelquefois dans le jour, au milieu de leurs ébats amoureux, ils tombent dans les cours, & vous recevez ſur le dos un matou vaincu que ſon fort & heureux rival a précipité d'une gouttiere.

L'HISTOIRE des *chats perdus* eſt infiniment intéréſſante. Dans pluſieurs maiſons on rappelle les déſerteurs, & il ſeroit contre le droit des gens de les retenir par force ou par ruſe; il eſt défendu même de les amadouer. On affiche de tous tems les *chiens perdus*; une dévote a donné l'exemple d'afficher *ſon chat perdu*, lequel avoit au col un ruban couleur de roſe, & l'on voyoit au bas de cette affiche: *permis d'imprimer & d'afficher. Le Noir.*

QUELQUEFOIS dans le cimetiere des innocens, où cinquante mille têtes de morts ſont rangées en amphithéatre, il apparoît un prodige; c'eſt une tête de mort qui remue ou qui roule toute ſeule, & le peuple d'accourir. C'eſt un rat qui s'eſt logé dans le crâne, & qui ne peut en ſortir auſſi facilement qu'il y eſt entré. Sous ces charniers dont le coup-d'œil eſt le plus effrayant qui ſoit dans l'u-

nivers, les rats vivent parmi les ossemens humains, les dérangent, les soulevent & semblent animer ce peuple de morts, qui montre à la génération présente la place qu'elle occupera sur ces gradins, où les débris de l'humanité sont placés, non plus selon les rangs qu'ils occupoient autrefois, mais d'après leur grandeur physique. Ils vont former la même terre calcaire. *Oui, terre contre terre*, pourroit dire le superbe potentat, en donnant la main à l'homme de la derniere classe. Mais où m'ont conduit les *rats?*

CHAPITRE LXVI.

Portes des Couvens.

L'ÉVANGILE l'a dit : *Mangez votre pain avec les pauvres.* Les moines étoient autrefois les pauvres ; mais devenus riches, ils font à leur tour des charités. Or voici comme ils mangent leur pain avec les pauvres.

UN tas de gueux s'assemblent le matin à la porte du couvent. Ils sont déguenillés. Le moine ouvre, il ne les fait pas entrer

chez lui, mais il jette dans chaque écuelle un peu de potage, & ces malheureux se chamaillent à qui obtiendra une plus grande portion de cette soupe.

Est-ce là manger son pain avec les pauvres selon l'intention de l'évangile?

Je voudrois qu'on fît entrer ces malheureux, qu'on les fît manger au réfectoire, qu'on les traitât charitablement; car ce n'est pas manger son pain avec les pauvres, que de leur jeter dans des cibilles de bois de vieilles croûtes détrempées dans la lavure des assietes du couvent.

CHAPITRE LXVII.

Surfaire.

Tout petit marchand vous surfait sa marchandise de près du double: c'est une chose scandaleuse. Qu'arrive-t-il? L'acheteur mésoffre. La plus petite vétille est sujete à une longue discussion. Le marchand offriroit sa marchandise à moitié de sa valeur, qu'on lui feroit encore une offre inférieure, parce que les petits marchands ont la réputation

de ſurfaire outre meſure. Comment parvenir, dans le débat, aux prix juſte? Celui qui marchande a toujours peur d'être pris au mot; il temporiſe, & ſouvent il ſe ſauve ſans avoir fait l'offre la plus légere.

Ne faudroit-il pas que les marchands s'imposaſſent entr'eux la loi inviolable, de mettre un prix fixe ſur leurs marchandiſes? Le tarif une fois arrêté, la confiance reſpective renaîtroit.

Passez devant une boutique, vous entendrez entre l'acheteur & le vendeur les mots *ſur ma conſcience*, *ſur mon honneur*; ils ſont prodigués pour la vente d'une canne ou d'un cordon de montre. Les geſtes répondent aux paroles, & l'on ſe parjure pour quelques ſols. Voilà le négoce d'une infinité de miſérables détailleurs qui uſurpent les noms de marchands & même des commerçans.

Les garçons de boutique s'appellent *courtauts*, parce que le maître les envoie précipitamment après l'acheteur qui, ayant offert un prix, s'en eſt en allé. Le boutiquier attend pour voir s'il reviendra; & quand il ne revient point ſur ſes pas, il dit à ſon garçon: *cours-tôt après lui.*

CHAPITRE LXVIII.

Procession des Huissiers.

CAVALCADE assez plaisante. Le lendemain de la Trinité, les huissiers à cheval & à verge, & les huissiers-priseurs montent à cheval, couverts de leurs robes noires. Ils ont mauvaise grace, & tout le peuple rit de voir ces suppôts de la justice caracoller, garder mal leurs rangs, & au moindre choc saisir le crin des chevaux. Cette main qui griffone & faite pour l'écritoire, conduit mal la bride. Leur style de grimoire est empreint sur leur physionomie; ils vont saluer les principaux magistrats. On dit que les particuliers qui auroient à se plaindre de quelque mauvaise manœuvre, pourroient dénoncer le coupable subalterne; mais les chefs les punissent si rarement, que sur cent plaintes une à peine est admise.

COMME il faut que la masse du papier timbré se débite, toutes ces mains qui le noircissent seront toujours encouragées à en vider les magasins; & si on leur fait quel-

que réprimande, le plus ſouvent c'eſt pour la forme, & ſix mois après ils recommencent avec plus d'intrépidité que jamais. Sans ces plumes actives, que deviendroit le riche produit de la ferme?

CHAPITRE LXIX.

Débiteurs du bon ton.

Un débiteur qui veut être inacceſſible eſt très-commodément à Paris. Il occupe une maiſon à portier où le créancier eſt conſigné; jamais monſieur ne ſera au logis pour lui. Quand les huiſſiers viendront pour ſaiſir, ils ne paſſeront pas la loge du portier.

Les hommes d'un certain rang ont leur homme d'affaires; c'eſt à lui que s'adreſſent toutes les complaintes. Comme il eſt lui-même intéreſſé à ne point payer, il eſt encore plus inſenſible & plus inexorable que ſon maître.

Malheur à celui qui ne peut faire révoquer un arrêt de ſurſéance! Il mourra de faim contre la porte repouſſée par le portier, ou bien il ſera éconduit par l'homme d'affaires.

Si l'huissier en portant une signification oublie de laisser au portier la piece de douze sols, la signification est mise au feu, pour lui apprendre une autre fois à connoître l'étiquette.

Rien n'est si dupe des gens du bon ton que le marchand & l'ouvrier. Aucune dette n'est sacrée à Paris pour ce qu'on appelle *gens de condition*. S'ils font au bout de quelques années l'effort de donner un à compte, ils semblent faire une grace.

Telle duchesse doit à des marchands son linge, ses robes, le drap qui couvre ses domestiques ; elle s'en moque, & ce n'est qu'en tremblant que ces marchands viendront réclamer leur dû. On fait en leur présence des rouleaux de louis pour le jeu du soir, & on les congédie assez impoliment.

Un boulanger, à qui un marquis devoit en mourant une forte somme, disoit naïvement en parlant à l'homme d'affaires : *hélas ! ce grand seigneur, quand j'allois lui demander de l'argent, il me faisoit asseoir du moins à côté de lui. A présent on ne paie pas davantage ; mais on n'est plus si honnête.*

CHAPITRE LXX.

Musique des Gardes Françoises.

MUSIQUE militaire que l'on emploie depuis peu dans plusieurs cérémonies publiques. Le colonel permet que les soldats musiciens exercent leurs talens dans toutes les maisons honnêtes où ils sont desirés.

DANS les beaux jours de l'été, la musique des Gardes donne des sérénades sur le boulevard ; le peuple accourt, les équipages se pressent & tout le monde se retire très-satisfait. Cette musique imprime au régiment une distinction qui le fait chérir. Autrefois ce régiment étoit comme avili par son indiscipline & sa mauvaise conduite ; aujourd'hui il est considéré. Son colonel l'a totalement métamorphosé ; & ces mêmes soldats qui commettoient une infinité de désordres, sont devenus honnêtes & utiles.

RIEN n'est plus propre à attacher le soldat à son métier qu'une musique militaire.

ON a trop négligé parmi nous la musique militaire ; nous n'avions pas il y a vingt-cinq

ans un ſeul trompette qui ſonnât juſte, pas un ſeul tambour qui battît en meſure, pas une clarinette qui ne fût fauſſe.

Aussi durant les dernieres guerres, les païſans de Bohême, d'Autriche & de Baviere, tous muſiciens nés, ne pouvant croire que des troupes réglées euſſent des inſtrumens ſi faux & ſi diſcordans, prirent tous nos vieux corps pour de nouvelles troupes qu'ils mépriſerent; & l'on ne ſauroit calculer à combien de braves gens des inſtrumens faux & des muſiciens ignares ont coûté la vie. Tant il eſt vrai que dans l'appareil de la guerre, il ne faut rien négliger de ce qui frappe les ſens.

Et ſi, comme dit l'abbé Raynal, le roi de Pruſſe a dû quelques-uns de ſes ſuccès à la célérité de ſes marches, il en doit auſſi pluſieurs à ſa muſique vraiment guerriere.



CHAPITRE LXXI.

Louvre.

LE Louvre femble condamné à ne jamais être fini ; c'en eft fait. La deftinée de ce fuperbe monument fera de refter inachevé, comme pour immortalifer à jamais l'efprit des François, fi par hafard l'Europe vouloit revenir un jour de fes premieres idées.

DEVANT cette fuperbe colonnade, une multitude de petits frippiers étalent en plein air fur la place, des guenilles, des haillons : ce contrafte dit encore quelque chofe à l'œil obfervateur ; c'eft l'image de tout le refte, grandeur & mifere, côte-à-côte.

LES trois académies (sans compter celle d'architecture) font logées dans ce Louvre qu'on diroit avoir été battu en ruine, ou avoir échappé à la fureur d'un peuple barbare.

QUELQUES académiciens & quelques particuliers y ont obtenu un logement ; mais il faut bâtir une efpece de maifon en charpente dans ces vaftes enclos. On trafique de

ces logemens qui sont peu commodes, surtout par les escaliers qui ne répondent point à la majesté de l'édifice.

PLUSIEURS peintres de l'académie y ont leurs atteliers, & une multitude de rats leur domicile; c'est le cortege ordinaire des talens.

CELUI qui vient à décéder dans les logemens du Louvre, ne peut faire attacher à sa porte une aune de tenture noire. Il faut qu'il déloge sans cérémonie : on enleve le corps sans qu'il soit exposé, & il est interdit aux murailles de porter les marques lugubres de la douleur de sa famille.

DU FRENY disoit à Louis XIV : Je ne regarde jamais le Louvre sans m'écrier : *superbe monument de la puissance de nos plus grands rois, vous seriez achevé, si l'on vous avoit donné à l'un des ordres mendians pour y tenir son chapitre & loger son général !*

C'ÉTOIT un si beau plan que ce Louvre ! Le château de Versailles l'a fait abandonner; l'état des finances, le laps de tems, & peut-être même la politique empêcheront toujours que ce premier plan ne reçoive sa pleine & entiere exécution. Les rois de France, selon toute apparence, n'habiteront plus la capitale;

& ce palais qui ne convient qu'à un monarque, n'offrira dans les siecles qui vont suivre qu'une demi-splendeur & des travaux interrompus.

CHAPITRE LXXII.

Bréviaire.

UN prêtre régulier a toujours son bréviaire en poche ou sous le bras; il le porte à la promenade & même en voyage; il affecte quelquefois de lire avec attention, & rachete l'ennui que cette lecture lui cause en donnant à cette pratique une sorte d'ostentation.

DEPUIS que l'on en rit, cette manie de prier devant le monde est diminuée. Eh! n'est-il pas ridicule de voir dans un carrosse public, un prêtre qui marmote du mauvais latin, pour mendier des assistans une certaine vénération?

SI cette lecture du bréviaire est faite pour se sanctifier, c'est dans la retraite & seul que le prêtre doit méditer ce qu'il lit, & non prendre le tems de la promenade ou d'une assemblée pour se faire remarquer.

CETTE

CETTE infructueuſe momerie n'eſt plus en uſage que chez les prêtres ſtupides ou hypocrites. Ceux qui ſe reſpectent, ne livrent plus au coup-d'œil des railleurs leurs levres mouvantes, leurs ſignes de croix & leurs coups-d'œil vers les cieux. Qu'un prêtre diſe journellement ſon bréviaire, qu'il ſe pénetre de ſes charmes touchans, rien ne l'en empêche; mais qu'il ſe tienne à l'écart ou dans ſa maiſon.

IL faut bien quatre ou cinq heures de tems par jour pour dire le bréviaire du dioceſe de Paris. Quiconque a un bénéfice ne doit pas y manquer, ſous peine de pécher. Les évêques & les abbés commandataires le diſent en dormant.

Si vous ne dites pas votre bréviaire, il faudra vous en confeſſer, diſoit-on à un prélat. — *Sans doute, & c'eſt bien mon deſſein; car j'ai plutôt fait de confeſſer que je ne le dis pas, que de le dire tout entier.* A l'exemple du prélat, certaines jeunes Pariſiennes (quoiqu'elles ne diſent jamais tout) ont opiné que les plaiſirs de toute une année pouvoient fort bien être achetés par un quart d'heure de confeſſion. Elles ſe confeſſent donc dans la quinzaine de pâques, & jouiſſent

ensuite de leurs amans onze mois & demi.
Que dites-vous de ce calcul?

CHAPITRE LXXIII.

Viande en Carême.

LES boucheries sont ouvertes en plein carême, tant à l'usage des protestans & des malades, que de tous ceux enfin qui veulent faire gras. Il est vrai que le bigot en passant y jette des yeux courroucés, & qu'en rentrant chez lui, il crie contre ce scandale; mais heureusement que l'administration a senti qu'il convenoit de laisser à chaque estomac & à chaque conscience la liberté du gras ou du maigre. Les curés des paroisses se prêtent eux-mêmes facilement à la dispense. On remplace l'abstinence par une légere aumône, & tout le monde s'en trouve mieux.

OU est le tems où l'on étoit obligé, lorsqu'on vouloit envoyer un bouillon à un malade, de le cacher dans une boite à perruque? Dans ma jeunesse, j'ai vu arrêter le dîner du prince de Condé, qu'on lui portoit

de son hôtel au Jeu-de-Paume de la rue Mazarine. Les estafiers de je ne sais quelle jurisdiction, avoient saisi le potage & les poulardes de Son Altesse Sérénissime. Ces puérilités ont pris fin : mais quelques sots gémissent encore sur l'abolition de l'ancienne rigueur, qui plaçoit dans les rues des emporteurs de tous les dînés accommodés au gras.

CHAPITRE LXXIV.

Attrapes.

UNE des bêtises du peuple de Paris, c'est ce qu'on appelle *attrapes* en carnaval. On vous attrape de toutes parts. On applique aux mantelets noirs des vieilles femmes qui sortent pour aller aux prieres de quarante heures, (*) des plaques blanches qui ont la forme de rats; on leur attache des torchons, on seme des fers brûlans & des pieces d'argent clouées au pavé; enfin,

(*) Prieres publiques, où l'église expose le Saint-Sacrement, comme pour contrebalancer par des adorations les excès que le gouvernement tolere.

ce qu'on peut imaginer de plus ignoble divertit infiniment la populace.

PENDANT tout le carnaval, elle ne parle que d'ordures, & enfante sur ce chapitre mille grossieres équivoques: alors elle rit aux éclats. Un *masque* se promene dans tous les quartiers, sous les fenêtres des dames & des demoiselles, ayant l'air d'être en chemise & sans culottes; le derriere de cette chemise est chargé de moutarde; d'autres masques qui suivent, s'empressent avec des morceaux de boudin d'aller au moutardier ambulant, & le peuple de percer la nue en applaudissant à ces dégoûtantes plaisanteries.

C'EST cependant au milieu de cette capitale, centre du goût & des lumieres, que cent mille individus suivent en foule ces farces qui font vomir; & qu'on reproche ensuite à l'auteur du *Misantrope* (qui fut obligé, comme directeur de troupe, de travailler pour le peuple,) qu'on lui reproche encore la *procession des seringues* dans *Pourceaugnac*. Les comédiens François, ce jour là, ne manquent point de donner *dom Japhet d'Arménie* (*) & autres *scaronades*, & les spec-

(*) Piece de Scaron, d'une bouffonnerie assez

tateurs s'amusent fort d'un pot-de-chambre vidé sur la scene d'un apothicaire en attitude, & d'un malade dévoyé qui court à la garde-robe avec les grimaces du moment.

La canaille rit dans les carrefours, & le beau monde sur les banquettes de velours de l'orchestre & de l'amphithéatre. Préville, comédien du roi, joue la dégoûtante mascarade, tout aussi bien & avec autant de feu, que le polisson des rues, & leurs gestes licencieux sont à-peu-près les mêmes.

Parmi ces détestables plaisanteries, une m'a paru plus mauvaise encore. On fagote un enfant postiche; il a le dos tourné, le corps baissé; il semble vouloir ramasser à terre une pomme tombée de sa main; vous passez & souffrant de son attitude, vous ramassez la pomme & la présentez à l'enfant. Aussi-tôt la canaille vous hue; mais n'est-ce point là huer une bonne action? Cela ne me semble pas indifférent.

Je ne sais ce qui se passoit aux *baccha-*

---

indécente. La veuve de ce poète burlesque a épousé Louis XIV; Louis le Grand, successeur de Scaron! Jamais l'auteur de l'*Enéide travestie* n'eut une idée plus grotesque. Oh, comme il en auroit ri!

nales du peuple Romain ; perſonne n'a fait le *tableau de Rome ;* mais dans aucune ville du monde ancien, on ne trouvera, je crois, les amuſemens vils & groſſiers de la populace pariſienne. Les vendeurs d'eſtampes n'affichent alors que des figures de garde-robe, & les colporteurs qui vendent les billets de lotterie, vous en offrent d'imprimés (je ne ſais ſi c'eſt avec approbation) où il y a deſſus : *loterie d'étrons, gros lot*, 100000. Signé, *Gobe-tout.* La populace fait vraiment pitié dans ces trois jours de carnaval ; tous ſes divertiſſemens ont une empreinte de ſottiſe & de vilenie qui rapproche leur goût de celui des pourceaux. Il paroît que ce pauvre peuple ne ſonge point à recourir déſormais à de plus ingénieuſes inventions ; peut-être l'entretient-on exprès dans ces ineptes orgies.

Oh Grecs ! Grecs ! ſi ſouvent & ſi mal-à-propos cités par nos pédans, puiſqu'on compare inceſſamment Paris à Athenes ; dites, vos bouquetieres & vos artiſans, du tems de Démoſthenes & d'Alcibiade, admettoient-ils dans leurs plaiſirs ce mélange honteux ? non : & pourquoi ? parce qu'il y avoit à Athenes une tribune & des orateurs publics, qui

eussent fait rougir les vendeuses de poisson, si..... Mais où vais-je m'embarquer ?

Au nouvel an, on voit aussi des *attrapes* chez les confiseurs de la rue des Lombards; celles-ci n'ont qu'un caractere enfantin. On donne aux boîtes à *bon-bon* toutes sortes de formes ; *artichaud*, *tison brûlé*, *bout de tabac*, *bottes d'asperges*, & les boîtes dans leur figure variée & bizarre indiquent quelquefois un rapport avec les événemens du jour. Un de ces confiseurs ne s'étoit-il pas avisé, il a dix ans, de placer une petite tête de Louis XV en sucre sur un baril de pastilles ? La police n'eut que le tems de déménager la boutique sucrée.

Puis vous voyez au premier étage le *siege de la Grenade*, décoration de dessert. Bombes, mortiers, canons, fusils, murailles, drapeaux, soldats, général, tout est à croquer. Le même dessinateur préparoit déja le *siege de Gibraltar*, & comptoit l'exposer à l'admiration des curieux ; mais il faudra qu'il refonde ce rocher imprenable.



CHAPITRE LXXV.

Mets hideux.

Au détour de cette rue, dans cette étroite échoppe, qu'apperçois-je sur ces assietes mutilées ? Quels sont ces restes où la moisissure a déja déposé sa premiere empreinte ? Ces restes, rebut des valets, après avoir touché la bouche d'un évêque qui s'est arrêté par réflexion pour donner la préférence à un autre morceau, ont été dédaignés des marmitons; ils sont destinés à descendre dans l'estomac des pauvres, aussi maigres que les marmitons sont gras. Ceux-ci les ont ramassés pêle-mêle & les ont vendus à des regratiers qui les exposent à l'air. Hélas! qui en sera friand ? Voyons: *ventre affamé n'a point d'oreilles*; mais il a des yeux. Sur le soir, un indigent enveloppé d'une redingotte, descend de son grenier & vient acheter ces restes dégoûtans, sur lesquels la valetaille a bavé; il les cache & les emporte. C'est un honnête homme que des revers ont précipité dans un état obscur; il est bien moins heureux enfin qu'un laquais,

L'HOMME charitable, mais qui craint de mal placer ſon aumône, devroit ſe faire l'honorable eſpion de ces échoppes ; il pourroit veiller à côté de ces plats froids & livides, qui ne peuvent tenter que la famine en perſonne. A coup ſûr, ce ſont de vrais infortunés que ceux qui vont là pour y chercher leur triſte nourriture ; à coup ſûr, ces acheteurs ſont dans le beſoin, & dans un beſoin réel. Ces graillons, dont la vue offenſe notre délicateſſe, perdroient de leur vileté & deviendroient la pierre de touche, qui ſerviroit à diſtinguer l'homme ſouffrant de la faim. Donner à propos, eſt le vrai ſynonyme de libéralité. Que d'argent dépenſé ſur le pavé de Paris ! Et parmi tant de riches prodigues, combien diſtingue-t-on de perſonnes libérales ? Qu'elles ſe mettent en embuſcade près de ce regrat que la miſere ſilencieuſe vient enlever à l'approche des ténebres, & elles auront bientôt lieu d'être émues & attendries.

A Verſailles le regrat n'a point cet aſpect révoltant. Ce qui ſort de deſſus la table du roi & de celle des princes eſt en entier, & le bourgeois ne rougit point de s'en nourrir ; puis ce qui a été ſur la table des princes,

eſt toujours réputé un morceau ſain & délicieux. Le quart de Verſailles ſe nourrit donc des plats ſervis ſur les tables royales, & les cuiſiniers de Sa Majeſté ont apprêté les viandes pour des eſtomacs vulgaires, auxquels ces mets, chefs-d'œuvre de leur art, n'étoient pas deſtinés. Des poiſſons immenſes, auxquels on n'a pas touché, n'ont fait qu'un ſaut de la table de monſeigneur le comte d'Artois ſur celle d'un chapelier, & vont régaler ſa petite famille. Elle ſe nourrit de mets ſucculens, & n'a plus beſoin de faire une cuiſine particuliere.

Ce regrat de Verſailles n'eſt donc point déſert en plein jour comme celui de Paris; au contraire, tel y entre l'épée au côté & fait l'emplete d'un turbot, d'une hure de ſaumon, morceau fin & rare qu'il n'auroit pu trouver ailleurs ſans dépenſer beaucoup d'argent; il ſe vante d'avoir été *au regrat de Verſailles*. S'il parloit des *aſſietes publiques* de la capitale, il ſouleveroit le cœur. Et voilà de ces diſtinctions qu'il eſt de mon emploi d'apprendre aux étrangers; car tout a ſes nuances & à l'infini; nuances inſtructives, & qui peuvent jeter du jour ſur les

ouvrages des législateurs & des moralistes. Oui, ils doivent lire ce chapitre avec attention.

Ainsi donc dans la ville qu'habite le roi, tel officier décoré de la croix, avant que d'aller chez le ministre, se munit d'un poulet rôti, qu'il enveloppe proprement dans un mouchoir. S'il est invité à dîner, tant mieux, son poulet lui servira pour souper. Il y a à ce sujet une anecdote connue & que je ne rapporterai pas ici, parce que le journaliste de Neuchatel ne veut pas absolument que je raconte des anecdotes, quoique lui-même n'en sache aucune de ce genre.

Mais malgré lui, je dirai encore ce qui se passe au bout du Pont-Neuf. C'est une faiseuse de *beignets* qui, plaçant sa poêle à frire sur un réchaud exposé en plein air, & dont en passant vous recevez la fumée au nez, emploie, au lieu de beurre, d'huile ou de sain-doux, un *cambouis*, un *vieux-oing*, qu'elle semble avoir dérobé aux cochers qui graissent les roues des carrosses. Des polissons déguenillés attendent que le beignet gluant & visqueux soit sorti de la poêle & le dévorent encore chaud & brûlant à la face du public. Le passant étonné, s'arrête

& dit : *il a le gosier pavé.* Au reste, on distingue par-tout le Parisien en ce qu'il mange sa soupe presque bouillante.

Dois-je aussi parler des *vendeuses de marrons & de châtaignes*, qui, tout à côté, les font rôtir ou bouillir ? Elles glapissent du matin au soir, criant : *tout chauds, tout brûlans.* On dit qu'attendu que les fermiers-généraux nous vendent le sel treize sols la livre, (falsifié encore) elles versent, par économie, dans la chaudiere aux marrons un sel qui leur est propre, qui ne vient ni de l'océan ni des mines, & n'est pas encore assujéti à aucun droit.

Vous conduirai-je enfin, lecteur, dans ces gargottes de fauxbourgs, obscures & enfumées, où les maçons tenant sous le bras leur morceau de pain enduit de plâtre, ainsi que leurs personnes, vont le plonger dans un chauderon bannal, ce qui s'appelle *tremper sa soupe ?* Il leur en coûte trois sols pour cette immersion. Quel chauderon ! quelle soupe ! Mais j'apperçois que j'offenserois votre délicatesse si j'allois plus loin. Rassurez-vous, délicats sybarites, je ne vous dirai plus rien. Il importera sans doute à d'autres de savoir

comment le peuple qui travaille le plus, vit & se nourrit.

PASSEZ ensuite devant la porte d'un hôtel; on sent de loin une odeur agréable qui anime l'appétit. On se nourriroit presque à la fumée épaisse que la cuisine exhale par les barreaux qui donnent sur la rue. Avancez la tête; trente casseroles sont sur des brasiers; des cuisiniers en vestes blanches les agitent avec grace; toutes sortes de mets vont couvrir une table où s'asséyeront cinq ou six épicu-curiens qui toucheront à vingt plats d'une dent dédaigneuse, & qui ne songeront seulement pas s'il existe des hommes à qui le nécessaire manque, à raison du haut prix où les riches qui accaparent tout, ont fait monter toutes les denrées.

CHAPITRE LXXVI.

S'écrire aux Portes.

LE beau monde consacre quatre ou cinq heures deux ou trois fois la semaine à faire des visites. Les équipages courent toutes les

rues de la ville & des fauxbourgs. Après bien des reculades, on s'arrête à vingt portes pour s'y *faire écrire*; on paroît un quart-d'heure dans une demi-douzaine de maisons; c'est le jour de la maréchale, de la présidente, de la duchesse; il faut paroître au sallon, saluer, s'asseoir tour-à-tour sur le fauteuil vide, & l'on croit sérieusement pouvoir cultiver la connoissance de cent soixante à quatre-vingts personnes.

Ces allées & venues dans Paris distinguent un homme du monde; il fait tous les jours dix visites, cinq réelles & cinq en blanc; & lorsqu'il a mené cette vie ambulante & oisive, il dit avoir rempli les plus importans devoirs de la société.

En entrant dans ces différens sallons on y entend les mêmes futilités; répétitions uniformes, point de franchise; toutes les opinions sont masquées, & ce n'est jamais au sallon que l'on s'explique. La nouvelle du jour se recommence à chaque visite; on conte huit fois de suite la même histoire, & la politesse ordonne d'écouter tout ce que le bavard importun, qui s'est emparé de la conversation, se hasarde à dire.

Le fallon s'ouvre & fe ferme foixante fois; les noms entrent ; les robes & les habits s'examinent, on garde le filence ; on s'efquive, on remonte en voiture pour aller trouver des perfonnes tout auffi indifférentes, & écouter dans un nouveau cercle ce qu'on fait déja & ce qu'on a appris fans intérêt.

Cette vie ambulante & oifive, fuite du défœuvrement, annonce le vide profond du cœur & de l'efprit; & c'eft ainfi que fe paffe la vie des gens à équipage. Eft-ce la peine d'être pourvu des avantages de la naiffance & de la fortune, pour prodiguer ainfi fon exiftence? Et ces perfonnes affecteront encore du dédain pour des fociétés qu'elles ne connoiffent pas : & pourquoi? parce qu'elles dédaignent réellement les fociétés qu'elles connoiffent.

Quand le jour tombe dans le *fallon*, le notaire & le gros commis difent aux valets, *des bougies ;* les maîtres des requêtes & les préfidens difent *des lumieres ;* mais les grands feigneurs & les princes difent, *apportez des chandelles ;* & pourquoi ? c'eft que le roi dit toujours, *des chandelles.*

Je ne doute pas que, profitant de cette

remarque, quelque gentillâtre ne dise bientôt en province dans son châtel démantelé, *des chandelles*. Et j'aurai occasioné un trait comique. Tant mieux, il fera rire.

IL y a d'autres extravagances dans ces coutumes du beau monde. Un laquais va réguliérement tous les matins savoir comment se porte madame une telle; mais il est de son devoir de ne jamais rendre compte à sa maîtresse de sa mission. On s'envoie des salutations, des complimens réciproques, & l'on demeure porte à porte.

D'AUTRES femmes ont l'affectation de s'écrire tous les jours de la vie. Ce sont des amies excessives, des transports; on déclare son intimité sentimentale à la face de l'univers. Au bout de six mois on devient de la plus belle indifférence, & ces femmes si affolées ne se reconnoissent plus.

DEPUIS long-tems on ne fait plus les incommodes visites du jour de l'an; il n'y a plus que les commis du bureau qui vont offrir leurs hommages à leurs supérieurs qui les attendent ce jour là, & les reçoivent avec toute la dignité d'un protecteur.

CEUX qui ne reçoivent pas des gages ne

font

font aucune visite. On s'envoie réciproquement des cartes par des domestiques.

La petite poste se charge aussi des visites. Le porte-claquette met un habit noir, l'épée au côté, & souleve le marteau des portes cocheres; elles bâillent & se referment quand la carte est glissée. Rien n'est plus aisé, personne n'est visible; chacun a eu l'honnêteté de fermer sa porte. Le porte-claquette prend par-tout le nom de celui dont il est le commettant.

On se rejette le sur-lendemain dans la société, & on laisse le cordonnier & le tailleur se donner l'accolade vraie ou fausse, qui étoit encore familiere au beau monde il y a quarante ans. Voilà comme on détruit insensiblement ces gênes futiles qui nous tyrannisoient à des époques renaissantes.

CHAPITRE LXXVII.

Sœurs Grises.

Ainsi nommées de la couleur de leur habillement, attachées à différentes paroisses.

Elles soignent les pauvres malades, & se répandent par-tout où leurs soins sont nécessaires. Ces sœurs de la charité mettent dans un jour touchant le triomphe de la religion. L'humanité souffrante, misérable, dénuée, trouve par leur ministere des secours, des remedes, des consolations. Eh, quelle différence d'une sœur, livrée à ces honorables & utiles fonctions, à celles qui, dans une retraite inaccessible, passent une vie entiere à chanter au chœur des cantiques stériles & inintelligibles à elles-mêmes!

L'ESPRIT de zele & de charité qui les anime, me pénetre de respect & me fait desirer que ce vénérable institut se propage.

AU moment universellement plus desiré & peu éloigné, sans doute, que l'on détruira les vierges folles, (qu'on n'appellera alors plus religieuses) on respectera l'établissement des sœurs grises; & l'exercice pénible & assidu de leurs fonctions, leur méritera constamment la reconnoissance publique.

SI dans les hôpitaux les sœurs qui environnent les lits de souffrance, au milieu de tant de jeunes chirurgiens, pharmaciens, médecins, presqu'emprisonnées dans des salles où les atômes

ſubtils, les corpuſcules actifs abondent, & ſoulevant à chaque minute des corps nus, ont contracté le goût trop vif du plaiſir & de la volupté, leurs jouiſſances ne ſont-elles pas un foible dédommagement de leurs veilles, de leurs travaux, de leurs ſoins renaiſſans & pénibles? Le rigoriſme le plus outré peut-il s'empêcher lui-même de placer la *charité* à la tête des autres vertus? Ces ſœurs hoſpitalieres n'en ſont que plus compatiſſantes lorſqu'elles s'attendriſſent. Elles entendroient moins l'accent de la douleur, ſi leur ame étoit fermée à la voix du plaiſir. La charité qu'elles exercent avec un courage infatigable, doit ſuffiſamment expier des foibleſſes que le lieu, l'âge, les fonctions, la ſolitude, l'occaſion rendent preſqu'inévitables.

Elles vivent ſous les rideaux, tantôt d'un jeune homme pâle qui ſouffre & qui reprend bientôt ſes couleurs, graces à leurs ſoins; tantôt près d'un vieillard qui leur rappelle un pere chéri. Elles voient tour-à-tour les ſcenes touchantes de la maladie, de la convaleſcence & de la mort. L'éclair fugitif de la vie ſemble leur en enſeigner l'emploi. Leur ſenſibilité ſi fréquemment exercée, s'arrête-

ſoit-elle lorſque la préſence des douleurs & des infirmités humaines prête encore un nouvel attrait à des plaiſirs devenus néceſſaires pour contrebalancer l'aſpect perpétuel des ſouffrances, & qui ſeuls, ſans doute, font ſupporter des devoirs devant leſquels les trois quarts des hommes frémiſſent & reculent.

QUI m'expliquera pourquoi toutes les perſonnes appliquées ſpécialement à guérir les plaies, à ſoigner les maladies, & qui vivent avec les êtres ſouffrans, ont pour les plaiſirs des ſens un penchant beaucoup plus vif que celui qui anime les autres hommes ?

CHAPITRE LXXVIII.

Financieres.

SI un auteur comique a le deſſein de faire une piece intitulée l'*Impertinente*, qu'il aille de ce pas viſiter deux ou trois financieres. Les femmes de qualité ont de la nobleſſe, de l'eſprit & du tact. Leurs mots piquans ſont aſſaiſonnés d'une certaine grace qui en adoucit la pointe ; mais les financieres ſont

hautaines & dures, par inftinct & par réflexion. L'état de leurs maris, quoiqu'elles affectent de le méprifer, a paffé dans leurs cœurs; & jamais elles n'auront le tour facile & le langage aifé des femmes de qualité; l'or femble pervertir les caracteres.

La financiere qui craint le reproche fait tout ce qu'il faut pour le juftifier. Les femmes de robe ont des ridicules petits; la financiere a des tons qui décelent la fuprême impertinence, l'impertinence raifonnée.

La comédie de *George-Dandin* n'a point guéri les roturiers de la fottife d'époufer des filles de condition. Telle, fouftraite à la mifere par un mariage fortuné, a cru honorer un bon financier en lui donnant la main. Elle fe diftingue de fon mari, & le croit uniquement fait pour lui gagner des millions.

Dans les grands foupers qu'elle donne à de petits feigneurs, elle rougit prefque de le voir à table. Elle ne permet pas à fon époux de traiter fes enfans comme s'il étoit leur pere, parce qu'alors ces enfans ne feroient plus de qualité. Tous les défauts qu'elle remarque en eux (elle le dit prefqu'ouvertement) procedent du levain vicieux de leur

pere. Tout ce qui n'eſt pas de qualité la fait tomber en ſyncope. Elle ne ſait comment elle a pu venir habiter l'hôtel magnifique de ſon époux calculateur. Son nom lui cauſe le plus grand chagrin; & pour lui faire plaiſir, il faut en lui parlant la nommer par ſon nom de fille. Tous les jours elle ſoupire ſous l'opulente roture de ſon mari. Elle l'écarte autant qu'il lui eſt poſſible, non pas par antipathie, mais par mépris pour cette ineffaçable roture qui lui revient toujours en mémoire. Il ſeroit trop au-deſſous d'elle de demander de l'argent à ſon mari; elle lui donne des *mandats* qu'il paie comme un banquier.

Qu'a donc produit la comédie de *George-Dandin?* Rien pour le tems actuel, où la finance ayant pris les connoiſſances & les mœurs du ſiecle, n'a plus trop de diſcordance avec le ton de la nobleſſe; les dehors rebutans ont diſparu, mais le fond a demeuré le même. Il faudroit donc refaire ce ſujet, ne plus offrir un imbécille qu'on fait mettre à genoux devant ſa femme, mais un homme foible que les vieux préjugés dominent encore, qui ſe proſterne en eſprit

devant les ayeux de sa femme, & qui semble demander grace à ses parens d'oser coucher avec elle, tant il est dupe de ces imposantes expressions, *condition*, *famille*, *maison*, *naissance*, qu'on fait incessamment résonner à ses oreilles pour faire couler son or sur les derniers rejetons d'un arbre généalogique entiérement desséché.

Cette extravagance de vouloir épouser une femme qui n'a que des titres, & qui vaine & fiere a l'esprit gâté par ses parens qui lui enseignent à dédaigner l'autorité maritale, est encore assez commune pour être peinte & rajeunie sous des touches nouvelles, analogues au ton, au langage & aux manieres du jour. Il paroît que l'idiôme de notre comédie doit subir tous les trente ans une entiere métamorphose. Le fond du tableau a beau être vrai, il n'y a que les nuances, & il y en a à l'infini, qui déterminent l'exacte ressemblance. Aucun personnage de Moliere n'a plus parmi nous sa physionomie complete.



CHAPITRE LXXIX.

Domestiques de louage.

Vous arrivez à Paris sans domestiques, vous en trouvez un ou plusieurs pour 40 sols par jour. Ils s'emparent volontiers des étrangers qui, ne connoissant pas la ville, leur remettent le soin des marchés & des emplettes.

Que font ces domestiques de louage? ils vont chez le marchand & lui imposent la loi du partage du bénéfice. Le marchand hausse le prix, & l'étranger achete l'objet au-dessus de sa valeur. Ces domestiques mettent à contribution jusqu'au traiteur; ils se font payer par le loueur du remise (*) jusqu'à vingt sols par jour; ce profit est passé en usage.

Ces domestiques par l'habitude où ils sont d'avoir affaire aux étrangers, les servent beaucoup mieux que ne feroient d'autres. Ils connoissent toutes les allures des différentes

(*) Carrosse de louage, qui tient le milieu entre le fiacre & la voiture distinguée.

maiſons de la capitale ; ils ſavent où ſont placés les ſerrails, ce qui les meuble & leurs taux reſpectifs. S'ils vous volent un peu d'un côté, en revanche ils empêchent de l'autre que vous ne le ſoyiez outre meſure. Il y a parmi cette engeance plus d'un vrai Gil-Blas ; & les valets de l'ancienne comédie ne ſe retrouvent plus que dans cette claſſe. Habiles, adroits, intelligens, ils iront au-devant de tous vos deſirs ; ils connoiſſent les banquiers, les eſcompteurs, les uſuriers, les avanceurs ; ils vous offrent chez les marchands un crédit immenſe. Ils ne manqueront pas ſans doute d'eſpionner vos actions ; c'eſt un ſurcroît d'honoraire qu'ils touchent ; mais que ce ſoit eux ou de mauſſades ſerviteurs, que vous importe ?

Les autres domeſtiques ſont des machines en comparaiſon de ces valets actifs & prompts de la langue, de la main & du pied. Auſſi dédaignent-ils d'entrer dans les maiſons ordinaires.

Ils attendent les colonies qui partent des quatre coins de l'Europe, ſachant bien que Paris, comme centre, les recevra infailliblement. Ils ſoupirent ardemment après la paix,

tems de leurs triomphes & de leurs conquêtes.

Ils en font. Plusieurs accompagnent les maîtres qu'ils ont servis par hasard, & montrent au nord étonné toute l'ascendance d'un esprit gascon ou d'un génie languedocien, qui après avoir commencé son cours en Dauphiné, est venu l'achever à Paris. Ils ont vu autant d'hommes que de païs.

Tout vu, tout considéré, il vaut mieux encore qu'un étranger se laisse conduire par un domestique de cette espece, que de tomber entre les mains de ces abbés souples, & de ces égrefins subtils, qui sont à la piste des nouveaux débarqués, & qui les conduisent dans des maisons, soi-disant honnêtes, où la maîtresse & les filles du logis complotent vertueusement contre leur bourse, & se moquent ensuite de celui qu'elles ont dépouillé.

CHAPITRE LXXX.

Enlévemens.

Je marche tranquillement dans la rue; un jeune homme assez bien mis me précede.

Tout-à-coup quatre eſtafiers ſautent ſur lui, le tiennent à la gorge, l'entraînent, le preſſent contre la muraille. L'inſtinct naturel m'ordonne d'aller à ſon ſecours ; un tranquille témoin me dit froidement : *laiſſez, ce n'eſt rien, monſieur, c'eſt un enlévement de police.* On met les menottes au jeune homme, & il diſparoît.

Je veux entrer dans une petite rue, un homme du guet eſt en ſentinelle. J'apperçois un ramas de populace qui regarde aux fenêtres. Qu'eſt-ce cela, monſieur ? *Rien*, répond-il ; *c'eſt une trentaine de filles publiques qu'on enleve d'un coup de filet* ; & les filles en fontanges de toutes couleurs défilent, conduites par des ſoldats du guet qui les tiennent galamment par la main, le fuſil baiſſé.

Il eſt onze heures du ſoir ou cinq heures du matin ; on frappe à votre porte, votre chambre ſe remplit d'une eſcouade de ſatellites ; l'ordre eſt précis, la réſiſtance eſt ſuperflue ; on écarte de vous tout ce qui pourroit vous ſervir d'armes, & l'exempt qui n'en vantera pas moins ſa bravoure, prend juſqu'à votre écritoire pour un piſtolet.

Le lendemain un voiſin qui a entendu du

bruit dans la maiſon demande ce que ce pouvoit être ; *rien, c'eſt un homme que la police a fait enlever. -- Qu'avoit-il fait ? -- On n'en ſait rien ; il a peut-être aſſaſſiné ou vendu une brochure ſuſpecte. -- Mais, monſieur, il y a quelque différence entre ces deux délits. -- Cela ſe peut ; mais il eſt enlevé.*

On vous a arrêté ; mais on ne vous a point montré l'ordre. On vous a mis dans une voiture fermée ; vous ignorez le lieu où l'on va vous conduire ; vous irez viſiter les murs & les cachots, ou de la Baſtille, ou de Charenton, ou de Pierre-en-Ciſe, ou du Château-du-Ham, ou de Saumur, ou de Lourdes.

D'ou part l'arrêt de proſcription ? Vous ne pouvez le deviner au juſte.

Il n'eſt pas néceſſaire de faire un gros volume contre les lettres de cachets. Quand on a dit, *c'eſt un acte arbitraire*, on en peut tirer ſans peine toutes les conſéquences poſſibles. Mais tous les enlévemens ne ſont pas également injuſtes ; il eſt une multitude de délits ſecrets & dangereux qu'il ſeroit impoſſible au cours ordinaire des loix de connoître, d'arrêter & de punir. Quand le miniſtre

n'eſt ni ſéduit ni trompé, qu'il n'obéit pas à des paſſions particulieres, à une prévention aveugle, à une ſévérité déplacée, il a pour but ſouvent d'éloigner un pertubateur, un citoyen turbulent; & la police, telle que la machine eſt montée, ne ſauroit marcher aujourd'hui ſans cette force prompte, active & réprimante.

Il ſeroit ſeulement à deſirer qu'il y eût enſuite un tribunal particulier, qui peſât dans une balance exacte les motifs de chaque enlévement, afin qu'on ne confondît pas l'imprudence & le crime, la plume & le ſtilet, le livre & le libelle.

Les inſpecteurs de police déterminent pour leur part beaucoup d'enlévemens ſubalternes, en ce qu'ils ſont crus ordinairement ſur parole, & que, ne frappant d'ailleurs que la derniere claſſe du peuple, on leur concede facilement les détails de cette autorité.

Quelques-uns obéiſſent à leur humeur, à leurs caprices; mais qui ſait ſi la cupidité n'entre pas auſſi dans leurs démarches, & s'ils ne favoriſent pas ſouvent celui qui paie aux dépens de celui qui ne paie pas? Ainſi la liberté des miſérables & derniers citoyens

auroit un tarif, & l'on greveroit de cette étrange impoſition la portion nombreuſe des *proſtituées*, des *joueurs de profeſſion*, des *empyriques*, des *colporteurs*, des *eſcrocs*, des *chevaliers d'induſtrie*, &c. tous gens qui font le mal & qu'il faut punir ; mais qui en font encore davantage quand ils ſont obligés de payer & d'acheter pendant un certain tems le privilege de leurs déſordres.

POURQUOI telle malheureuſe ſe vante-t-elle hautement d'avoir la protection de *monſieur l'inſpecteur de police?* Pourquoi marche-t-elle tête levée au-deſſus de ſes compagnes, en les menaçant même de ſon crédit ? Elle ſe tairoit, ſi l'expérience ne lui avoit pas appris, ainſi qu'au *joueur*, à l'*eſcroc*, que la balance de *monſieur l'inſpecteur* a pluſieurs poids & meſures, & qu'on faiſoit adroitement tomber l'*exemple néceſſaire* ſur ſon voiſin, quand on avoit ſu le détourner de deſſus ſa tête, en faiſant à *monſieur l'inſpecteur* un petit préſent ou une petite délation particuliere ; car il ſe contente de cette derniere monnoie quand il ne peut tirer autre choſe : & comme c'eſt la lime qui ronge le fer, de même c'eſt la canaille qui ſert à dévoiler & à réprimer les

turpitudes, les excès, les violences ſourdes de la canaille.

Nous avons pris aux Anglois leur Waux-hall, leur Ranelag, leur Wisk, leur punch, leurs chapeaux, leurs courſes de chevaux, leurs jockeis, leurs gageures; quand leur prendrons-nous quelque choſe de plus important à ſaiſir, comme par exemple la loi *habeas corpus* ?

CHAPITRE LXXXI.

Trottoirs.

Absolument inconnus juſqu'à ce jour dans les rues de la capitale, malgré l'exemple de Londres : l'on vient enfin d'en commencer un des deux côtés de la nouvelle route du théatre François ; mais la faute que l'on a commiſe, c'eſt d'y avoir mis mal-à-propos des bornes qui empêchent les cochers de faire filer les roues de leurs voitures le long du trottoir. Ils les évitent ſoigneuſement, crainte d'accrocher ; ce qui fait qu'au lieu du paſſage aiſé de trois voitures, il n'en peut filer que deux.

On a fait la même faute il y a long-tems, dans l'endroit le plus étranglé du quai de l'Horloge-du-Palais. Deux voitures à cause des bornes y passent à peine ; la borne rétrécit la voie. Quoi de plus visible ? & comment répete-t-on une erreur aussi capitale ?

Les trottoirs de Londres sont très-bas, & tous sont sans bornes. Jamais les cochers ne font monter leurs roues dessus : le petit parapet suffit pour les en empêcher.

L'on a mis des bornes barrées aux deux côtés de la belle rue de Tournon. Des trottoirs de six pouces de haut, & bordés de fer, auroient tout aussi bien callé les roues, & auroient été plus commodes pour les piétons.

La pauvre infanterie demande depuis long-tems cette retraite, pour marcher plus paisiblement dans les rues de cette turbulente ville. Il est possible d'en établir dans plusieurs ; il en est d'assez spacieuses, pour cela ; mais c'est en dalle de pierre, & non en pavé qu'il les faudroit.

Ces trottoirs seroient sur-tout nécessaires aux approches de cette capitale. Dans les mauvais tems, les chemins à côté de la grande route pavée ne sont pas praticables. Si l'on

marche ſur la chauſſée l'on riſque d'être écraſé; on eſt donc réduit à cheminer ſur la terre fangeuſe & gliſſante : l'homme qui porte des fardeaux tombe & ſe bleſſe.

Il eſt ſur-tout un mur funeſte qui regne depuis *la barriere Saint-Denis* juſqu'à *la Chapelle.* Toutes les hottes à denrées arrivent par là; pluſieurs femmes s'y ſont caſſées bras & jambes; & cela n'arrive que trop fréquemment.

Les religieux de Saint-Lazare devroient bien faire conſtruire à leurs frais, le long de ce mur, un trottoir praticable. Ce préſent fait à cette foule de porteurs & de porteuſes qui nous amenent les légumes de toute eſpece, ſeroit digne de leur bienfaiſance, & leur terrein en acquerroit une nouvelle valeur: car, prenez-y garde, tout bien fait au public eſt ordinairement récompenſé.

CHAPITRE LXXXII.

Échoppes.

On vient d'en établir une longue file ſur les quais, à raiſon du profit qu'elles rappor-

tent ; mais elles ne ſont pas toutes avantageuſement ſituées. Celles qui ſont ſur le *quai de la Ferraille* & à la deſcente du Pont-Neuf, maſquent le coup-d'œil. Ces échoppes ont uſurpé la place qu'occupoient deux fois la ſemaine les jardiniers fleuriſtes ; de ſorte que les jours de marché, ils viennent encore dépoſer devant ces échoppes, leurs pots à fleurs & arbres de toute eſpece. Ce quai, déja étroit, ſe trouve donc fort embarraſſé, & la confuſion devient ſi grande qu'on n'y marche qu'avec peine. Une fois jeté dans cette route, il faut pourſuivre juſqu'au bout ; car il n'y a point de rues de dégagement, ni pour les voitures ni pour les hommes à cheval. Les filoux & les voleurs le ſoir ont beau jeu. Ils s'eſquivent par l'*Arche-Marion* ; & comme le guet ne peut y faire paſſer ſes chevaux, ce quai eſt dangereux la nuit.

Ces échoppes ſont d'une grande incommodité ſur le quai le plus paſſager de Paris ; mais ſi ces petites boutiques rétréciſſent indécemment la voie publique, elles gonflent en récompenſe la bourſe de ceux qui en retirent les loyers. Or le lucre des fondateurs, ne doit-il pas paſſer avant la ſûreté & la commodité publique ?

C'EST toujours ſur le *quai de la Ferraille* ou de la *Mégiſſerie* que ſe promene le recruteur, nourricier des armées royales. Naguere garçon perruquier, il paroît ſur cette arene en uniforme, la tête haute & couronnée d'une aigrette, ayant une longue épée ſur la hanche; il bat le pavé, précédé d'un tambour; vante à chaque homme de taille les avantages du ſervice; cajole la jeuneſſe, fait rougir le païſan, le vigneron, le laboureur de leur état, & cherche à les dégoûter de leurs travaux.

UN de ces officiers en uniforme arrêtant un jour un campagnard par les lambeaux de ſon habit, celui-ci le regarda froidement & lui dit : *c'eſt aſſez, n'achevez pas de me déchirer.*

CES petits détailleurs entravés dans leurs échoppes, violent de tout leur pouvoir l'obſervance du dimanche. Il ſe fait ce jour là, entre les défenſeurs de la loi & les infracteurs, une guerre de fripperie qui n'eſt pas étrangere à nos crayons.

UNE eſcouade de guet à pied ſe promene d'heure en heure pour ſaiſir les quinquailleries & les vieilles culottes qui apparoiſſent en forme d'enſeignes; mais devant l'eſcouade

marche un vigilant précurſeur, ſoudoyé par les détailleurs, & qui avertit de proche en proche de l'arrivée de la garde. L'étalage alors rentre dans la petite boutique; mais il reparoît ſoudain quand les fuſiliers ont paſſé.

C'EST le jour cependant où l'ouvrier qui a reçu ſa paie le ſamedi ſoir ou le dimanche matin, achete des boucles, des ſouliers, des chemiſes, une veſte, un manteau; il n'a que ce jour là pour faire ſes preſſantes empletes.

ON eſſaie les culotes dans les allées, & le marché eſt interrompu par les filles de la maiſon qui deſcendent les eſcaliers pour aller à la grand-meſſe, & auſſi par la garde ſoupçonneuſe, qui pouſſe les portes à demi-fermées.

CE quai eſt une vraie foire curieuſe, à l'uſage des déguenillés; on y fait troc d'habillement. Tel entre dans l'échoppe noir comme un corbeau, & en ſort verd comme un perroquet. Parmi ces échanges de fripperies, une multitude de femmes, tournant & retournant l'étoffe en tous ſens, préſident à des marchés qu'on ne ſauroit appeller tacites ni clandeſtins. Elles aident d'une main officieuſe aux vêtemens trop étroits & même aux boutons

indociles qui ne rejoignent pas exactement la boutonniere; elles ſont entendues en fait de culotes de peaux, parlent de goût comme des académiciens, & de la *grace collante* que le chamois doit avoir. Elles habillent de pied-en-cap le chaland, & pendant l'entretien, elles ſe ménagent habilement pour le ſoir un goûter aux Porcherons.

Les ſoldats du guet marchent complaiſamment à pas lents, parce qu'ils ont leurs femmes, leurs enfans, leurs amis, leurs parens dans ces échoppes, & qu'eux-mêmes font le commerce quand ils ne ſont pas de garde.

O loi antique du ſabbat, que d'atteintes ces marchandes empreſſées à revêtir leur prochain, ne portent-elles pas à tes réglemens! Mais avant tout la pudeur publique doit être reſpectée; & c'eſt bien ici le cas de dire: *néceſſité n'a point de loi.*

Voila comme rien n'eſt perdu à Paris, ainſi que dans le ſyſtême éternel de la nature. L'atome, la chemiſe uſée, la culote trouée & le ſoulier déformé ne périſſent point encore; rien ne s'anéantit; non, rien; il ſe trouve toujours des individus qui entrent avec juſteſſe dans ces moules tout prêts. Ces culo-

tes suspendues invitent les passans ; & la tentation est égale au besoin.

ARCHEVEQUES & magistrats, permettez donc à un manœuvre de s'enfermer le saint jour du dimanche dans un moule réparé à neuf. Adam avoit les feuilles du figuier, & son petit-fils, pécheur comme lui, supplée à sa nudité le long du quai de la Mégisserie.

CHAPITRE LXXXIII.

Dépouilleuses d'enfans.

JE viens de parler de certaines allées : en voici d'autres où les femmes dont j'ai à faire le portrait n'y habillent point ceux qui sont nus ou qui attendent un vêtement pour aller à vêpres & de là à la Courtille. Au contraire, ces femmes dépouillent des enfans pour s'emparer de leurs habits.

PLUSIEURS allées longues, ténébreuses (& où tous ceux qui entrent semblent à l'œil des passans être de la maison) ne favorisent que trop dans l'enceinte tortueuse de Paris & dans une si grande population un vol aussi atroce que bizarre.

Ces femmes ont des dragées & des habits d'enfans tout préparés, mais d'une mince valeur : elles épient ceux qui sont les mieux habillés ; & en un tour de main elles s'emparent du bon drap, de la soie, des boucles d'argent, & y substituent une souguenille grossiere.

Les enfans amadoués ou se laissent faire, ou pleurent, ou crient : une complice prend le ton & les manieres d'une gouvernante, les gourmande ; & les passans de dire : *ah, le petit mutin, il faut lui donner le fouet!* Que dit le pere quand il revoit son pauvre enfant sous un accoutrement étranger, deux fois trop large & où la vermine est logée ? Ainsi disoit le vieil Isaac : *c'est la voix de Jacob ; mais ce n'est point sa robe.*

Ce brigandage ne pouvoit s'exercer que dans une ville immense & populeuse. Les plaintes réitérées de quelques parens ont fait poursuivre un délit, qui sembloit ne devoir pas se trouver dans la liste des crimes. Une sentence du Châtelet a été confirmée par arrêt du parlement du 8 juin 1779. Elle condamne une racommodeuse de dentelles à être fouettée & marquée, & renfermée à

l'hôpital de la Salpétriere pendant neuf ans, préalablement mise au carcan avec un écriteau devant & derriere, portant ces mots : *dépouilleuse d'enfans.*

CHAPITRE LXXXIV.

Directeur.

UN directeur, il y a cinquante ans, formoit encore le personnage le plus important de la société. Diriger les consciences des femmes de qualité, dégrossir une confession, tel étoit son emploi.

ILS sont devenus rares & n'existent plus que chez quelques femmes du second ordre; les femmes de qualité n'en connoissent guere que le nom. Il faut aller les chercher chez quelques vieilles présidentes ou conseilleres, confinées dans un fauxbourg solitaire.

LA, sous le titre de voisin ou d'ami, vit le béat exilé de la ville. On lui a confié l'instruction chrétienne de quelques nieces à marier, & que leur peu de fortune oblige à vivre chez la tante.

SA physionomie quoiqu'austere est fleurie,

sa soutane bien étoffée ; il retrousse avec grace un long manteau ; ses souliers sont lices ; il a presque la contenance & la dignité d'un prélat. Les mots de vertu, de probité, de piété, sont incessamment dans sa bouche ; il étudie les caracteres, les flatte sans affectation, & prend peu-à-peu l'ascendant auquel il aspire. Bientôt il décide de tout dans la maison, & c'est à son tribunal que se portent les questions les plus difficultueuses.

Les nieces craignent de le mettre contre elles, & le ménagent ; puis il devine tous leurs petits secrets ; il a soin de vanter la discrétion & il en tire un parti assez adroit ; il ne répond que quand on le consulte ; mais il fait si bien qu'on le consulte toujours. Aussi n'y a-t-il plus rien à répliquer dès qu'il a prononcé.

Il assigne les confesseurs qu'il faut prendre, les prédicateurs qu'il faut entendre, les églises qu'on doit fréquenter par préférence ; mais il écarte tout ecclésiastique de l'hôtel ; lui seul doit régner, & l'on a soin de ne pas lui faire entrevoir le rabat d'un rival.

A table les meilleurs morceaux sont pour lui, les domestiques le servent avec attention ;

il aime le café, les liqueurs, & il les savoure d'un air réfléchi. Si les propos deviennent un peu libres, il paroît ne rien entendre, & sa physionomie qui prend un caractere de gravité, manifeste seule qu'on profere des paroles inconsidérées; il est civil plus que poli, & l'on voit qu'il a pris son parti sur plusieurs objets; si l'on prononce devant lui le nom de *tartuffe*, on diroit que ce mot lui est étranger.

Il a toujours l'air de marier les nieces; mais il a le mot de la tante, il n'en fait rien: & comme on croit aisément ce qu'on desire, les nieces s'imaginent toujours qu'il s'occupe d'elles; il les tient ainsi en haleine avec une présence d'esprit incomparable.

Cette espece d'hommes, qui occupoit les premieres maisons, descend de jour en jour & reflue vers la bourgeoisie.

Ils n'ont plus aujourd'hui le ton grondeur qu'ils avoient dans le siecle dernier; leur parole est humble & caressante; ils n'osent éconduire ceux qui leur déplaisent; ils font seulement remarquer leur modération; leur amour de la paix, & la victoire remportée sur leur humeur. Rien ne les choque; &

mettant de côté le zele trop ardent qui dévoroit leurs dévanciers, ils écoutent, sans une surprise trop caractérisée, les réflexions & les propos de la philosophie moderne.

Les curés sont un peu jaloux de ces indépendans qui vont sur leurs brisées; mais comme ils sentent que leurs habitués n'ont pas assez de monde pour vivre parmi les personnes d'un certain rang, ils aiment encore mieux voir chez elles un directeur que de n'y appercevoir aucun écclésiastique.

CHAPITRE LXXXV.

Saccoches.

Longs sacs de toile forte propres à loger les membres épars de *Seigneur million*, (*) & dont se servent les porteurs d'argent, qui, hélas! n'en sont pas plus riches.

(*) Quand un million repose majestueusement étendu sur le carreau de la ferme, dans plusieurs sacs & saccoches de différentes grosseurs, l'avare croit lui voir des bras, des jambes, des cuisses, des doigts; & pénétré de respect & d'amour, peu s'en faut qu'il ne personnifie son idole.

On les rencontroit tous chargés & ſuant à groſſes gouttes ſous le fardeau précieux. Les billets de la *caiſſe d'eſcompte* ont diminué tout ce déménagement & remuement perpétuel de ſacs peſans & matériels, qui alloient de coffre en coffre. A cette marque lourde de la richeſſe, on a ſubſtitué le *porte-feuille.*

Cette *caiſſe d'eſcompte* eſt toujours comme une pierre d'attente ſur laquelle on examine ſi le public voudra bâtir de lui-même un édifice de confiance. Il faut en effet que cet édifice devienne l'ouvrage de la nation ; elle a beaucoup de peine à recevoir des idées de *banque ;* elle n'attache aucun ſens aux mots *crédit*, *circulation ;* elle craint toujours qu'un ſecond Terrai ne vienne avec ſa main de fer tout briſer, tout prendre. La défiance preſqu'univerſelle empêche qu'un établiſſement utile ne reçoive les dimenſions, qui le rendroient favorable dans un tems ſur-tout où la diſette d'eſpeces monnoyées ſe fait ſentir, & où les capitaliſtes paroiſſent vouloir théſauriſer, pour voir, ainſi qu'ils le diſent, *ce que tout cela deviendra.*

Le peuple de Paris ne comprendra jamais

ce qu'on appelle *banque*, qu'on ne lui en montre le jeu, non en théorie, mais en pratique. *Paie-t-on à l'hôtel-de-ville? Oui, quoique un peu lentement. — Eh bien, nous reporterons notre argent au trésor royal.* Voilà les deux extrémités du coup-d'œil dont il embrasse la *circulation & le crédit.*

DITES à ce peuple que la richesse doit résider plutôt dans la tête des citoyens que dans leurs coffres, ainsi que le pouvoir n'agit que parce que chaque tête en son particulier le croit réel, il ne pourra vous entendre ; il donnera tout son argent pour des *parchemins-contrats* ; mais il n'échangera point une obole contre un *papier fin*, un *papier-monnoie* qu'on roule, & qui s'appellera *billet de banque*. Il faudra donc changer les noms si l'on veut lui être utile malgré son aveugle opposition.

CHAPITRE LXXXVI.

Fantaisies.

C'EST ce qui desseche, ruine & consume les grosses fortunes; c'est ce qui rend dur &

avare ; ce qui empêche d'être compatiſſant, ſouvent même d'être juſte. Un pavillon bizarre, un jardin ennuyeux, un ſallon doré & mauſſade, abſorbent l'argent qui auroit donné des jouiſſances réelles.

TELLE femme a des fantaiſies de robes, de bagues, de dentelles, qui ſurpaſſent toutes ſes autres dépenſes. La fantaiſie devient paſſion. A peine ſatisfaite, la femme capricieuſe en appelle encore une autre plus extravagante. On veut jouir pour l'œil d'autrui. Ces miſeres détournent l'homme des devoirs & des plaiſirs rendus plus doux l'un par l'autre, & qui lui étoient propres.

TEL eſt le fléau des riches ; ils ſont preſque tous fantaſques ; & comme les fantaſques font des projets qui n'ont ni baſe ni terme, ils éprouvent dans leurs rêves le tourment des Danaïdes ; ils ne jouiſſent point, & ils ont fermé la ſource de la conſolante bienfaiſance, pour ſe livrer à de courtes ſenſations fauſſes & illuſoires.



CHAPITRE LXXXVII.

L'air de Cour.

LA cour eſt le centre de la politeſſe, parce qu'elle y donne le ton des uſages & des manieres. L'air de cour s'imprime dans un garçon de la chambre, dans un petit contrôleur ; & à l'inſtar des grands ſeigneurs, ils affectent une contenance modeſte, puis reparoiſſent fiers & ſuperbes. Les valets prennent un ton qui par-tout ailleurs ſeroit l'excès du ridicule.

ON marche des épaules à la cour. Le courtiſan ſalue légérement, interroge ſans regarder, gliſſe ſur le parquet avec une légéreté incomparable, parle d'un ton élevé, préſide aux cercles juſqu'à ce qu'il paroiſſe un nom qui le réduiſe au ton général.

LA politeſſe de la cour eſt-elle ſi renommée, parce qu'elle vient du centre de la puiſſance, ou parce qu'elle provient d'un goût réellement plus raffiné ?

LE langage y eſt plus élégant, le maintien plus noble & plus ſimple, les maximes

plus aiſées, le ton & la plaiſanterie y ont quelque choſe de plus fin ; mais le jugement y a peu de juſteſſe, les ſentimens du cœur y ſont nuls ; c'eſt une ambition oiſive, un orgueil prêt à faire des baſſeſſes, un deſir immodéré de la fortune ſans travail, une crainte ſervile de la vérité.

LA on redoute la vertu du prince, on lui ſouhaiteroit des vices ; on n'eſpere qu'en ſes foibleſſes ; & ce vernis ſéduiſant qui maſque l'attitude & orne la parole, cache la flatterie & l'effronterie d'un cœur corrompu.

PARMI le nombre des courtiſans ſe mêlent des aventuriers qui ſe lancent dans la foule, ſont par-tout, publient les nouvelles indifférentes. Voyez leurs courſes précipitées ; ils vont, viennent ; que veulent-ils ? que demandent-ils ? on n'en ſait rien ; ils mourront ſans rien obtenir.

LE courtiſan qui vous a ſalué dans la rue, ne vous reconnoît plus au lever ou à la meſſe.

QUE de gens ont broyé inutilement le pavé de la route de Verſailles ! Plus d'un courtiſan meurt étique devant l'objet qu'il pourſuit & qu'il adore.

Ces courtiſans oiſifs que l'intérêt dévore,
Vont en poſte à Verſaille eſſuyer des mépris ;
Qu'ils reviennent ſoudain rendre en poſte à Paris. VOLT.

LE

Le jour que l'on nomme un ministre, c'est le plus grand génie qui ait jamais existé; rien n'égale sa pénétration, son désintéressement; l'éloge est outré, il ne peut l'entendre sans rougir, tout retentit de ses louanges. A quelque tems de là il chancelle; le dédain, le blâme, l'aigreur attaquent sa personne & ses opérations. On n'a plus rien à attendre de lui: on le déchire avec fureur.

Le ministre, le lendemain de sa nomination, se trouve des parens qu'il n'a jamais vus, & des amis qu'il ne connoît pas.

On démêle sur toutes ces physionomies de cour, l'inquiétude que tout l'apprêt du visage ne déguise pas parfaitement; le ri n'est pas vrai & les caresses sont contrefaites. Le courtisan s'exerce en tout tems à nuire à la réputation de ceux qu'il ne connoît pas, pour savoir mieux nuire à la fortune de ceux qu'il connoît. Cela s'appelle *pelotter en attendant partie.*



CHAPITRE LXXXVIII.

Liseurs de gazettes.

VOYEZ-LES assis sur un banc au Tuileries, au Palais-Royal, à l'arsenal, sur le quai des Augustins & ailleurs. Trois fois la semaine ils sont assidus à cette lecture ; & la curiosité des nouvelles politiques saisit tous les âges & tous les états.

MAIS tous ces lecteurs ardens & bénévoles ne savent pas que ces nouvelles sont mutilées ; tronquées avant de circuler dans Paris ; qu'un censeur bien payé a sur ces papiers politiques une inquisition illimitée. Il ne se doute pas qu'un *bureau*, suprême inspecteur des gazettes, prépare celles qui nourrissent leur crédule simplicité. C'est là qu'on déchire la page de vérité ; qu'on ordonne de déguiser, de supprimer ; que les événemens sortent tout arrangés par les mains des *rédacteurs* & des *reviseurs*, qui taillent & habillent les nouvelles selon le systême & les idées du jour. Aussi la version du lendemain ne sera pas celle de la veille. Le *bureau* aura ordonné

des *incidens*, aura effacé, puis réhabilité la même phrafe, fans trop favoir ce qu'il doit permettre ou empêcher. Un courier fera vingt voyages pour la ftructure d'une période; mais à coup fûr on prendra toujours le parti de rayer; car c'eft le plus court. Oh, comme l'on craint le tocfin d'une période indocile!

MILLE fois trompé, le bourgeois de Paris le fera encore le lendemain. Il eft tellement né pour l'erreur qu'on lui apprête, qu'il ne s'appercevra pas que chaque ordinaire le remet précifément au même point, & que tous ces faits qu'il prend pour certains, deviennent équivoques quelques jours après, parce qu'on a donné des dimenfions étranges à un peu de vérité, & que tout le refte a reçu les couleurs ingénieufes du menfonge.

NE diroit-on pas à chaque *Mercure* nouveau, que l'Angleterre eft abîmée, qu'elle n'a plus ni flottes, ni commerce, ni banque? On entend dans les cafés des gens qui, la *gazette de France* en main, au plus léger avantage, affirment que le peuple Anglois eft aux abois; que dans trois mois il n'en fera plus queftion. C'eft un épicier du coin qui fpécule fur le fucre & le café, qui fait ces

belles prophéties ; il le dira le soir à sa femme qui hait les Anglois, parce qu'ils sont hérétiques.

CEPENDANT on a passé sous silence, pendant six années consécutives, les opérations de ce peuple énergique, valeureux & fier, qui crée & qui sent ses forces, & dont la situation politique n'est jamais voilée; car dans une feuille véridique, le gouvernement annonce avec franchise les revers & les succès de la guerre; & l'Anglois après avoir dit tout haut sa façon de penser (*) donne volontairement une partie de sa fortune pour les besoins de la patrie. Et pourquoi? C'est qu'il a pu avoir un avis & le produire en citoyen à ses concitoyens.

JAMAIS on ne vit chez aucune nation plus de ressources, plus d'intrépidité, plus de nerf, plus de génie. Ses flottes sorties de ses ports comme par enchantement, tiennent du prodige, & la postérité aura peine à croire ce que l'histoire lui racontera, tant le grand ref-

---

(*) Au commencement de la guerre contre l'Amérique, un citoyen de Londres, qui ne l'approuvoit pas, publia un pamphlet ayant pour titre: *Shall i go to war against my brethren in America.*

fort de la liberté eſt fait pour opérer les choſes les plus extraordinaires. Et comment ne pas s'intéreſſer aux deſtinées de ce peuple qui offre l'homme ſous ſa plus noble attitude! Sa bravoure, ſes vertus patriotiques ſont dues à ſon gouvernement. L'Angleterre, un bras en écharpe, a combattu la France, l'Eſpagne, la Hollande, l'immobilité de quelques alliés ſecrets. Seule elle a contrebalancé trois puiſſances voiſines. Voilà ce que fait un peuple qui a ſon génie en propre. Le bras eſt toujours ferme quand notre penſée entiere eſt à nous. Légiſlateurs, étudiez donc enfin cette réaction, & connoiſſez ce viſible rapport.

LORSQU'UN pamphlet véridique vient par haſard à ſe gliſſer dans la capitale, le *bureau* frémit; prétend qu'il faut garder un *tacet abſolu* ſur les événemens qui agitent l'Europe, comme devant nous être étrangers à nous, pauvre peuple, aſſis aux derniers rangs; qu'il n'eſt pas néceſſaire que nous ayions une autre feuille que la *gazette de France*, parce que c'eſt là que ſont les idées completes, les faits dans toute leur intégrité; & que s'il y a par fois quelques omiſſions, c'eſt pour ne point trop chagriner les bons citoyens, les rentiers par-

ſibles, & ne point inquiéter leur ſenſible patriotiſme.

Si vous payez au *bureau*, vous aurez peut-être le privilege de faire venir du dehors des nouvelles politiques; mais elles ſeront revues & corrigées. Jamais la vérité nue n'obtiendra ſon paſſeport.

Oh! que ce *Renaudot* qui, dans le ſiecle paſſé, preſſentit le beſoin de l'oiſiveté, de la vieilleſſe & de l'eſprit d'obſervation ſi rare, (mais pourtant caché quelque part dans les murailles de Paris) ouvrit une mine féconde à l'avidité de nos *bureaux modernes!* Tous les commis ont juré de vivre ſur ces gazettes & autres feuilles périodiques, & ils vivront à leur aiſe; car la curioſité du public qui s'imagine toujours qu'on ceſſera de l'abuſer, eſt un fond intariſſable.

Mais qu'arrive-t-il auſſi de tout cet étalage de menſonges?

Un bon mot dit à propos renverſe en un inſtant tout l'édifice de ces gazettes privilégiées: *Comment va le ſiege de Gibraltar? Aſſez bien; il commence à ſe lever.* Ce mot paſſe de bouche en bouche; on le répete au café, au parterre; tout le monde rit juſ-

qu'à l'épicier, & le public tout-à-coup éclairé ſait enfin à quoi s'en tenir.

QUEL nom mépriſable que celui de *gazetier*, quand on vend le menſonge à la face de l'Europe; que l'on trahit d'une maniere auſſi vile les intérêts de la génération préſente, & qu'on s'abandonne au mépris de la poſtérité qui s'avance & qui va flétrir bientôt le ſoudoyé & celui qui le ſoudoie!

CES détails ſi bien vendus, dont on eſt ſi avide aujourd'hui, deviendront dans quinze jours d'une indifférence abſolue. A la paix, toutes ces trompettes confuſes ſe tairont; ces chroniques journalieres tomberont dans le plus profond oubli; l'hiſtorien n'y trouvera que des dates & cherchera ailleurs des mémoires que la puſillanimité, la paſſion & l'ignorance n'auront point altérés.

QUE l'hiſtorien ſera ſur-tout embarraſſé, quand il lui faudra peindre l'eſprit des citadins au milieu de ces grands mouvemens qui exprimoient le ſang des nations, & quel degré d'intérêt prenoit l'habitant des villes à ces chocs épouvantables! Comment tout Paris étoit-il inſurgent, ſans trop ſavoir pourquoi;

ou du moins sans avoir su tirer la moindre conséquence de sa gratuite opinion ?

Les noms des généraux Américains, & les lieux de la guerre, sans cesse estropiés par un peuple ignorant ; le grand mot de la *liberté des mers* dans la bouche de nos dames ; nos élégans confondant les mâts & les cordages d'un vaisseau, comme s'ils l'eussent monté ; l'Europe tout-à-coup transplantée en Amérique, & le globe couvert d'un pole à l'autre de républiques naissantes, trouvant chacune leur *Franklin* avec la devise, *eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis* ; toutes ces créations délirantes faites à un souper libertin par des hommes qu'un exempt subitement entré auroit fait pâlir ; oh, quel chapitre grotesque à tracer !

A la nouvelle du désastre que notre escadre éprouva sous les ordres du *comte de Grasse*, le Parisien jeta un cri de douleur & d'indignation ; il ne se fit pas à l'idée de voir entrer le superbe vaisseau *la ville de Paris* dans les eaux de la Tamise. On eût dit que cette commotion alloit imprimer aux esprits un caractere absolument nouveau ; mais le Parisien, après les clameurs les plus hautes,

retomba tout-à-coup dans le ſilence qui lui eſt ordonné.

Depuis ſept à huit mois ſeulement, le fretin des nouvelliſtes, à certaines heures, compoſe des groupes devant les cafés & autres endroits où ſe liſent les gazettes. Un orateur prépoſé par la police endoctrine la troupe écoutante ; il eſt rarement contredit. Oſez combattre le harangueur & les leçons dictées qu'il diſtribue, l'eſpion averti aura bientôt ſon oreille à votre bouche.

Ces groupes (que le fuſil du guet auroit diſperſés autrefois) ont reçu la permiſſion de raiſonner ſur le pavé, le pied dans le ruiſſeau, au bruit des carroſſes qui paſſent & qui interrompent le zele & l'éloquence de l'orateur ; car la roue écraſeroit tout comme un autre ce Démoſthene nouveau.

Ce qui étonne le plus, c'eſt de voir de pauvres diables tout déguenillés ſe paſſionner pour une nouvelle récente, & s'en raſſaſier comme ſi c'étoit du pain.

Plusieurs ſe font aides-de-camp & ſervent à la correſpondance des nouvelles qui circulent parmi ces groupes ardens à ſe nourrir de bavardage, & qui oublient l'heure du

ſouper & leur famille, pour ſe livrer à la ſinguliere manie d'écouter & de dire des ſottiſes en plein air.

La police ne leur conteſte pas ce rare plaiſir; & c'en eſt un bien vif pour l'obſervateur, que d'examiner ces figures groteſques, & d'entendre les réflexions baroques qui enchériſſent encore ſur les préventions & les erreurs des gazettes les plus anti-anglicanes.

CHAPITRE LXXXIX.

Entreſols.

Les architectes, dans la conſtruction de leurs hauts & modernes bâtimens qui frappent la vue de tous côtés & dans les rues les plus dédaignées, ont jugé que celui qui occuperoit la boutique ne devoit avoir au-deſſus qu'un cachot pour y ſéjourner.

Tous ces entreſols ſont une eſpece de cave baſſe & voûtée, & le plancher eſt ſi peu élevé; que la tête de l'homme de la taille ordinaire y touche preſque.

Celui qui eſt obligé de vivre là-dedans en ménage, riſque ſa ſanté par le peu d'air

qui y circule, ſur-tout pendant la nuit lorſque tout eſt clos. Comment relever d'une maladie dans un eſpace auſſi étroit ? Comment une femme y peut-elle accoucher & faire ſes couches ?

TANDIS que l'architecte a affecté de donner aux premiers étages une hauteur faſtueuſe, il a écraſé l'entreſol. Paſſé le troiſieme étage, à meſure qu'il s'eſt élevé, il a diminué l'air inſenſiblement, & le ſeptieme redevient auſſi reſſerré que l'entreſol.

ARCHITECTES inhumains! vous avez péché; vous avez adopté l'eſprit du riche; vous avez calculé comme eux; tout d'un côté, rien de l'autre; vous avez peſé l'air dans une balance avare; vous avez dit avec cruauté: il ne faut pas plus de place pour un lit. Un homme de ſix pieds pourra à la rigueur ſe mouvoir & s'étendre dans ce cachot. Vous avez fait des loges, & non des chambres. Barbares! pourquoi vous êtes-vous ainſi prêtés à l'avidité des propriétaires ? Complices de leur dureté inſultante, vous avez avili votre art; il conſiſtoit à donner à chaque caſe de la ruche humaine des dimenſions à-peu-près égales. Voyez l'abeille; conſtruit-elle ici des

alvéoles très-larges, là des alvéoles excessivement resserrés ? Non, son ouvrage est régulier ; & pourquoi ne pas imiter dans vos travaux cet insecte admirable ? Que ne corrigiez-vous les idées basses & mesquines du bâtisseur ?

ARCHITECTES ! vous direz tous, *il n'est pas permis de fabriquer ni de vendre des poignards*, & au bout de votre compas, après une lente réflexion, vous avez voûté à dix pieds des ruisseaux infects, les cages insalubres où vous saviez que vos semblables devoient naître, respirer, croître & vivre.

Vous n'êtes pas aussi coupables que le fondeur qui jeta en moule son taureau pour complaire à la tyrannie ; mais vous avez manqué d'entrailles, de prévoyance, de dignité ; & vout méritez qu'on vous condamne à occuper toute votre vie ces entresols, où vous n'avez fait entrer que tant de rayons de lumiere, & tant de pouces cubes d'air.

Je déclare quiconque aura tracé ces desseins chiches, & livré ces plans sordides pour l'élévation de ces nouveaux bâtimens, indigne & incapable à jamais de travailler à un temple, à un théatre, à un hôpital,

enfin à tout édifice vaste & majestueux, soit par son utilité ou par sa grandeur, pour inspirer l'admiration à la génération présente ou future.

CHAPITRE XC.

Vendeur de Tisanne.

IL porte une fontaine de fer-blanc sur son dos ; il a un bonnet garni de plaques & de plumes de héron ; il est ceint d'un tablier blanc ; il se place dans un passage public, toujours debout ; il crie incessamment & interrogativement : *à la fraiche*, *qui veut boire ?*

DEUX gobelets d'argent sont enchaînés à sa ceinture, de peur sans doute que le buveur ne les emporte & ne se cache après dans la foule ; mais la chaîne longue & courbée pend encore jusqu'à terre. Celui qui boit n'est pas sûr d'avaler jusqu'à la derniere goutte. Un passant brusque marche sur la chaîne qu'il n'apperçoit pas, fait danser le gobelet & la liqueur : tout le groupe environnant est mouillé de l'eau de réglisse qui a échappé aux levres avides & trompées du nouveau Tantale.

L'EAU de réglisse a été bien battue dans la fontaine éternellement ambulante ; aussi mousse-t-elle d'elle-même ; les enfans, les bonnes, les garçons tailleurs, les écoliers s'attroupent en été autour du vendeur de tisanne ; il ne fait qu'ouvrir & fermer le robinet avec une précision adroite, & tous boivent dans le même vase. Le rincer seroit chose longue & superflue ; les buveurs pressés de la soif n'en donnent pas le tems ; on en fait néanmoins le semblant.

Vous seriez sur une échelle de dix pieds de hauteur, que le gobelet enchaîné pourroit encore monter jusqu'à vos levres. Si vous buvez lentement, ce qui n'est pas permis, le vendeur tire la chaîne à lui, & vous avertit de cette maniere que d'autres attendent. *Avalez*, vous crie-t-il, *c'est du vin de Condrieux, vin de Canarie!*

ON donnoit autrefois deux coups à boire pour un liard : mais c'étoit dans le bon tems. Depuis que tout est renchéri, on ne donne plus qu'un coup à boire pour trois deniers ; ce qui fait que quelques bourgeoises économes partagent le gobelet en deux ; moyen adroit pour alléger l'écot.

POURQUOI boit-on à cette fontaine, dira l'étranger, au lieu de boire largement aux fontaines publiques? Il en parle bien à son aise, lui! On ne boit pas aux fontaines publiques de Paris; c'est la chose impossible; point de bassin, un robinet très-bas, le plus souvent à sec, en voulant boire on se casseroit les dents contre le gouleau.

CES vendeurs de tisanne arpentent le dimanche les Champs-Elisées & les boulevards, arrosant les bouches qui suffoquent de poussiere. Ils vident leurs fontaines jusqu'à douze ou quinze fois de suite, & gagnent par jour jusqu'à sept francs dans les mois de l'été.

L'IMMOBILE paquet de régliffe n'abandonne jamais le fond de cette fontaine; tourmenté par un choc perpétuel, il faut qu'il rende tous ses sucs. Ceux qui veulent avoir la vogue y ajoutent quelques tranches de citron. Ceux-là on les distingue de loin! ils sont plus fiers que les autres, & la plume de coq plus élevée voltige sur leur tête: on les invite & ils font la sourde oreille.

SI le vendeur ment en criant *à la fraiche*, ce n'est pas de sa faute; il marche le long du mur tant qu'il peut; mais il y a loin de la

riviere aux promenades publiques, & si les rayons du soleil ont fait bouillir l'eau de réglisse, il n'en peut mais. N'a-t-il pas ombragé sa tête d'un panache, comme pour mettre à l'ombre la boisson publique? Peut-il affoiblir l'œil du jour, commander à la fraîcheur, donner une boisson à la glace pour trois deniers?

En hyver il criera *à la chaude*; mais le métier ne vaudra plus rien, & le vendeur de tisanne appellant en vain le public sans soif, se fera dans son désespoir rapeur de tabac.

Cet abreuveur de populace altérée est quelquefois bel-esprit. Tandis que sa main distribue l'eau mousseuse, sa langue débite une infinité de *rébus* populaires qui réjouissent le buveur; il s'interrompt pour rire d'une bouche large au nez de celui qui le désaltere & qui l'amuse: le tout pour un liard.

Anatomistes, dites-le moi, comment son gosier docile peut-il suffire à crier sans interruption, à chanter sa marchandise, avec des roulades, des passages & des tons qui me surprennent véritablement? Le larynx de ces hommes là est bien remarquable, & leur glotte de perroquet doit avoir, si je ne me trompe

trompe, une configuration toute particuliere. C'eſt une voix enfin comme il n'y en a pas dans le reſte du monde.

MUSIQUE, bons mots, régliſſe, ils prodiguent tout; mais auſſi faiſant certaines pauſes, ils diſparoiſſent & vont au cabaret métamorphoſer promptement en vin l'eau fade de leurs fontaines. En cela, ils reſſemblent aſſez au vendeurs de morale, qui la crient volontiers en tous lieux, mais qui laiſſent à d'autres le ſoin de la ſavourer.

CHAPITRE XCI.

La curioſité.

VOUS avez vu des fontaines portatives qui voyagent. Eh bien, voici un *opéra ſur roulette, & qu'on porte à dos d'hommes.* (*) C'eſt une caſſette où ſont adaptés ces verres d'optique qui groſſiſſent les objets. Là vous voyez Conſtantinople, Pekin, Londres, Madrid, la bataille de Fontenoy, gagnée en

(*) Vers heureux de M. Lemiere.

perſonne par Louis XV, un combat ſur mer, avec la fumée des canons, où le François eſt vainqueur : les images paſſent ſucceſſivement & l'explication va toujours ſon train ; elle ne cadre point exactement avec l'objet qui paroît ; la parole va plus vîte que le carton coloré. Mais le directeur eſt preſſé, il faut qu'il donne douze repréſentations par heure. Tudieu, quel chef-d'œuvre !

Un rideau couvre les curieux ; il eſt bombé par le dos ſenſible des ſpectateurs. Aux beaux endroits, leur ſatisfaction perce & le rideau eſt ému.

L'impatience ſaiſit ceux qui attendent ; ils prennent une moitié de lunette ; le fil de l'admirable hiſtoire eſt interrompu pour celui qu'on a diſtrait, & voilà qu'il en commettra toute ſa vie une erreur contre la géographie.

Le Pariſien a voyagé ſans grande dépenſe & ſans accident ; il a vu au fond de la boîte merveilleuſe tous les païs qu'il ne verra jamais autrement ; il ſe ſent plus inſtruit ; il a une idée de l'océan, d'un vaiſſeau vogant à pleines voiles ſur la mer tranquille ou orageuſe ; & la jeune fille, curieuſe & réſervée, que

les vaisseaux de haut-bord intéressent moins; a demandé quand passeroit le *serrail du grand-seigneur*; il passe, elle s'en retourne avec la confiance qu'il ne ressemble pas tout-à-fait au couvent où l'on retient sa cousine.

C'EST ce qu'elle desiroit de savoir; mais l'*eunuque blanc* l'embarrasse encore. Elle l'a vu près de la sultane favorite, & elle n'en devine pas davantage. Le grossier explicateur a passé là-dessus si rapidement, & c'étoit là sur-tout ce qu'elle auroit voulu connoître à fond dans la curiosité.

ON jouit des miracles de cette curiosité pour six deniers par dos, égalité de places; il n'y a ni premieres loges ni parterre, & jamais il n'y eut dans ce spectacle de désobéissance formelle à la voix du directeur. Pendant l'intervalle des représentations & des scenes, il joue d'un instrument qui représente tout un orchestre. Il n'y a ni musiciens, ni acteurs, ni receveurs de billets à soudoyer; il est tout lui seul. Maître du physique comme du moral, on voit qu'il a composé l'*explication* ou le *commentaire* de la décoration changeante, & il a par-dessus le marché les épaules assez robustes pour em-

porter son théatre & le promener dans les différens quartiers où il suppose que le goût regne encore.

CHAPITRE XCII.

Sallon de Peinture.

Ce sallon est peut-être le plus réguliérement vaste qui existe dans aucun palais de l'Europe. Il n'est ouvert que tous les deux ans. La poésie & la musique n'obtiennent pas un si grand nombre d'amateurs : on y court en foule ; les flots du peuple, pendant six semaines entieres, ne tarissent point du matin au soir ; il y a des heures où l'on étouffe.

On y voit des tableaux de dix-huit pieds de long qui montent dans la voûte spacieuse, & des miniatures larges comme le pouce, à hauteur d'appui. Le sacré, le profane, le pathétique, le grotesque, tous les sujets historiques & fabuleux y sont traités & pêle-mêle arrangés ; c'est la confusion même. Les spectateurs ne sont pas plus bigarrés que les objets qu'ils contemplent.

Un badeau prend un perſonnage de la fable pour un ſaint du Paradis ; *Typhon* pour *Gargantua ; Carron* pour *S. Pierre ;* un *ſatyre* pour un *démon ;* & comme le dit l'auteur du poëme *des Faſtes*, l'*arche de Noé* pour le *coche d'Auxerre.* Eh bien ! ce peuple qui n'a aucune connoiſſance en peinture, va par inſtinct au tableau le plus frappant, le plus vrai ; il ne le manque pas. C'eſt qu'il eſt juge de la vérité, du trait naturel ; & tous ces tableaux ſont faits pour être jugés en dernier reſſort par l'œil du public.

Ce qui fatigue & quelquefois révolte, c'eſt de trouver là une foule de buſtes, de portraits d'hommes ſans nom, ou le plus ſouvent exerçant des emplois anti-populaires. Que nous fait la figure de ces financiers, de ces premiers ou ſeconds commis, de ces dolentes marquiſes, de ces inconnues comteſſes, de ces préſidentes nulles, qui ont les joues enluminées ; car il faut peindre les femmes avec leur rouge ; il faut de plus les faire rire. De ſorte que le ſallon a l'air d'une aſſemblée de foux, groteſquement habillés, qui ſe rient aux nez & ſe moquent les uns des autres.

Puis ces visages semblent dire : j'ai payé par orgueil pour être ici sur la toile ou en marbre. Toutes ces physionomies, que rien ne fait sortir du cercle vulgaire, méritent-elles cette distinction ? Elle ne devroit être accordée qu'aux personnes distinguées par leurs vertus, leurs talens, ou par des services rendus à la patrie.

Que le pinceau se vende à l'oisive opulence, à la fatuité hautaine, le portrait peut demeurer dans la salle ou dans le boudoir ; mais qu'il ne vienne jamais affronter les regards du public dans un lieu que la nation accourt visiter. Peut-on voir sur la même ligne le buste d'un guerrier illustre, d'un homme de génie & celui d'un garde-note ?

Pendant l'ouverture du sallon, il paroît une multitude de brochures que tracent tour-à-tour l'envieux, l'ignorant & l'amateur. Chacun alors a la manie de se connoître en peinture ; & les gens de lettres en général ne s'y connoissent pas, quoiqu'ils affectent aujourd'hui de faire entrer dans leur style beaucoup de termes de cet art. Ce déluge de pamphlets n'empêche pas la foule de se porter aux tableaux critiqués ; & l'enfant qui sourit à la

peinture parlante, détruit toutes les objections de l'écrivain prévenu ou difficile.

QUAND la jalousie s'allume une fois entre les peintres, elle surpasse encore celle des poètes.

LES peintres d'histoires se placent au-dessus des autres peintres, qu'ils appellent peintres de *genre*.

LA peinture dans le siecle dernier sembloit n'appartenir qu'à l'église & aux rois; elle ne travailloit que pour les temples & les palais. Voilà pourquoi les peintres d'histoire sont encore orgueilleux & veulent tenir le premier rang. Il leur est dû toutefois, quand ils ont marié à la belle exécution le choix d'un sujet noble & intéressant.

SI dans notre malheureuse tragédie il y a toujours un roi; si ce roi est toujours un tyran, & s'il s'agit toujours de le poignarder, de lui ôter la *vie & la couronne;* de même, la peinture, comme la tragédie amoureuse de catastrophes sanglantes, a eu la sombre & longue manie des compositions représentant des martyrs, des supplices, des bûchers, des corps mutilés ou brûlés. Entrez dans une église; vous ne voyez dans les voûtes que des mines

de bourreaux & des ſaints patiens que l'on torture à loiſir.

Le pinceau long-tems conduit par l'eſprit fanatique des moines, ou dévoué à l'adulation la plus caractériſée, eſt revenu enfin à des compoſitions douces, agréables & touchantes.

Les ſujets ſont mieux choiſis ; ils appartiennent à la morale, au ſiecle paſtoral ou au patriotiſme ; & l'œil n'eſt plus révolté par ces images de tyrannie & de cruauté, qui teignent de ſang les murailles de nos temples, dans l'idée d'honorer ainſi les victimes de la religion : mais ſi elles jouiſſent d'un bonheur ineffable, pourquoi tranſmettre aux regards la figure atroce de leurs bourreaux, & en épouvanter l'ame timide & compatiſſante qui vient adorer & prier ?

Les mœurs actuelles nuiſent beaucoup aux jeunes peintres. Ils ſont devenus moins laborieux que leurs prédéceſſeurs. La trop grande diſſipation dans laquelle ils vivent, abſorbe le tems néceſſaire pour les grands travaux ; puis le libertinage dégrade auſſi quelquefois l'artiſte & ſon génie. Il étoit fait pour s'élever au ſublime ; il amollit ſon pinceau, le dénature, le rabaiſſe à des ſcenes communes.

Tel qui étoit né pour nous retracer les faits immortels de notre hiſtoire, fera une *bambochade*, ou deux petits amours ſeront groupés près du fémur d'une nymphe.

ON voit au ſallon que les peintres François ont été fort embarraſſés pour peindre nos têtes poudrées & nos joues enluminées: mais quand il faut que leur pinceau rende un *conſeiller en robe*, alors c'eſt bien autre choſe. Quoi de plus ridicule en peinture, qu'un homme affublé d'une étoffe noire, ayant lui-même le viſage baſané, une perruque vaſte & d'une blancheur éclatante? Il n'y a rien de ſi diſcordant en couleur; la nature n'a rien fait de ſemblable. Il ne faut qu'une pareille figure pour tuer un tableau, fût-il parfait d'ailleurs. Je ne connois rien au monde de plus groteſque, de plus biſarre, que ces tableaux de l'*hôtel-de-ville* & de *Sainte-Geneviève*, où l'on voit de pied en cap les *prévôts des marchands* & les *échevins* avec leurs robes traînantes, leurs perruques ébouriffées, leurs manchettes, &c. L'imagination dans ſa biſarrerie ne ſauroit rien créer au-delà de ces encolures. Prenez le coſtume de tous les peuples de la terre, je vous défie de ren-

contrer quelque chose de plus risible. Raphaël, le Titien, Rubens auroient pris ces coiffures moutonnées pour un charge extravagante, une fantaisie inconcevable.

QUE le peintre s'abstienne donc désormais de peindre des perruques poudrées & des robes noires. L'Habillement des Hottentots seroit cent fois moins étranger au pinceau, & ne le repousseroit pas d'une maniere aussi dure, aussi discordante.

J'EN dirois autant du rouge des femmes; mais cela saute tellement aux yeux, que j'en connois plus d'une qui par instinct n'ont pu se considérer long-tems dans leurs portraits chargés de cette enluminure. Quelque chose leur disoit qu'elles pourroient être ainsi dans le monde, vu l'usage, la mobilité des yeux & des traits du visage; mais que de plaquer ce *rouge*, ce masque sur la toile, c'étoit vouloir immortaliser tout-à-la-fois le mauvais goût & une tache défigurante.

LE ciel de Paris, dans sa teinte demi-sombre, est peu favorable à la couleur. Les peintres qui arrivent de Rome avec une touche fraiche & brillante, la perdent insensiblement; & l'on distinguera toujours l'école du Louvre

à ſon coloris, en général inférieur à celui des autres écoles.

CHAPITRE XCIII.

Boueurs.

Ils enlevent les immondices que le balai domeſtique pouſſe dans le coin des bornes; mais ce balai eſt mou & inſuffiſant; les boueurs écument la ville. Il faut de l'adreſſe pour paſſer vîte entre leur pelle & leur tombereau.

Si vous ne prenez pas bien votre tems; ſi votre élan manque de juſteſſe, la pelle du boueur ſe verſe dans votre poche. Il faut avoir l'œil preſte & le pied ſûr; car les boueurs en ſouquenilles, ennemis nés des habits propres, n'interrompent jamais leurs fonctions. Ne ſoyez point diſtrait en paſſant à côté d'eux; ils ne vous voient pas, ils ne ſongent point à vous; ils flanquent la boue épaiſſe comme de l'eau bénite; & s'ils nettoient les rues, ils n'ont point d'ordre de ne pas faire jaillir ſur les paſſans de larges éclabouſſures.

Le tombereau voiture une boue liquide &

& noirâtre, dont les ondulations font peur à la vue ; elle s'échappe, & le tombereau entr'ouvert diſtribue en détail ce qu'il a reçu en gros. La pelle, le balai, l'homme, la voiture, les chevaux, tout eſt de la même couleur, & l'on diroit qu'ils aſpirent à imprimer la même teinte ſur tous ceux qui paſſent. Le danger eſt ſur-tout du côté où le boueur n'eſt pas ; vous longez avec confiance une roue immobile, une pelletée d'ordures vous deſcend ſur la tête.

La putridité morale accompagne pour ainſi dire l'infection des ruiſſeaux. Oh, ſi la pelle du boueur pouvoit mettre dans le même tombereau toutes ces ames de boue qui infeſtent la ſociété, & les charier hors de la ville, quelle heureuſe découverte, & combien elle ſeroit précieuſe à la police !

Les inſpecteurs font au moral ce que les boueurs font au phyſique. Mais ils n'enlevent pas tout ; il eſt impoſſible de vivre dans cette grande ville ſans être maculé par la pelle du boueur, ou par la langue de la baſſeſſe ; il faut recevoir le coup de la méchanceté comme le coup du balai, ſe laver & ſe taire.

Paris depuis quelques années m'a paru plus

mal-propre qu'il ne l'étoit ci-devant. D'où vient cette négligence? Le bourgeois tenu de balayer sa porte, ne la balaie pas ou la balaie lâchement. La police avoit établi des balayeurs, à charge de faire payer à chaque maison une légere contribution: mais le bourgeois qui redoute la plus petite taxe, parce qu'il sait par expérience qu'elle ne fait que *croître & embellir*, s'est refusé au paiement. On attend sans doute que le bourgeois récalcitrant en ait jusqu'aux oreilles & qu'il crie. Alors il se soumettra de bonne grace à la régie des balayeurs, qui me semblent de toute nécessité. Les servantes & les valets s'acquittent très-mal de cet emploi devant la façade des maisons; & puis le balai ne va point jusqu'au ruisseau du milieu, parce qu'à Paris, plus qu'ailleurs, chacun est pour soi & qu'on s'y inquiete peu de l'intérêt général.

En attendant que ce procès entre la bourgeoisie & la police soit vidé, le riche qui va en carrosse s'en moque, & la boue ferrugineuse vole sur celui qui ne veut pas payer & sur celui qui paieroit bien volontiers. Les dégraisseurs y gagnent; mais souvent leur art disparoît devant certaines taches indélébiles,

tant les souillures, au physique comme au moral, ont dans cette double fange une empreinte corrosive qui brûle & noircit l'étoffe.

CHAPITRE XCIV.

Charrettes.

ELLES sont toujours trop chargées & au-delà de ce qu'il est possible à des chevaux de traîner. Si le pavé est glissant & qu'il faille monter un pont ou une rue un peu élevée, c'est un train d'enfer ; rien n'égale la brutalité, la stupidité & la barbarie du charretier. Toujours fouettant & jurant, le pavé étincele sous les nerfs tendus & impuissans des malheureux chevaux qui ne peuvent dompter la résistance du fardeau. Les coups de fouets déchirans qui retentissent, tandis que les pieds des chevaux frappent & brisent les grès des pavés, font des rues de Paris une arene de tourmens pour le plus utile de tous les animaux.

IL n'y a point d'Anglois qui ne tressaille d'effroi & qui ne soit saisi de douleur, en les voyant traiter si inhumainement. Les char-

retiers lui paroissent fort au-dessous des chevaux qu'ils accablent de coups. Leur dureté est ce qui retarde leur course ; les mieux nourrir, les charger moins ; voilà ce qui rendroit leur service plus prompt & plus durable.

UNE ordonnance de police, favorable aux chevaux, seroit-elle déplacée ?

CHAPITRE XCV.

Turgottines.

VOITURES publiques, ainsi nommées lors du changement que fit M. Turgot dans toutes les messageries du royaume, à l'aide d'un privilege exclusif.

LA gêne qu'on y éprouve pourroit un jour faire naître l'idée fausse d'un ministre exacteur. La caisse de ces carrosses est étroite, & les places y deviennent si pressées, que chacun redemande sa jambe ou son bras à son voisin lorsqu'il s'agit de descendre. Le marche-pied trop haut est incommode & impraticable pour les femmes.

SI malheureusement il se présente un voyageur avec un gros ventre ou de larges épaules,

tout le monde est supplicié, il faut gémir ou déserter.

On fait partir les voyageurs à deux heures du matin en hyver, afin de dépenser le tems dans des bureaux vers les quatre heures du soir, & ce pour la visite de quantité de ballots qui ne les regardent pas. Il y a des bureaux où l'on vous tient la carrossée en plein minuit à la belle étoile, dans une cour venteuse, durant tout le tems de la décharge immense des marchandises; & quand on se plaint on vous répond que *telle est la volonté du roi*. Le commis insolent se moque du citoyen, en lui fermant la bouche avec ce grand mot, que d'ailleurs le ministre & le rat-de-cave mettent en France à *toutes sauces*.

On attele de maigres chevaux de poste, souvent écorchés, à cette machine monstrueuse, chargée de monde & surchargée de coffres & de valises. Il n'y avoit que des foux qui pussent imaginer de faire courir la poste à des voitures si lourdes; mais les inventeurs se sont fort peu embarrassés de faire crever des chevaux & pâtir des hommes; le gain, voilà ce qui a fait rouler la machine dans leur imagination, & puis il a fallu, bon gré mal-

gré

gré, qu'elle roulât ſur les chemins. Mais pourquoi s'en étonner ? On a bien vu les grilles de Chanteloup aller en poſte.

CES voitures privilégiées ont de ſi beaux réglemens, que l'intérêt de la marchandiſe paſſe toujours avant l'intérêt du voyageur. Les femmes enceintes, les convaleſcens, les perſonnes d'une conſtitution délicate trouvent les ſoupentes ſi rudes, les places ſi ſerrées, les deſcentes ſi dangereuſes, qu'elles regardent comme un tourment d'y entrer, & comme un bonheur d'en ſortir.

AINSI, tandis que les méchaniciens s'exercent à Londres à conſtruire des voitures plus légeres, quoiqu'avec la même ſolidité, afin d'épargner la fatigue aux chevaux, nous avons augmenté la groſſiere peſanteur des nôtres ; & ce n'eſt plus une voiture, c'eſt un globe qui ſe meut.

SON paſſage devient effrayant : un bruit tumultueux le précede & l'annonce. S'il deſcend avec rapidité, il riſque de ſe renverſer. Quelquefois l'accident arrive, l'énorme carroſſe tombe, & vous avez beau demander au directeur le prix de vos bras & de vos jambes, il vous montre froidement ſon privilege, &

regarde votre perſonne comme un ballot de plus, dont il ne doit pas ſupporter les accidens, vu la loi éternelle du choc des corps & celle des frottemens.

SI quelqu'un s'aviſoit de vous fournir une voiture commode, bien ſuſpendue, qui vous laiſſât les heures du ſommeil, les adminiſtrateurs s'empareroient de la voiture & ruineroient à coup ſûr cet homme officieux. Tout voyageur malade ou en ſanté doit être gêné, foulé, briſé, livré pendant quatre jours à l'inſomnie, parce qu'une compagnie excluſive aura donné de l'argent au roi; & qui fera rentrer cet argent à la compagnie avec le gros intérêt? c'eſt toujours toi, pauvre public! paie & de ta bourſe & de ton ſommeil; paie chaque jour davantage & tais-toi: ainſi le veut le privilege excluſif.

CHAPITRE XCVI.

Grandes Routes.

RIEN de plus magnifique aux environs de Paris, que ces chauſſées à perte de vue

& en ligne droite, bordées de chaque côté d'allées d'arbres. Non ſeulement elles ſont multipliées, mais encore leur largeur eſt conſidérable; on voit qu'on n'a pas épargné le terrein. Un philoſophe étranger & inſtruit, qui arriveroit les yeux bandés, pourroit s'écrier : *oui, j'y ſuis; c'eſt ici la main d'un monarque; il a dit : que ce terrein ſoit coupé comme un damier; point de ſinuoſités;* & le terrein docile a obéi, les champs ſe ſont ouverts, les héritages ont été traverſés; & pour quelques pertes particulieres, il en a réſulté un très-grand bien, un bien qui ſera durable.

MAIS la chauſſée du milieu, c'eſt-à-dire, le pavé, porte un caractere meſquin, & l'on n'a pas eu l'attention de le faire aſſez large pour que deux voitures puiſſent y paſſer de front commodément. Il faut toujours qu'une roue porte ſur le bord du pavé, qu'elle enfonce & dégrade; elle retombe ſur une terre molle; la voiture, gliſſant ſur le pavé qui eſt en dos d'âne, ſouffre de la pente & ſurtout de l'enfoncement de la terre argileuſe.

ON ne voit ſur les routes que de pauvres rouliers, effrayés par le bruit tonnant des

turgottines, chercher à en éviter le choc en faiſant pencher précipitamment leurs voitures, & ſouvent au riſque d'être briſées toutes deux.

POINT de péages, il eſt vrai ; point de barrieres établies de diſtance en diſtance ; on a fait ces routes comme à plaiſir ; on les a recommencé autant de fois que l'on a voulu. Les routes en Angleterre ſe détournent plutôt que d'écorner la chaumiere d'un païſan ; ici le païſan lui-même a été envoyé à la corvée. Vous paſſez ſur le terrein qui fut ſa grange, & quil a arroſé de ſes ſueurs, pour planter les cailloux quarrés qui vous portent, & vous ne lui donnez en paſſant ni un regret ni une obole.

LE mal eſt fait. En politique le bien ſort du mal. Réparons le mal en donnant au bien toute l'étendue dont il eſt ſuſceptible. Que ces grandes routes, après ces vexations, ne ſervent qu'à un commerce libre, & n'aboutiſſent plus à ces douanes repouſſantes, qui devroient être jetées à l'extrémité du royaume, comme la griffe chez les animaux eſt éloignée du cœur.



CHAPITRE XCVII.

Huissiers-Priseurs.

LA charge d'*huissier-priseur* (car tout est charge : qu'est-ce que les rois n'ont pas vendu ?) devient de jour en jour plus lucrative. Plus il y a de luxe, plus il y a de nécessiteux. Le combat sourd de l'aisance & de la pauvreté, occasione une multitude de ventes & d'achats. Les pertes, les banqueroutes, les décès, tout est favorable aux *huissiers-priseurs*, en ce que les revers, les variations de fortune, les changemens de lieu & d'état se terminent toujours par des ventes forcées ou volontaires.

LES *huissiers-priseurs* gagnent donc à tous les événemens qui agitent la vie humaine. L'immensité des besoins qui tourmentent la moitié de la capitale, l'oblige à troquer incessamment toute marchandise quelconque contre de l'argent, l'argent devient ensuite marchandise comme tout le reste, & l'*huissier-priseur* le fait encore.

AINSI, que les tems soient prosperes ou

défavorables, dès que l'on vend ou que l'on achete, l'*huiſſier-priſeur* trouve ſon compte dans tous les beſoins ou les profits du commerce; & lui & la *bourſe* de la communauté prélevent avant tout leur dû. L'objet a beau baiſſer de prix; quelque vil qu'il ſoit, il a une valeur ſûre pour la *bourſe* de communauté.

Il y a enſuite les petites ruſes du métier. Tel *huiſſier-priſeur* eſt ſouvent marchand tacite ou bien aſſocié avec des marchands; & dans les adjudications, il ſait conſéquemment *couper la broche* à propos, c'eſt-à-dire, adjuger ſuivant qu'il lui plaît d'après ſes vues ſecretes ou celles de ſes commettans cachés.

L'ADJUDICATION eſt un *prononcé* irrévocable; mais que de clameurs avant le *mot* définitif! L'*huiſſier-priſeur* eſt obligé d'avoir un crieur à gages, un *ſtentor*. On n'entend que cette répétition éternelle des acheteurs, *un ſol*, *un ſol*, tandis que l'huiſſier de ſon côté crie, *une fois*, *deux fois*, *trois fois*. On diroit que l'objet crié va être adjugé ſur le champ; car l'huiſſier dit toujours, *pour la derniere fois*, *en voulez-vous*, *n'en voulez-vous pas? Un ſol*, *un ſol*, répete l'aſſemblée; & voilà l'objet qui de ſol en ſol

remonte ſubitement à mille livres au-deſſus du premier prix. Un ſol a fait pencher la balance ; un ſol la fixe invariablement.

L'HUISSIER en habit noir, avec ſa voix flûtée, & le crieur déguenillé, mais gorgé d'eau-de-vie, dont le timbre fait trembler les vitres, uſent leurs poumons à *parler en public*, comme le dit le poete Rouſſeau dans ſa plaiſante épigramme ; l'oreille eſt fatiguée par cette répétition continuelle & aſſommante. Les *paix là* du *ſtentor* enroué ſurmontent à peine le bruit confus de la multitude qui ſe paſſe de main en main les objets, les regardant, les dédaignant, ſelon l'envie ou le beſoin.

QUAND vous avez aſſiſté à l'une de ces ventes tumultueuſes, vous en avez les cris monotones & le bourdonnement dans l'oreille pendant quinze jours.

ON adjuge de cette maniere, depuis un tableau de Rubens juſqu'à un vieux juſte-au corps percé par les coudes. La valeur intrinſeque des objets apparoît là dans ſon évidence philoſophique ; & d'après leur utilité, les chemiſes, les matelats, les chaiſes, les redingottes, &c. trouvent beaucoup plus de

partisans que les diamans, les bijoux, les livres, &c.

DANS les ventes après décès, les chauderonniers en cheveux plats ouvrent toujours la séance ; car on commence ordinairement par la batterie de cuisine, le mort n'en ayant plus besoin. Ils se trouvent dans la salle du défunt avec ceux qui viennent pour acheter ses diamans, ses meubles de *Boulle*, & ses dentelles. Toutes les nippes du mort, depuis sa tabatiere jusqu'à sa seringue, passent sous les regards attentifs du public acheteur. Il apprend quels étoient les goûts particuliers du décédé, & la révélation de ses obscures fantaisies se fait après son enterrement. On ne le connoît bien qu'alors : une réflexion qui échappe compose son oraison funebre ; elle n'est pas étudiée, elle naît de ce qui s'offre à la vue.

LES livres licencieux & les estampes obscenes sont mis à côté par l'*huissier-priseur*, & ne se vendent pas publiquement ; mais les héritiers se les partagent, & vendent sans scrupule le lit, les chemises & les habits de leur pere. On écarte d'abord tout ce qui tenoit à lui, tout ce qui le touchoit ; mais

quant aux objets de ses caprices, ils semblent devoir être conservés, comme plus sacrés.

On trouve de tout dans les inventaires à la levée des scellés ; les différentes manies des hommes paroissent au grand jour, & la confession du défunt se trouve visiblement écrite dans ses armoires.

Le public acheteur fait tout haut ses libres commentaires dans le foyer même que le décédé habitoit, & tout homme peut se dire de son vivant : *ces bronzes, ces tableaux qui m'ont tant coûté & que je dérobe à l'œil du curieux, seront témoins, après mon trépas, du jugement que l'on portera de mes goûts.* Oh, que ne peut-il entendre d'avance ce qu'on en dira ! Il métamorphoseroit ces superfluités. . . . Mais que fais-je ? L'*huissier-priseur* entend-il la morale ?

Tout l'homme est donc alors à découvert, vices cachés, manie, goûts bizarres ; le jugement universel n'en annoncera guere plus un jour. Il se trouve quelquefois des objets si fantasques, si inconnus, qu'il n'y a que l'*huissier-priseur*, au fait des caprices de l'imagination humaine, qui puisse en deviner l'em-

ploi. Ces objets n'ont point de mots dans notre langue.

Les collections les plus rares & dont s'enorgueilliſſoit le poſſeſſeur, ſont diſperſées dans un inſtant; & le fils qui ne veut que de l'argent dont il a chômé, mépriſant la paſſion de ſon pere, voit partir avec une dédaigneuſe indifférence les objets dont l'aſſemblage lui avoit coûté une vie entiere de recherches laborieuſes. Les cabinets coûteux ſe fondent, & il n'en reſte aucune trace. Voilà où aboutit la ſcience ou l'engouement.

Les *huiſſiers-priſeurs* ſont ſujets à gagner des fluxions de poitrine; l'air étouffé d'une ſalle pleine de chauderonniers, de revendeurs, de revendeuſes, &c. leur infecte les poumons.

Plus heureux, dans un miniſtere de rigueur, lorſqu'en plein air, ſur la place *Saint Michel*, ils vendent les meubles ſaiſis d'un pauvre débiteur, qui regarde en ſoupirant le lit où il ne couchera plus. L'inexorable huiſſier l'adjuge au profit des créanciers du même ton qu'il adjugea la veille les bronzes, les diamans, les vins exquis du traitant, de l'évêque & de la ducheſſe, morts de trop d'opulence.

Au décès de l'homme de lettres, l'*huiſſier-priſeur* n'a qu'une ſeule vacation ; il n'a pas beſoin du ſecours de ſon crieur ; la foule empreſſée ne ſe raſſemble pas ; l'appartement eſt déſert, ou peu s'en faut ; les affiches n'ont annoncé ni dentelles, ni diamans, ni même batterie de cuiſine. Des portraits d'anciens philoſophes, eſtampes enfumées, quelques livres latins étalés ſur des ais & des manuſcrits que la critique reſpectera ; voilà ſon héritage. Le libraire d'un pas furtif vient & examine ; rien chez lui ne tentera le deſir des vulgaires mortels ; mais ſi le bureau même de l'auteur eſt dédaigné, l'amitié le pleurera & la gloire conſervera ſon nom.

Il m'eſt venu, en aſſiſtant à ces ventes, une réflexion qu'un profeſſeur de l'univerſité auroit dû faire à ma place ; c'eſt qu'il ſeroit impoſſible au plus fameux latiniſte des colleges de plein exercice, de traduire dans la langue de *Virgile*, de *Cicéron*, de *Térence* & même de *Plaute*, l'*inventaire* ou le *procès-verbal* d'un *huiſſier-priſeur*. Je ne parle pas du grec ; car qui le ſait ?



CHAPITRE XCVIII.

Décrotteurs.

On ſait que Paris ſe nommoit jadis *Lutetia*, *Ville de boue*; mais on ne ſait pas au juſte à quelle époque l'induſtrie enfanta l'*art du décrotteur*, ſi néceſſaire de nos jours dans cette ſale & grande ville. On a beau marcher ſur la pointe du pied, l'adreſſe & la vigilance ne garantiſſent point des éclabouſſures. Souvent même le balai qui nettoie le pavé fait jaillir des mouches ſur un bas blanc. L'utile décrotteur vous tend au coin de chaque rue une broſſe officieuſe, une main prompte; il vous met en état de vous préſenter chez les hommes en place & chez les dames; car on paſſera bien avec l'habit un peu rapé, le linge commun, le mince accommodage; mais il ne faut pas arriver crotté, fût-on poète.

C'est ſur le Pont-Neuf qu'eſt la grande manufacture; on y eſt mieux décrotté; on y eſt plus à ſon aiſe, & les voitures qui défilent ſans ceſſe, n'interrompent point l'ou-

vrage. La célérité, la propreté diſtinguent ces décrotteurs là ; ils ſont réputés maîtres ; ailleurs vous riſquez de rencontrer un apprentif ignare, à qui vous confiez votre jambe, & qui prenant le poliſſoir au lieu de la vergette, étend ſur un bas de ſoie blanc, une cire noire & gluante que la plus habile blanchiſſeuſe ne pourra effacer. Quel déſaſtre pour celui qui n'a que cette paire de bas de ſoie blancs, & qui eſt invité à dîner chez une ducheſſe, pour lui lire enſuite une petite comédie ou un poëme érotique !

AUTEURS qui craignez ce revers, ne vous adreſſez qu'aux maîtres-décrotteurs du Pont-Neuf. S'il pleut, ou ſi le ſoleil eſt ardent, on vous mettra un parreſol en main, & vous conſerverez votre friſure poudrée, agrément que vous préférez encore à la chauſſure.

LES décrotteurs ſont libres ; ils ne paient rien au roi. Dès qu'ils ont acheté une ſellete & deux broſſes, ils peuvent exercer par-tout leur talent, qui leur appartient en propre : avantage très-rare à Paris.

SOUVENT celui qui ſait parler & écrire, ne peut ni écrire ni parler au bareau ; des uſages tyranniques enchaînent le talent. Point

de *ſtage* chez les décrotteurs ; ils ne demeurent point les bras croiſés à voir travailler leurs camarades ; ils prennent la broſſe & ils diſent comme ce peintre célebre : *& moi je décrotte auſſi.*

Point de jalouſie parmi eux ; vous appellez un decrotteur, quatre ou cinq accourent la ſellete à la main, & dans leur zele la pouſſent un peu rudement contre votre jambe. Vous faites un choix & les autres s'en vont gaiement & ſans murmurer. Le fort ne bat pas le foible ; l'habile ne cherche pas à détruire ou à ridiculiſer ſon confrere. Voit-on la même égalité dans les illuſtres académies & autres ſynodes du royaume ?

Les honoraires de la broſſe ſont fixés ; & plût à Dieu que ceux des ſecrétaires de rapporteurs, le fuſſent auſſi. Point de fraude, point de monopole chez ces Savoyards vagans. De tems immémorial, dans toutes les ſaiſons, à la porte des ſpectacles ou ailleurs ; quelles que ſoient les variations des comeſtibles ou le hauſſement des monnoies, on paie invariablement *deux liards* pour ſe faire ôter la crotte des bas & des ſouliers.

Ces décrotteurs ſont bons citoyens ; leur

empressement à crier *vive le roi*, met souvent en train le peuple qui étoit froid & distrait; & ils ne se servent jamais de *cire angloise*, à cause de l'épithete. Ils aiment mieux délayer de la suie de cheminée dans de l'huile; ce qui fait que de jolies dames, montant en voiture avec des décrottés de cette espece, ont leurs jupons blancs tout tachés & d'une maniere ineffaçable. Les femmes qui ne se mêlent guere d'inimitiés nationales, devroient recommander à tous leurs suivans la *cire angloise* qui ne tache point.

A la convalescence de Louis XV, lorsque tout Paris, dans la convulsion de la joie, remercioit le ciel de lui avoir rendu son précieux monarque, un décrotteur voulant partager l'alégresse publique, acheta une chandelle, la coupa en quatre & enlumina les quatre coins de sa sellete, *le seul espace qui fût à lui*. Un autre décrotta *gratis* lorsque les Comédiens donnoient *gratis* une représentation de Cinna, & que l'hôtel-de-ville dans sa munificence jetoit des pains *gratis* à la tête du peuple.

CHASSÉ, acteur de l'opéra, se faisant un jour décrotter, (car les acteurs de l'opéra n'ont point de voiture, cela appartient seu-

lement aux actrices) la besogne faite, le décrotteur ne voulut rien recevoir. *Pourquoi donc?* lui dit Chassé. - - *Entre confreres il ne faut rien prendre; je fais les monstres à l'opéra comme vous faites les rois.* Voyez ce drôle qui mettoit sur la même ligne son rôle de *monstres* avec le rôle d'un *Agamemnon!*

Si les décrotteurs animent les *monstres*, ils font aussi les *dieux* voltigeans & descendans de l'Olympe. Quand un dieu ailé doit franchir l'espace des airs, & que l'on craint que le célebre acteur ne se rompe le col, on habille un décrotteur, on lui donne un vêtement semblable à celui du dieu; il traverse le théatre sur la corde horisontalement tendue; l'œil est trompé, & l'acteur sort de la coulisse sans avoir exposé au jeu d'une poulie son existence chantante.

Enfin, les décrotteurs, toujours modestes & toujours utiles, ont, sans le savoir, rendu depuis peu un service essentiel au public. Lors de la construction de la nouvelle salle de l'opéra sur les boulevards, il s'agissoit de constater sa solidité. Pour en faire l'essai, on invita tous les décrotteurs & Savoyards de Paris, qui avertirent leurs connoissances. Ils

remplirent

remplirent les loges, l'orcheſtre, l'amphithéatre; ils foulerent les eſcaliers, les foyers, les couliſſes, les corridors, d'un pied non léger; c'eſt ce qu'on vouloit. Quand on vit que la ſalle tenoit bon, le lendemain le beau monde, paré, parfumé, vint s'y aſſeoir avec ſécurité.

On appelle cela *eſſayer une ſalle*. Or ſans les décrotteurs, vous qui l'aviez bâtie, & vous ſi conſommés en prudence, ſi intelligens en moyens, dites comment auriez-vous fait pour raſſurer le beau monde ſur la chûte problématique de l'édifice? Mais les décrotteurs aiment à viſiter *gratis* une ſalle d'opéra, ſur-tout quand elle eſt neuve. Vous leur en avez ouvert les portes ſans les faire payer, & Dieu voulut que leur admiration ne leur coûtât rien ce jour-là. Que direz-vous, races futures, de la profonde invention de notre ſiecle, pour prouver à la cour & à la ville qu'une ſalle ne culbutera point?



CHAPITRE XCIX.

Gouvernante.

Se marier n'eſt pas choſe aiſée à Paris, ſur-tout pour un homme entre deux âges & d'une fortune médiocre. Sans parler de l'indépendance à laquelle toutes les femmes prétendent, il en coûte infiniment pour entretenir une femme & fournir aux beſoins, aux fantaiſies que la mode amene chaque jour. Ceux qui ne ſont pas aſſez riches, ou qui ſont économes, ou qui veulent conſerver leur liberté, prennent une gouvernante, c'eſt-à-dire, une concubine, qui ne paroît point ou très-peu, & qui, bornée aux travaux domeſtiques, prend ſoin de la table & du ménage, & mange avec le maître lorſqu'il eſt ſeul.

Rien de plus commun à Paris que cet arrangement, depuis que les femmes ont contracté le goût effréné de la parure & de la diſſipation. On en voit dans l'ordre de la bourgeoiſie dédaigner les ſoins de l'intérieur de la maiſon, les abandonner à des valets, frémir au ſeul nom de cuiſine, & dire à

leurs maris qu'elles ne leur ont pas apporté *quarante mille francs* pour avoir ſoin du linge. Or vous ſaurez que cette dot de quarante mille francs rend une petite bourgeoiſe impertinente, & fait qu'elle compte avec ſa marchande de modes, mais jamais avec ſon boucher.

L'ÉPOUSE d'un maréchal de France, d'un premier préſident, peuvent fort bien être leur compagne. Mais il faut néceſſairement que celle d'un marchand, d'un commis, d'un artiſan ſoit un peu la ſervante de ſon mari.

FIERE de ſa dot, la bourgeoiſe, faiſant dreſſer ſon contrat de mariage ſur le même modele que celui d'un prince ou d'un duc, & apprenant que les princeſſes & ducheſſes n'obéiſſoient pas toujours à leurs auguſtes époux, n'a pas voulu de la ſoumiſſion. Le contrat rend exigeante & hautaine celle qui étant fille tenoit les yeux baiſſés & parloit d'un ton doux; la diſcorde & le déſordre s'établiſſent au lieu où la ſubordination auroit dû régner; & comme le nœud eſt indiſſoluble, le mal eſt ſans remede. (*)

(*) En 1769, la tournelle criminelle du parlement de Paris prononça ſur vingt-neuf procès pour

QUAND les hommes ont vu ce renverſe-ment de l'ordre naturel, ils ont redouté le mariage, comme un lien qui n'enchaînoit, pour ainſi dire, qu'eux ſeuls. Ils ont cherché des femmes qui ſuſſent obéir & ſe charger des détails domeſtiques pour leſquels elles ſont faites. Celui qui a trouvé une gouver-nante intelligente & d'une humeur douce, vit en paix. Ce qui conſtitue le bien-être & la douceur de la vie, c'eſt un aſſemblage de petits ſoins toujours renouvellés, qui, pris en particulier, ne ſont rien, & qui raſſem-blés, forment une ſuite d'agrémens. Ces lé-gers offices entrent pour beaucoup dans le bonheur dont la baſe eſt le calme & le repos. Voilà pourquoi telle femme qui paroît laide & faſtidieuſe fait la félicité complete d'un homme qui la préfere à toute autre, parce que à chaque heure il voit naître un petit ſervice qui produit un petit plaiſir : or les petits plaiſirs n'ont pas l'inconvénient des grands qui épuiſent ; ils délectent & ne fati-guent pas.

---

crime de poiſon ou d'aſſaſſinats entre maris & femmes. Aucune concubine ne fut accuſée de pa-reilles atrocités.

L'HOMME de lettres valétudinaire, l'homme du monde qui se trouve seul, l'ecclésiastique que son état isole, se remettent entre les mains d'une gouvernante. Celle-ci, d'ordinaire souple & adroite, prend de l'ascendant sur l'esprit de son maître, qui paie par sa complaisance les bons offices qu'il en reçoit. Quelques-unes abusant de leurs droits ont amené leurs maîtres à les épouser; d'autres ont dicté le testament, & ce n'est pas peu de chose que d'être la gouvernante d'un vieillard riche. Les neveux qui la détestent & la craignent lui font la cour; chacun d'eux sollicite ses recommandations; l'oncle meurt, elle se retire avec une bonne rente & ses épargnes, & les laisse se disputer l'héritage.

QUAND les loix ne peuvent plus servir de frein aux mœurs, elles doivent les suivre & changer peu à peu comme elles. Il y avoit autrefois des concubines qui formoient un état mixte; il a été supprimé mal-à-propos; il renaît, parce qu'il est nécessairement lié à une grande population. Il est impossible que le même contrat soit fait également pour tous les états, pour toutes les conditions. L'indissolubilité du mariage entraîne des in-

convéniens ſans nombre, & la ſéparation que les tribunaux établiſſent eſt plus dangereuſe que le divorce, en ce qu'elle laiſſe deux êtres iſolés. Tout enfin néceſſite un changement dans cette partie de notre légiſlation, pour l'intérêt de la religion & de l'état. Il ne dépend que du ſouverain de modifier à cet égard nos loix politiques.

En attendant jugeons avec équité : ſi ces femmes n'ont point de rang dans la ſociété, le mépris ne doit pas être leur partage. Gardons ce ſentiment pour les femmes livrées au vice, & accordons notre pitié & notre indulgence à celles que les circonſtances ont amenées à un état qu'il eſt encore poſſible à elles d'ennoblir. Il ne faut point careſſer le vice ; mais il ne faut pas décourager la foibleſſe, ni la traiter comme le crime. Ne vaut-il pas mieux lui montrer qu'elle peut encore prétendre à l'eſtime des hommes & à l'eſtime d'elle-même, en effaçant ſa faute par des vertus ? car la foibleſſe n'étouffe pas les qualités de l'ame.

Plus d'une gouvernante a ſu ſe rendre eſtimable dans ſon emploi ; celle Jean-Jaques Rouſſeau, devenue enſuite la femme de ce

grand homme, avoit acheté le ſingulier aſcendant qu'elle avoit ſur lui par des ſoins infatigables, & une patience à toute épreuve. Seroit-ce donc que les hommes qui ont le génie en partage, ſont deſtinés à être gouvernés par des femmes qui ſemblent n'avoir rien de commun avec eux ?

CHAPITRE C.

Peintres en Portraits.

ILS ſont les plus occupés; car l'amour-propre le veut ainſi. Après s'être regardé au miroir, on veut ſe voir ſur la toile. Qui ſe voit même au miroir tel qu'il eſt ? Qui ne s'embellit pas dans un coup-d'œil particulier à lui-même ? La phyſionomie du ſot n'eſt pas ſotte à ſes propres yeux. Il pourra faire l'aveu de ſa ſottiſe; jamais il ne dira, j'ai les yeux bêtes. Ils peignent en miniature, en émail; ils prodiguent toujours des coups de graces en faveur des femmes; les hommes mêmes aiment à être flattés.

LES femmes ſe font peindre fréquemment;

elles vont chez leurs peintres ; & l'épouse de l'artiste qui sait vivre, sait qui doit se trouver là pour donner des conseils & diriger le pinceau qui éternisera la beauté. Quand l'œil du peintre ne peut pas tout détailler, il faut un appréciateur. Il ne manque jamais de donner son avis, parce que le vrai jour de la beauté, dit-il, dépend encore de l'œil qui sait l'apprécier.

Le peintre avoue qu'il n'a pas le coup-d'œil aussi fin que l'appréciateur ; il adopte toutes ses remarques avec une attentive complaisance. Telle femme est trois mois à se faire peindre. Mais on aime tellement les beaux arts, qu'on ne peut se détacher de l'attelier où brille le savant pinceau. D'ailleurs les appartemens voisins sont meublés avec un goût & un art infinis ; aucun dégagement n'y manque. L'appréciateur entre & sort à propos. Le peintre est homme d'esprit encore, & sa femme est charmante. Le moyen qu'une femme qui aime la peinture à la folie, ne prolonge, ne multiplie les séances, jusqu'à ce que le portrait soit assez ressemblant, pour qu'il puisse être offert à

ſon époux ! Oh, que la phyſionomie doit être animée & ſatisfaite !

UNE femme en faiſant ce don s'écria avec une naïveté très-remarquable : *en vérité, mon cher, ce n'eſt point la copie que je vous donne.*

POUR le commun bourgeois, il fait venir le peintre chez lui ; il appelle le premier qu'on lui enſeigne. Il ne manque pas d'être préſent, lorſque le pinceau vulgaire défigure ſa femme à bon marché ; il lui ſourit niaiſement pour mettre en jeu toutes ſes graces. La femme minaude, & le peintre la fait plus laide & plus grimaciere qu'elle ne l'eſt réellement.

LE portrait achevé, le mari prend la place de ſa femme à ſa recommandation, & fait peindre ſon large viſage avec ſa plus belle perruque. Cette rare figure doit orner un braſſelet que ſa femme portera toute ſa vie. Rien de plus mal peint ; la gaucherie du pinceau ſurpaſſe encore celle de l'époux. Les deux portraits manqués, quoiqu'ils ne ſoient pas exempts de reſſemblance, n'en feront pas moins offerts à l'admiration de toute la famille & de tous ceux qui fréquentent

la maiſon : & ces burleſques effigies feront l'époque du plus haut degré de l'affection maritale. Le peintre eſt quelquefois témoin du tranſport que ſon ouvrage excite, & il s'en applaudit : on mouille de larmes ſa peinture chargée & enluminée, que le couple attendri baiſe & prend pour un chef-d'œuvre. La femme grimace ſur la boîte du mari, & le mari fait la moue ſur le riche braſſelet de ſa femme. Il eſt des inſtans dans le ménage où la reſſemblance devient exacte.

UNE foule de barbouilleurs vivent de leurs pinceaux ignares, mais qui ſont aſſortis à une claſſe nombreuſe ; ils peignent comme certains perruquiers coiffent. Mais tout cela paſſe, & la tête mal peinte & mal coiffée n'en ſera pas moins tranſmiſe aux générations futures ; car chez la bourgeoiſie le mauvais pinceau peut encore prétendre aux honneurs de l'immortalité.



CHAPITRE CI.

Joueurs d'inſtrumens.

LOUIS XIII eut toutes les peines du monde à compoſer un médiocre orcheſtre. Un violon étoit alors un être rare. Il ne faiſoit pas néanmoins aller une ſymphonie à coups de nerfs de bœuf, ainſi que le pratiquoit le Czar Pierre; mais celui qui battoit la meſure, avertiſſoit tous les ſymphoniſtes de l'arrivée de l'*ut*. Aujourd'hui les muſiciens ſont par-tout. Des chanteurs & des cantatrices montés ſur des tréteaux, chantent dans les cafés des ariettes burleſques, & des airs de l'opéra comique; on y exécute facilement de bonnes ſymphonies. Un garçon tailleur, en prenant ſon verre de liqueur, y jouit d'un concert que n'ont point eu ſoixante rois de France.

LES talens pour la muſique ſont devenus ſi communs, que la même main qui tient l'archet vous tend une taſſe ſuppliante. On y jette quelques pieces de monnoie; la cantatrice, après avoir prodigué les charmes de

ſa voix, devient quêteuſe. L'art eſt un peu avili par ces quêtes publiques ; c'eſt que nos yeux n'y étoient pas encore accoutumés : il n'eſt pas juſte néanmoins qu'on vous donne un joli concert pour rien ; tout ſe paie à Paris, juſqu'au ſon qui s'envole des inſtrumens.

TEL oiſif auditeur en profite ; il n'a pas le ſol dans ſa poche, & il s'aſſied dans ce café, s'y chauffe, entend de la muſique toute l'après-dinée, & ne ſort de cet aſyle qu'à onze heures du ſoir, quand le garçon l'avertit qu'on n'y couche point. Jamais le maître de ces maiſons vitrées ne lui reprochera d'y venir occuper une place éternellement gratuite : il ſera toute l'année régalé de muſique & chauffé, ſans rien débourſer ; ſon oreille jouira plus que ſon eſtomac, & la ſymphonie lui tiendra lieu de ſouper. Tout cafetier des boulevards fait *un don gratuit* de ſon poêle, de ſes chaiſes & de ſon orcheſtre à une infinité de gens qui, ſoit pareſſe, ſoit déſœuvrement, végetent dans une oiſiveté abſolue.

L'HABITUDE confirme encore cette vie inactive, & l'on voit diſtinctement, en parcourant les cafés, combien il y a d'hommes qui ont le travail en horreur, & pour qui

les jours ſont d'une longueur aſſommante. Ils ſemblent tous, dans cette inertie, préluder au calme du trépas, & chérir le repos encore plus que la vie. Quand ils expirent, ces gens là ne ſemblent pas mourir, mais ceſſer ſeulement d'aller au café.

CHAPITRE CCII.

Curés.

Ils ont une réputation de probité, qui, en général, eſt bien fondée. Ils ſont toujours plus éclairés & moins fanatiques que les prêtres qu'ils ont ſous leurs ordres. Leur ambition eſt à-peu-près ſatisfaite par la place inamovible qu'ils ont obtenue; conſéquemment ils deviennent calmes & modérées. On peut les conſidérer, chacun dans leur paroiſſe, comme de petits évêques, ſur-tout quand elles ſont conſidérables.

Mais il y a une très-grande inégalité, & dans l'étendue, & dans la rétribution. Le vaſte fauxbourg Saint-Antoine n'a qu'une paroiſſe, ainſi que le fauxbourg Saint-Germain; & dans la Cité, quatre ou cinq pa-

roiſſes ſont adoſſées l'une à l'autre, & telle maiſon appartient à deux patrons différens.

Le clergé des grandes paroiſſes me paroît trop nombreux ; c'eſt un régiment en ſurplis. Que font tous ces prêtres ? ils portent des cierges aux convois ; ils figurent dans les grand-meſſes ; ils alongent les proceſſions. Il y a trop de prêtres pour ces cérémonies, d'ailleurs ſuperflues, ainſi qu'il y a trop de commis dans les bureaux. On pourroit réduire au quart le clergé de ces paroiſſes ; mais comme il forme une eſpece de cour auprès du paſteur, & que celui-ci eſt flatté de ſe voir environné de cette milice ſacerdotale, il ne ſera jamais d'avis qu'on la diminue.

Tous ces prêtres habitués vivent comme des ſéculiers. Ils habitent des maiſons bourgeoiſes peuplées de femmes & de filles ; ils les confeſſent, les diſpoſent à la premiere communion, à la confirmation. Ils ſe gliſſent dans les ſociétés, & point de maiſon qui ne voie le ſoir le prêtre de paroiſſe faire ſa partie de quadrille avec ceux qui ont entendu ſa meſſe le matin.

Le curé ſait une infinité de choſes ſecretes par le moyen de ſes prêtres courtiſans,

qui ont toujours l'œil ouvert & l'oreille attentive, pour ſervir les intérêts de l'égliſe.

LES aumônes que la charité répand ſur l'indigence, paſſent ordinairement par leurs mains, & leur préſence eſt un ſignal de joie pour les malheureux.

SUR les grandes paroiſſes, c'eſt un prêtre ſubalterne qui eſt chargé de ces fonctions auguſtes; mais il ne s'en acquitte point avec la douceur, la compaſſion & la grace qu'y mettroit le paſteur lui-même.

DEPUIS l'affaire du refus de ſacremens, maintenant à-peu-près aſſoupie, les curés de Paris ſe ſont comportés avec beaucoup de prudence & de circonſpection.

COMME toutes les cures ſont à la nomination de l'archevêque, jugez de l'empire que celui-ci a ſur tous les vicaires, ſous-vicaires, &c. Ils feignent d'adopter ſes ſentimens; ils s'agitent, ils poſtulent, ils intriguent charitablement; c'eſt à qui viendra révéler un fait myſtérieux. Une fois nommé, le curé affermi dans ſa place qui ne peu lui être ôtée, reprend ſon avis & barre celui de l'archevêque tant qu'il lui plaît.

UN curé nommé *Chapeau*, tenant la place

inamovible, tourna ſubitement caſaque à feu Chriſtophe de Beaumont, qui l'avoit regardé comme ſon bras droit; ce qui fit dire aux plaiſans, que l'archevêque avoit perdu ſon chapeau. Feu Chriſtophe de Beaumont n'admettoit point à ſa table les curés de Paris, afin d'établir entr'eux & lui une certaine diſtance.

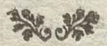
UN homme vertueux peut faire beaucoup de bien dans cette place quand il le veut, & pluſieurs veulent le bien; ils n'ont qu'à demander avec perſévérance, ils obtiennent. Languet, curé de Saint-Sulpice, obtint des ſommes conſidérables & ſans peine, pour la conſtruction de ſon égliſe. Il ſupplioit, & perſonne n'oſoit le refuſer.

DANS un ſiecle où l'on a ſecoué le joug de pluſieurs pratiques religieuſes, ils doivent être plus embarraſſés que ne l'étoient leurs devanciers; ils ont beſoin de beaucoup plus d'art pour ménager les eſprits. Il ſe trouve des cas difficiles, où il faut ſavoir paſſer à côté de l'incrédule ſans le heurter & ſans choquer la dévotion des ames foibles.

ILS diſſimulent leur mécontentement, & ſe renferment dans un ſilence prudent. Ils ſont même les premiers à étouffer les ſcandales

dales, au lieu d'en pourſuivre la punition. Auſſi tranquilles qu'il étoient turbulens du tems de la ligue, ils ont adopté des idées de paix : la douceur caractériſe leurs actions, & l'amertume n'eſt plus ſur leurs levres. Ils n'ont pas la hauteur des évêques ; & plus populaires, ils ſavent à la fois conſoler & ſecourir leurs paroiſſiens. Ils verſent le baume ſur pluſieurs plaies ſecretes qu'eux ſeuls connoiſſent. Ils tolerent des abus qu'ils ne peuvent plus empêcher, & entrent dans les idées de la police, parce qu'ils ſentent que les préceptes religieux ne peuvent pas s'oppoſer à la tolérance civile.

La concorde n'eſt jamais parfaite entre le curé & les marguilliers ; la fabrique le contredit toujours un peu ; mais cette diſcorde inteſtine entretient les droits reſpectifs, & empêche que le curé & ſon clergé ne prennent une trop grande prépondérance, dont pluſieurs parties de l'adminiſtration auroient peut-être à ſouffrir.



CHAPITRE CIII.

Émeutes.

UNE émeute qui dégénéreroit en sédition, est devenue moralement impossible. La surveillance de la police, les régimens des Gardes Suisses & Françoises, casernés & tout prêts à marcher; la Maison du Roi, les villes de guerre dont Paris est environné, sans compter un nombre immense d'hommes attachés aux intérêts de la cour, tout semble propre à réprimer à jamais l'apparence d'un soulévement sérieux.

DANS l'espace de plus de cinquante années on n'a vu à Paris que deux émeutes promptement dissipées. La ville a été généralement tranquille depuis le tems de la fronde. Les maréchaussées répandues de toutes parts, les troupes qui cerclent l'Isle-de-France, l'impossibilité du ralliement pour les séditieux, tout maintiendra un calme qui devient d'autant plus assuré qu'il dure depuis long-tems.

IL est défendu aux païsans de s'assembler en nombre; & où iroient-ils, que feroient-ils, en les supposant furieux? La maréchaussée

les environne ; après la maréchaussée sont les régimens ; après les régimens arriveroient les armées.

Si le Parisien, qui a des momens d'effervescence, se mutinoit, on le fermeroit bientôt dans la cage immense qu'il habite ; on lui refuseroit du grain, & quand il n'y auroit plus rien dans la mangeoire, il seroit bientôt réduit à demander pardon & miséricorde.

Le chancelier Meaupou a marché avec une foible escorte au palais de la justice, pour y établir un parlement de sa façon, sur les débris de l'ancien parlement. Il savoit bien que personne ne bougeroit : ce ne fut qu'un spectacle, malgré l'étonnement & l'indignation publique, & il s'en retourna calme & triomphant.

Une escouade du guet dissipe, souvent sans peine, des pelottons de cinq à six cents hommes, qui paroissent d'abord fort échauffés, mais qui se fondent en un clin-d'œil, quand les soldats ont distribué quelques bourrades ou gantelé deux ou trois mutins.

Le principe d'une sédition, en la supposant universelle, seroit bientôt connu & étouffé, & Paris est à l'abri de l'alarme & de la terreur

que George Gordon jeta dans Londres dernièrement.

Au ſpectacle même, lorſque les flots du parterre ſe paſſionnent vivement pour ou contre tel hémiſtiche, qu'on en veut aux geſtes de tel acteur, la garde fait taire la bruyante aſſemblée, prend le parti du mauvais poète ou du plat comédien ; & après quelques clameurs, la raiſon du fuſil devient la meilleure.

La ſédition excitée à Londres par lord Gordon, a donc paru comme un rêve aux Pariſiens ; & quand ils ont appris que dans ce déſordre il y avoit encore une eſpece de retenue, qu'on brûloit telle maiſon & qu'on épargnoit la maiſon voiſine, ils s'étonnoient encore plus ; car s'ils franchiſſoient, eux, certaines bornes, ils ſeroient capables de plus grands excès.

L'habitant de Londres dans une ſédition, garde encore ſon ſang froid, commande à ſa fureur, & la dirige ſur tel ou tel point, ne paſſant point la ligne qu'il s'eſt preſcrite, & dont il peut ſe rendre compte à lui-même.

Mais ſi l'on abandonnoit le peuple de Paris à ſon premier tranſport, s'il ne ſentoit

plus derriere lui le guet à pied & à cheval, le commiſſaire & l'exempt, il ne mettroit aucune meſure dans ſon déſordre; la populace délivrée du frein auquel elle eſt accoutumée, s'abandonneroit à des violences d'autant plus cruelles, qu'elle ne ſauroit elle-même où s'arrêter.

C'EST peut-être parce que les émeutes ſont rares à Paris, qu'une émeute ſérieuſe (ſi toutefois elle pouvoit avoir lieu) deviendroit d'une conſéquence alarmante.

SI néanmoins elle arrivoit, une grande prudence dans le premier moment, une modération abſolue, éviter de répandre une goutte de ſang, & je ſoutiens que la chaleur de la populace s'évaporeroit d'elle-même. C'eſt ce qu'ont ſenti les magiſtrats dans les deux dernieres émeutes; & cette impaſſibilité, très-bien raiſonnée a empêché que la commotion ne s'étendît plus loin.

CETTE liberté dont jouit le peuple de Londres, qui ſe ſouleve preſqu'à volonté, eſt importune & dangereuſe; mais de ce peuple turbulent & qui démolit les maiſons, on tire des ſoldats & des matelots intrépides, accoutumés à ne rien craindre. Endormez ce peuple

ſous la férule d'une police chatouilleuſe, il ne ſaura plus ſe battre ; & l'Angleterre perdra ce nerf & cette énergie qui tiennent à des idées de licence.

Il ſera toujours difficile d'avoir tout-à-la-fois un peuple très-aguerri dans les combats, & très-ſoumis dans l'enceinte des villes.

Lui laiſſer cette portion d'audace qui releve ſon caractere, ſans qu'il puiſſe ſe porter à des excès attentatoires à l'autorité, voilà le chef-d'œuvre de la politique. Nous n'avons pas encore ſu mettre dans la balance ce que valoit quelquefois, & dans des criſes importantes, l'inſolence ou la fierté du peuple. Et quelle diſtance entre une émeute & une rebellion !

Chaque génération, politiquement parlant, pourroit avoir ſes fêtes ſaturnales, & ſans un grand danger. Le courage national tient peut-être à quelques vitres caſſées de tems en tems, à quelques exempts fuſtigés, à quelques pommes cuites, jetées à la tête d'hommes en robe ; mais qui a étudié certaines relations inviſibles? Qui a calculé combien une police trop inquiete & trop réprimante abâtardiſſoit une foule d'eſprits & de caracteres ?

Fin du quatrieme Volume.

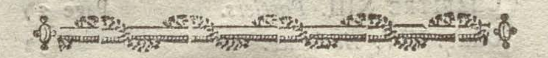
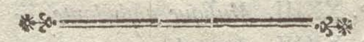


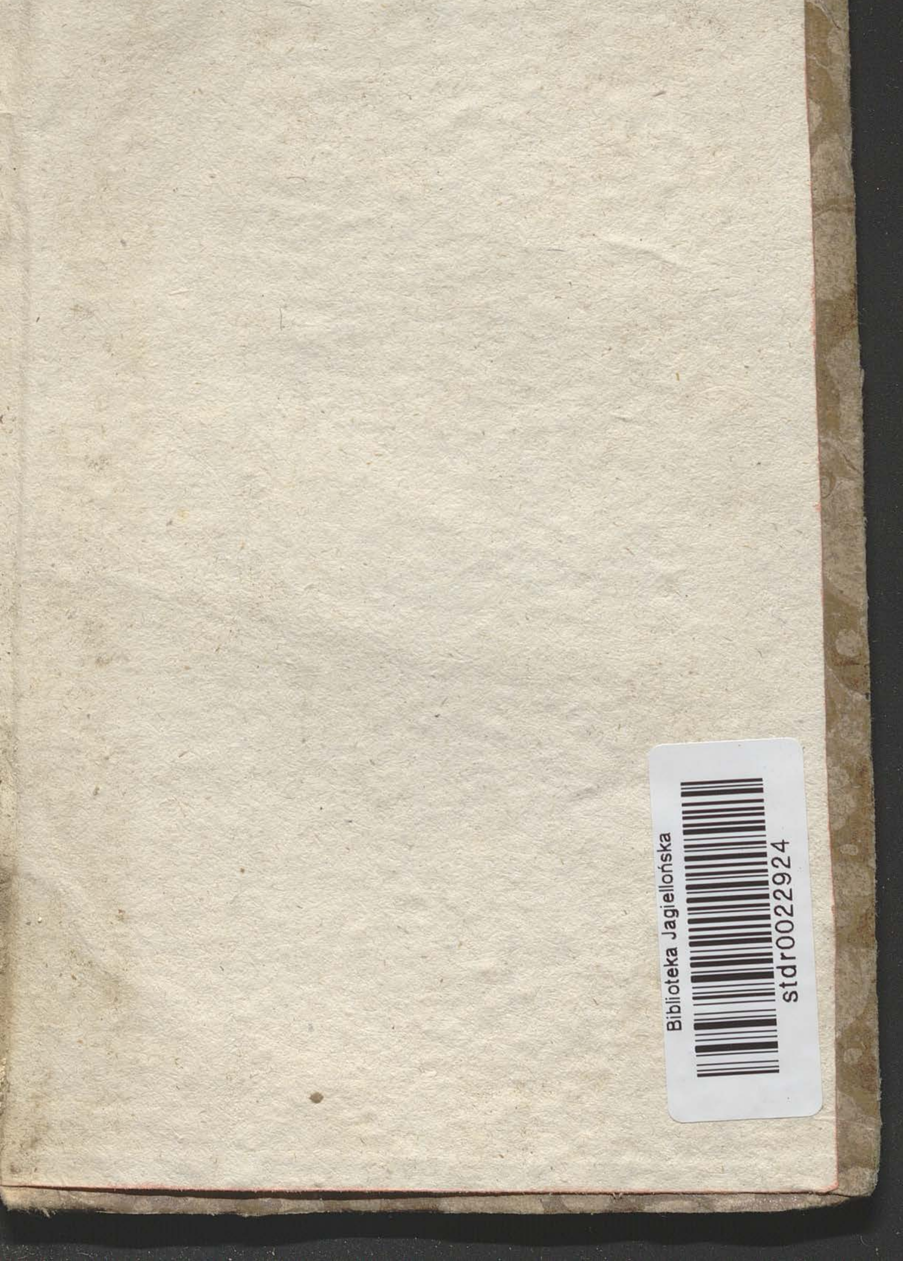
TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.



Fin de la Table.




Biblioteka Jagiellońska
stdr0022924

